


NAZIONALE
B. Prov.
XIX
101
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XIV
Palchetto 16
40-a-30
Num.° d' ordine 12



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.

TOME XI.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES FAITS EN EUROPE,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques et de figures.

Par le Continuateur de l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages fait par La Harpe.

TOME ONZIÈME.

A PARIS,
CHEZ MOUTARDIER, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n.º 28.

AN XIII. — 1804.





VUE ENISE

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.

SUITE DU VOYAGE EN ITALIE.

CHAPITRE XIII.

Mœurs des Romains. — La société divisée en plusieurs classes très-marquées. — Le jeu. — On ne paye point les cartes. — Le goût pour la table presque inconnu à Rome. — Recherches sur sa population, ainsi que sur celle de tout l'état ecclésiastique. — Les Transteverins. — Misère du peuple. — Mendians. — Passion générale pour la musique. — Facilité qu'ont les pauvres pour y vivre aisément.

La société à Rome est divisée en plusieurs classes, comme dans tous les gouvernemens Rome.

Rome. où il y a des distinctions d'état très-marquées. Les cardinaux, les princes romains, les femmes qualifiées, la prélature, forment la première classe; l'assemblée, qu'on appelle *Conversation*, se tient à des jours marqués chez ceux ou celles qui se sont mis sur le pied de la recevoir. Les étrangers connus et présentés par le ministre de leur nation y sont admis et peuvent continuer d'y aller. On y joue et on y prend des glaces. Le jeu n'y est pas fort comme partout où l'opulence n'est pas grande : on n'y paye point les cartes; mais aussi sont-elles souvent bien sales, et ne les change-t-on que lorsqu'on ne peut absolument s'en servir. La propreté n'est dans aucun genre la qualité des Italiens ni même des Italiennes. Un insolent de Paris s'exposerait à quelques dégoûts, indépendamment d'autres accidens dont malheureusement l'Italie n'a pas le privilège exclusif.

Je fus d'abord un peu choqué de ne voir sur les tables de jeu que des jetons de cuivre ou d'ivoire. La raison qu'on m'en donna me parut bonne pour les maîtres de maisons, et injurieuse pour les joueurs. On prétend que si les jetons étaient d'argent, on en emporterait souvent par mégarde ou

autrement. On m'ajouta que M. le duc de Nivernais en avait perdu quatre ou cinq cents pendant son ambassade. Rome.

Les gens de loi et les principaux de la bourgeoisie ont aussi leurs assemblées et vivent entr'eux; car un homme d'un ordre inférieur, quelque mérite qu'il eût, ne serait pas admis dans les sociétés de la première classe. La naissance et les dignités y sont les seuls titres d'admission. Je ne connais point de pays où le mérite personnel soit moins considéré qu'à Rome, si l'on excepte l'Allemagne, où la naissance l'emporte sur tout. Un exemple suffira.

Barsquainstein, fils d'un professeur d'histoire à Strasbourg, s'étant fait connaître par son esprit et par ses talens, l'empereur Charles VI se l'attacha, le fit ministre et comte de l'empire. Il a occupé la même place sous l'impératrice reine. Les plus grands lui faisaient la cour; mais il ne put jamais engager leurs femmes à voir la sienne. La comtesse de Kaunitz, que je voyais souvent à Naples, où son mari était ambassadeur de l'empereur, m'a dit que la comte de Kaunitz, son beau-père, que nous avons vu ambassadeur en France, voulut, à son retour de Vienne, admettre dans sa

société quelques femmes aimables et estimables qui en auraient fait l'agrément. Celles qui leur étaient supérieures par le rang, refusèrent d'y souscrire, désertèrent, et le comte de Kaunitz fut obligé de se soumettre au noble ennui de ces sociétés.

Rome.

Sur l'éloge qu'on faisait devant elles du général Lawdon, qui venait de remporter une victoire, en applaudissant à son mérite, c'est dommage, disaient-elles, qu'il ne soit pas chevalier; car avec seize quartiers, sans mérite, il leur aurait paru bien plus estimable.

Il n'en est pas ainsi à Paris; un homme de mérite n'est exclu d'aucune société. Il est vrai que le premier des mérites, pour y être reçu et accueilli, est celui d'être aimable; c'est-à-dire, de porter dans la société de l'esprit d'agrément. Il suffit souvent d'être homme de plaisir pour y être recherché. La probité, la naissance, pourvu qu'elle ne soit pas honteuse et sans fortune, sont les dernières choses dont on s'informe. Ce que je dis de la facilité des liaisons ne regarde que les hommes; les femmes qui sont partout les conservatrices de la vanité, admettraient un homme dont elles ne recevraient pas la femme. Il faut plus d'égalité

d'état pour qu'elles se voyent familièrement. Une seule chose établit l'équilibre avec la naissance, les titres et le rang, c'est l'opulence. Les richesses donnent une grande considération, puisqu'elles décident des alliances les plus disproportionnées, et quelquefois honteuses. Il est naturel qu'elles influent sur la société, et le besoin du plaisir y contribue encore. La plupart des femmes de qualité et même titrées, n'ayant qu'une pension médiocre, relativement à leurs fantaisies, ne pourraient pas tenir une maison assez opulente pour y recevoir habituellement une compagne à leur choix; elles sont donc obligées de rechercher celles qui peuvent en faire les frais, et c'est communément dans la finance qu'on les trouve. L'orgueil compose avec le plaisir et en subit la loi. Quiconque donne un bon souper, a une loge à l'opéra et aux autres spectacles, est en possession de se faire faire la cour, et d'avoir même des complaisantes de tout état.

Rome.

Le goût pour la table ne règne pas à Rome comme à Paris, ce qui n'empêche pas qu'on n'y puisse faire des liaisons agréables dans les sociétés de la première classe et de l'ordre mitoyen. Le séjour que j'y ai fait

Rome. et les habitudes que j'y ai reçues m'ont confirmé ce que le président de Montesquieu en avoit dit : Que Rome eût été une des villes où il se serait retiré le plus volontiers.

A l'égard du physique, les environs de Rome, quatre ou cinq lieues à la ronde, sont en friches et dévastés presque partout. Varron n'en louerait pas aujourd'hui la culture. La campagne ne prévient donc pas favorablement pour la capitale. En effet, quant au peuple et à la petite bourgeoisie, tout décèle la pauvreté, comme à Londres tout annonce l'opulence nationale, et à Paris le luxe particulier.

La Rome moderne ne rappelle l'ancienne que par des ruines, et la population présente ne donnerait pas l'idée de celle dont parlent les historiens : ce n'est pas que je croie qu'elle ait jamais été au point qu'ils prétendent; il serait même aisé d'en prouver l'impossibilité. Sans vouloir faire ici une dissertation, il suffirait de considérer que l'enceinte actuelle de Rome est la même que sous Aurélien, mort en 275, qui donna à cette ville la plus grande étendue qu'elle ait eue; elle n'égale pas celle de Paris, dont le diamètre est de cinq mille deux cents toises, de la barrière du

Roule à celle du Trône, (plus de deux lieues), et Paris est à peu près rond. Il n'est donc pas possible que Rome ait pu, dans les temps les plus brillans, renfermer plus de cinq à six cent mille ames, si l'on fait attention à l'espace que doivent occuper les places publiques, les temples, les portiques, les cirques, théâtres, amphithéâtres, les palais des empereurs, dont celui de Néron faisait, disent les mêmes auteurs, un tiers de la ville. Denis (d'Halicarnasse) liv IV, dit que Rome s'était tellement accrue, qu'on ne savait où commençait la ville et finissait la campagne. On en peut dire autant de Paris, en partant des barrières qui joignent presque les premiers villages. C'est pourquoi les auteurs varient si fort sur l'étendue de Rome : les uns lui donnent treize milles de circuit, et d'autres jusqu'à cinquante milles; il n'est donc pas étonnant que ceux-ci supposent des millions d'habitans ; ils y comprenaient sans doute le Latium en entier. On parlerait encore ainsi de Paris, si l'on faisait entrer dans le dénombrement les villes, bourgs et villages, de dix à douze lieues à la ronde. Rome.

La population de tout l'état ecclésiastique n'est aujourd'hui que de deux millions, sui-

vant le tableau du gouvernement. Ceux qui portent le plus haut la population de Rome ne lui donnent pas plus de cent soixante-dix mille ames ; et nous avons en France quatre villes de provinces qui en ont presque autant, Lyon, Nantes, Rouen et Marseille. Je ne crois pas que Rome en ait plus de cent vingt mille, en y comprenant les Juifs et le concours des voyageurs, pélerins, etc., hors le temps d'un grand jubilé ou celui du couronnement du pape. Les circonstances font extrêmement varier la population d'une ville. Celle de Rome n'était guère que de trente mille, lorsque Grégoire XI y transporta, en 1377, le siége que les papes tenaient à Avignon, depuis soixante-douze ans. Léon X la porta à plus de quatre-vingt mille, et six ans après, sous Clément VII, après le sac de Rome, en 1527, on n'y comptait pas trente-cinq mille habitans. Une grande partie de ceux d'aujourd'hui est composée de prêtres, et surtout de moines et de religieuses. Je n'en sais pas absolument le nombre, mais il doit être considérable, si l'on en juge par ceux et celles de cette espèce qui sont dans la seule ville de Naples. Suivant le dénombrement qui en fut fait et imprimé en 1765, il s'y

Rome.

trouva trois mille huit cent quarante-neuf prêtres, quatre mille neuf cent cinquante-un moines, et six mille huit cinquante religieuses. Il est vrai que Naples est trois fois plus peuplé que Rome; mais celle-ci, proportion gardée, abonde encore plus que Naples en pareilles colonies. Rome.

On n'en sera pas étonné, si l'on fait attention à l'espèce de gens qui les recrutent. Les ordres mendians les plus nombreux de tous, sont ordinairement composés de fils de paysans, d'artisans, etc. Il est naturel que des enfans destinés par leur naissance aux travaux et à la peine, cherchent à s'y soustraire, et préfèrent une vie oisive qui leur procure de la considération et quelquefois du respect de la part de ceux à qui ils étaient originairement obligés d'en rendre. Le couvent des capucins en renferme trois cents, et l'on évalue à plus de mille le nombre des récollets, dont trois à quatre cents occupent le couvent d'*Aracœli*, jadis le temple de Jupiter capitolin. Quelle métamorphose! Telle est la politique du pape. Il y a d'ailleurs peu de ces troupes dont malheureusement les autres princes n'ont que trop. Quelques-unes de ses places ont de faibles garnisons. A l'égard de sa mai-

Rome. son militaire dans Rome, elle est environ de quinze cents hommes, une compagnie de cuirassiers et une de chevaux-légers. L'infanterie consiste en un régiment de gardes italiennes, un de gardes avignonaises et une compagnie de gardes suisses. Ces troupes sont bien entretenues, bien payées et mal disciplinées. Les soldats ont douze sous par jour, et ne sont ni casernés, ni en chambrée. La plupart sont mariés, ont des métiers, et font faire leur service par d'autres à qui ils donnent une partie de leur paye.

Il y a une classe du peuple de Rome qui se prétend fort supérieure aux autres; ce sont les Transteverins, c'est-à-dire au-delà du Tibre du côté du Janicule, presque tous jardiniers, vignerons ou gens de peine. Ils sont persuadés qu'ils descendent des anciens Romains. Cette prétention est assez chimérique dans une ville si souvent saccagée et envahie par les barbares. Mais comme l'opinion vraie ou fausse d'un peuple, forme ses sentimens, fait sa force, et qu'il peut quelquefois ce qu'il croit pouvoir, les Transteverins, plus courageux, plus forts par l'habitude du travail que le commun du peuple, ont souvent fait des

séditions et obligé le gouvernement de compter avec eux : quoiqu'on ne puisse leur accorder l'antiquité qu'ils s'attribuent, on doit les regarder comme les plus anciens du peuple et de la bourgeoisie , où il y en a peu dont l'aïeul soit né dans Rome. Il en est à peu près ainsi des grandes capitales, qui sont ordinairement les vampires d'un état, comme il est aisé de s'en convaincre à Paris dans quelque assemblée que ce soit, en interrogeant ceux qui s'y trouvent sur le lieu de leur naissance.

Rome.

S'il règne, comme je l'ai déjà dit, tant de frugalité chez les plus grands de Rome, on peut juger que le peuple y vit assez misérablement. Les pièces de théâtre des différens peuples sont une image assez vraie de leurs mœurs. L'arlequin valet, et principal personnage des comédies italiennes, est toujours représenté avec un grand désir de manger, et qui part d'un besoin habituel. Nos valets de comédie sont communément ivrognes, ce qui peut supposer crapule, mais non pas misère. Sans vouloir rien conclure de cette observation, il est sûr que le peuple vit très-mal à Rome. Ce n'est pas que les vivres y soient chers, mais tout est cher pour un peuple pauvre.

Rome.

On sait la passion que les Romains avaient pour les spectacles, et que le peuple surtout, depuis la perte de sa liberté, ne désirait que *panem et circenses*, du pain et des spectacles. Les Italiens modernes diraient *circenses et panem*, des spectacles d'abord. Ils commencent à Rome le lendemain des rois, jour de l'ouverture du carnaval et de huit théâtres où l'affluence du peuple est toujours la même. Ils ne durent pas toute l'année ; ils sont remplacés par des spectacles d'un autre genre, des processions, des *oratorio* dans les églises. Il n'y a point de jour où il n'y ait quelques fêtes qui attirent la foule des fainéans, première profession de cette ville. Je suis étonné que les Italiens, ayant autant cultivé la musique qu'ils l'ont fait, n'en aient pas imaginé une propre pour l'église ; car celle-ci et la musique du théâtre sont du même caractère.

Il y a dans les théâtres d'Italie, des places à un prix assez bas pour que le peuple y puisse entrer, cependant les entrepreneurs payent très-cher les voix rares. Il est vrai que les sujets ordinaires coûtent peu, et que l'affluence des spectateurs ne

cessant point, les entrepreneurs y gagnent suffisamment. Rome.

La passion pour la musique est telle que les gens assez aisés, pour se satisfaire à cet égard, courent d'un bout à l'autre de l'Italie, pour entendre un chanteur ou une cantatrice. Les ballets des opéra; les danseurs sont au-dessous du médiocre. La danse noble ne serait pas goûtée en Italie, la grotesque est celle qui leur plaît.

Aucune femme à Rome ne monte sur le théâtre, et il en était ainsi chez les Romains. Les rôles des femmes sont joués par des hommes; mais ce qui m'a toujours choqué, c'était de voir des castrats jouer des héros tels qu'Alexandre, César, etc.

La promenade n'est pas un des plaisirs du peuple de Rome, il ne pourrait pas se le procurer comme à Paris, dans des jardins publics de la ville, et ce serait un voyage, que d'aller hors des murs.

L'enceinte de Rome est la même que du temps d'Aurélien; ce sont encore les murailles que releva Bélisaire. La partie habitée de la ville est à peine aujourd'hui d'un tiers du total; le reste est en vignes, en champs, en jardins fermés, où l'on n'entre

Rome. qu'en payant. Cela serait ou impossible ou très-onéreux au peuple ; et c'est un avantage pour les étrangers qui peuvent satisfaire leur curiosité à prix d'argent, sans être obligés de voir ou faire solliciter les maîtres dont la plupart ne donnent guère d'autres gages à leurs concierges. La ville Médicis, appartenant à l'empereur et occupée par son ministre, est la seule qui soit ouverte gratuitement au public ; et faute d'habitude de la part des habitans, je n'y ai trouvé que des étrangers. On ne voit point dans les faubourgs ni hors des murs, ces guinguettes où nos artisans et le bas peuple vont oublier leurs travaux et se livrer à une joie franche, sans souci pour le lendemain.

Un aspect assez désagréable dans la population de Rome est cette multitude de mandians qu'on y rencontre à chaque pas. Je n'imaginais pas qu'il fût possible d'en trouver ailleurs plus qu'à Paris, où, suivant le calcul le plus modéré, on en compte plus de vingt mille. Mais en y faisant attention, je compris que cela était dans la règle. La mendicité doit principalement régner dans les pays catholiques et surtout au centre de la catholicité. Dans quelqu'état que ce

soit, la mendicité est un défaut de police, mais elle ne peut être regardée comme un vice méprisable partout où il y a des ordres honorés qui sont mendians par institution ; il est naturel qu'une canaille qui n'a pu, ou n'a pas voulu prendre dans ces ordres un brevet de mendiant qui impose d'autres devoirs gênans, ait cru pouvoir en exercer l'emploi comme volontaire dans cette armée.

Rome.

Il n'y a pas à Rome un pauvre qui n'y vive aisément, même dans un temps de disette. Un gueux un peu alerte peut trouver dans sa journée trois ou quatre soupes aux portes des couvens et autres, participer à autant et plus de distributions de pagnotes, de sorte que plusieurs en revendent; et tous, l'un dans l'autre, en recueillent deux paoles par jour. Cette contribution se lève communément sur les moins aisés des citoyens. Le peuple est partout naturellement charitable, parce que la compassion, bien ou mal entendue, est principalement dans le cœur de ceux qui souffrent eux-mêmes. Les grands, à Rome, répandent aussi beaucoup d'aumônes, aliment de l'oisiveté et poison de l'industrie; quelquelques-uns en font partie de leur

Rome. luxe. Ce serait un grand bien, si l'application en était plus raisonnée; si ces aumônes n'étaient qu'une aide, un encouragement, une récompense du travail; s'ils savaient enfin combien la charité qu'on appelle aumône diffère de la charité bien entendue.

Il y a très-peu de classe moyenne à Rome, c'est-à-dire, de cette bourgeoisie d'une fortune honnête sans opulence, et qui, avec un patrimoine soutenu de commerce et d'industrie, vit sans faste et sans inquiétude, telle enfin qu'on en voit dans presque toutes nos villes.

On n'a pas à Rome la commodité des carrosses de place, qu'on trouve non-seulement à Paris, mais dans plusieurs villes de France. Ils ne se soutiendraient pas à Rome, attendu qu'il n'y a pas assez de bourgeoisie aisée pour en faire un usage fréquent. Les carrosses de louage ou de remise ne sont même guère employés que par des étrangers.

Le bas peuple est également lâche et cruel; les assassinats n'y sont pas rares. La plupart des querelles s'y terminent par des coups de coûteau, et un homme, l'épée à la main, écarterait une foule de cette canaille d'assassins. Ce n'est pas faute de lois.

lois. Elles sont à Rome, à certains égards, plus sévères qu'ailleurs, mais presque toujours sans exécution ou mal appliquées. Par exemple, il est défendu, sous peine de mort de porter des coûteaux à gaîne, regardés comme poignards, et celui qui en a frappé ou tué *quelqu'un* en est quitte pour les galères, encore faut-il qu'il soit sans protection, car il y a des assassinats impunis. Quelquefois un vol léger est puni de l'estrapade, et plusieurs en demeurent estropiés pour la vie; de sorte qu'un voleur est souvent plus malheureux qu'un assassin. Cela vient peut-être du peu d'intérêt qu'on prend à Rome à un homme tué, au lieu que le volé y poursuit le voleur. Il n'y a point de pays où l'argent n'ait une grande faveur; mais il me paraît encore plus révéré chez un peuple qui en a peu, qui en désire beaucoup, et qui de jour en jour en voit diminuer la masse, de sorte que dans peu d'années on ne verra d'or et d'argent dans Rome, que ce que les voyageurs en portent dans la poche; car leur fortes dépenses se payent en lettres de change.

Rome.

CHAPITRE XIV.

Trésor de Sixte-Quint conservé au château St. Ange.—Grand crédit des Cardinaux. — Présentation au Pape. — Conversation avec ce pontife. — Brillantes cérémonies du culte catholique.—Adoration des Papes par les Cardinaux. — Procession de la Fête-Dieu. — Cérémonial qui accompagne le Pape. — Effet imposant et majestueux de la bénédiction apostolique qu'il donne. — Fête de St. Pierre.—Célèbre illumination de l'église de ce nom. — La Semaine sainte.

Rome.

La plus grande partie de l'or et de l'argent dont l'état ecclésiastique est propriétaire, est renfermé au château St. Ange, et c'est ce qu'on nomme le trésor de Sixte-Quint, qui ayant, suivant la maxime de Tibère, divisé pour régner, imagina, pour mettre toute la noblesse et les familles opulentes dans sa dépendance, de se rendre maître de l'or et de l'argent des citoyens par l'appât qu'il leur présenta. Pour cet

effet, il créa les *lieux de mont*, qui répondent à nos rentes sur la ville. Ils étaient d'abord à cinq pour cent, et par les réductions qu'éprouvent ces sortes d'effets, ils sont aujourd'hui à moins de trois pour cent. Mais le coup décisif de Sixte Quint pour garder l'argent, fut qu'au lieu de payer les intérêts en espèces, on ne les paya qu'en papier qui avait et continua d'avoir cours comme monnaie que l'état donne et reçoit en paiement. Rome.

Ce trésor était originairement de cinq millions d'écus romains, faisant de la monnaie de France, en 1767, vingt-six millions cent quatre mille cent soixante-six livres treize sols quatre deniers, l'écu évalué à cinq livres quatre sols cinq deniers, titre et poids de France.

On voit que le système économique de Sixte-Quint a pu lui être personnellement avantageux, mais qu'il a été pernicieux à Rome et par conséquent à ses successeurs. Les rentiers peuvent être une ressource passagère dans un état; mais si l'on ne s'empresse d'éteindre leurs créances en les remboursant, ils deviennent un ver rongeur dans ce même état, qui, tôt ou tard, périt ou les fait périr eux-mêmes par une

Rome. banqueroute. Si l'argent, au lieu d'être un fonds mort au château St. Ange, eût circulé, les terres des environs de Rome auraient été cultivées, au lieu que les richesses réelles se sont évanouies; l'argent y devient de plus en plus plus rare, et la cause en est évidente: tout état qui a besoin de productions étrangères ne peut se les procurer qu'en argent ou par l'échange du superflu des siennes: or, dans l'état ecclésiastique, l'exportation est fort inférieure à l'importation. La balance du commerce est donc contre Rome en faveur de plusieurs états qui lui fournissent plus qu'ils n'en tirent. D'ailleurs, il y a des calamités qui obligent les papes de recourir au trésor de Sixte-Quint. Clément XIII y a puisé trois fois dans des années de disette, pour faire venir des blés, sans quoi une partie du peuple y serait morte de faim. On remplace quelquefois une portion de ce qu'on y a pris, mais jamais tout. Aussi on estime que ce trésor, originairement de vingt-six à vingt-sept millions de notre monnaie, est à peine aujourd'hui de six à sept.

Benoît XIV n'y donna point d'atteinte; mais le marché, quoique mauvais en soi, qu'il fit avec l'Espagne, lui procura, pour

le moment, des ressources que n'a pas eues son successeur. Quoi qu'il en soit, le gouvernement et l'administration économique de Rome ont tant de vices, que si l'on ne les réforme, cet état ne subsistera pas encore long-temps, du moins tel qu'il est.

Rome.

Le désir de l'argent n'y est pas, comme chez les riches avares, la soif de l'hydropique, mais celle de l'homme épuisé; aussi n'y a-t-il rien qu'on n'y obtînt à prix d'argent; et l'on pourrait encore dire de la Rome moderne ce que Jugurtha disait de l'ancienne : *Urbem venalem et mature perituram, si emptorem invenerit.*

Il passe pour constant que Rezzonico, riche banquier, procura le chapeau de cardinal à son second fils, qui fut depuis Clément XIII, moyennant cent mille écus qu'il donna au cardinal Neri Corsini, neveu de Clément XII. Je suis persuadé qu'avec trois millions répandus avec intelligence, on ferait pape un janséniste, en achetant les voix de ceux des cardinaux qui ne pourraient pas prétendre à la tiarre pour eux-mêmes.

J'ai dit que le pape avait un pouvoir absolu ; j'ajouterai que les cardinaux l'usurpent sur les autres citoyens. Je ne connais

Rome. point de pays où les grands soient plus en état d'abuser de leur crédit, et les Italiens nomment cet abus la *prepotenza*. Chaque cardinal a la franchise de son palais aussi sacrée que celle d'une église, et tout coquin qui a la protection d'une éminence, est à couvert des poursuites de la justice.

Si l'on peut blâmer l'excès du crédit des cardinaux, on ne peut leur faire de reproches sur les mœurs. Il y en a sans doute quelques-uns, comme parmi nos évêques, dont la conduite ne serait pas hors d'atteinte; mais en général elle est régulière. Un prélat qui aurait donné du scandale, et ne serait pas d'une naissance qui excuse tout, parviendrait difficilement au chapeau, et il est très-rare qu'une longue habitude de régularité ou même de contrainte se démente dans un âge plus avancé. Piccolomini qui avait été gouverneur de Rome, place cardinaliste, c'est-à-dire d'où l'on ne sort que pour être cardinal, eut beaucoup de peine pour y parvenir à cause de quelques galanteries d'éclat.

Quoiqu'il n'y ait pas à Rome la même réserve qu'en France sur les spectacles, à l'égard des ecclésiastiques, les cardinaux n'y paraissent guère; il y a bien la loge du

gouverneur, mais il n'est que dans la prélature, et beaucoup de prélats s'en abstiennent. Rome.

Après m'être à-peu-près satisfait sur le matériel de Rome, après en avoir observé les mœurs et le régime, il ne fallait pas, comme le proverbe le dit de ceux qui négligent ce qu'il y a de plus curieux, aller à Rome sans voir le pape. Pour moi, qui ne le jugeais pas l'objet le plus important de mon voyage, j'avais déjà passé un mois dans sa capitale, sans penser à aller lui baiser la mule. Je le rencontrais souvent avec son cortège, allant aux prières de quarante heures, qui se font tous les jours de l'année successivement dans quelque église. Cependant les Français connus s'y étant fait présenter, je crus qu'il y aurait de la singularité à ne pas le faire, d'autant que je sus que quelques cardinaux lui avaient parlé de moi, et j'étais curieux de voir comment il recevrait un auteur noté à l'index. Je fis part de mon dessein à notre ambassadeur, qui, le jour même, envoya son maître de chambre demander pour moi une audience. Le pape la donna pour le lendemain.

Je m'y rendis, et après avoir, suivant l'étiquette, quitté mon chapeau et mon épée,

Rome.

je fus introduit par un prélat. Je fis les trois génuflexions et baisai la mule du pontife, qui me fit relever aussitôt et engagea la conversation. Il me fit d'abord des questions sur les motifs de mon voyage, me parla avec beaucoup d'estime du cardinal de Bernis, avec qui il savait, dit-il, que j'étais fort lié. Je répondis à tout ce qu'il me demandait, et me mis avec sa sainteté aussi avant qu'il est possible, sans sortir du respect qui lui est dû. Il me demanda entre autres choses, si je ne comptais pas faire imprimer des morceaux du règne présent. *Vostra Santita*, lui répondis-je, *non voglio m' avilire ne perdere.* Votre Sainteté, ajoutai-je en français, me conseillerait-elle de faire lire par mes contemporains des vérités qui ne plairaient pas à tous? *E pericoloso?* dit le pape. J'observerai que je lui parlai d'abord en italien; mais l'entendant mieux que je ne le parle, je me servis du français quand il m'était plus commode; et pour m'y autoriser, je dis au pape : Je sais que votre Sainteté entend parfaitement le français, et j'espère qu'elle trouvera bon que le secrétaire de l'académie française parle quelquefois sa langue. Oui, dit-il, en me parlant lentement. Je me servis donc indiffé-

remment des deux langues. Il m'avait déjà donné une demi-heure d'audience; je lui dis : St. Père, pour ne pas abuser des bontés de votre Sainteté, je vais en prendre congé : mais je la supplie auparavant de me donner sa bénédiction paternelle. *Aspetta*, me dit le pape; et sur un signe qu'il fit à un prélat, celui-ci entra dans un cabinet, d'où il revint le moment d'après portant sur une soucoupe un chapelet d'une dixaine, d'où pendait une médaille d'or qu'il présenta au saint père, qui le prit et me le donna. En le recevant de sa main, je pris la liberté de la lui baiser, ce qui le fit sourire, et je vis que les assistans souriaient aussi. Quand je fus sorti, je demandai le motif de cette petite gaîté au prélat qui me conduisait. Il me dit devant les officiers de l'anti-chambre, que je m'étais attribué un privilège réservé aux cardinaux, qui ont seuls celui de baiser la main du pape, et s'opposèrent au dessein que Benoît XIII avait de l'accorder aux évêques. Comme mon entreprise cardinaliste devint le sujet de la plaisanterie, je leur dis que si une jolie femme m'avait présenté quelque chose, je lui aurais baisé la main en le recevant, et qu'un vieux pontife ne de-

Rome.

vait pas trouver mauvais qu'on le traitât
Rome. comme une jolie femme : on en rit beaucoup, et je crois qu'on le redit au pape.

Avant de quitter Rome, je voulus assister aux plus brillantes cérémonies du culte catholique qui eurent lieu bientôt après. On peut juger de la force de l'impression qu'elles produisent à Rome sur le peuple, quand on sait qu'elles impriment un sentiment profond et religieux dans l'ame du spectateur le plus indifférent; et j'avoue que lorsque je vis officier le pape le jour de l'ascension, de la fête du Saint-Sacrement, de celle de Saint-Pierre, je ne pus me défendre d'une vive émotion, quelque bien préparé que je fusse aux effets dont j'allais être le témoin.

Les deux cérémonies distinctives de la fête de l'ascension, sont l'adoration du pape par les cardinaux dans la chapelle Sixtine, et la bénédiction qu'il donne ensuite publiquement. Pie VI mettait la plus grande dignité dans cette dernière cérémonie, il remplissait la première avec beaucoup de grâces, quoiqu'il paraisse difficile pour tout autre d'en déployer, en se faisant baiser la main et les pieds. A l'approche du cardinal qui se présentait à genoux, Pie se penchait

en avant par un mouvement gracieux et facile, et lui tendait la main comme pour le relever. Lorsque le cardinal l'avait baisée, un prélat debout auprès du pontife, relevait la partie du vêtement qui cachait une jambe pleine et bien faite. Pie avançait un peu le pied, et dans le moment où le cardinal se couchait pour le baiser, il le bénissait et lui donnait ensuite sur le front le baiser de paix. Rome.

Après cette cérémonie, le pape se plaçait sur un brancard, couvert de tous ses ornemens pontificaux, et on le portait ainsi dans la tribune qui couronne l'entrée de l'église Saint-Pierre. Au moment où l'on tirait le rideau qui en voile l'intérieur et où l'on poussait le brancard du pape jusqu'à la balustrade du château Saint-Ange, les canons faisaient feu; les innombrables cloches de Rome étaient mises en branle, une musique militaire partait en même-temps de la place où les gardes du pape étaient rangés; le bruit éclatant des tambours, des tymbales, les sons éclatans de la trompette se mêlaient aux joyeuses acclamations de plusieurs milliers d'hommes rassemblés. Tout-à-coup, au bruit tumultueux succédait un profond silence. Le pon-

Rome. tife s'était levé de son siége, et cette innombrable multitude était tombée à genoux. Pie dirigeait alors ses regards, et tendait ses bras vers le ciel : puis ramenant ses mains jointes sur sa poitrine, il les étendait de nouveau pour répandre sur la ville et sur toute la terre les bénédictions qu'il venait d'obtenir du ciel, puis il disparaissait de la tribune.

Pendant l'octave de la fête Dieu, on donne tous les jours au peuple le spectacle d'une procession qu'exécute successivement le clergé des différentes églises. Le pape lui-même préside la première, qui est la plus brillante de toutes. Dès la veille, on couvre de tentes les rues voisines de Saint-Pierre, par où cette procession doit passer, afin de la mettre à l'abri du soleil et de la pluie. On prépare des siéges et des échafauds pour les spectateurs. On couvre le pavé d'un sable blanc, on le jonche de branches de laurier et de myrthe, on le sème de feuillages et de fleurs. L'extérieur des maisons est tendu de tapisseries brillantes; le parfum des fleurs et des branches odoriférantes se répand au loin. Bientôt une foule de personnes des deux sexes, en habits de fêtes, se rassemblent sur les échafauds,

aux fenêtres, sur les colonnades et sur la place même de St.-Pierre. L'entrée triomphante d'un empereur de l'ancienne Rome ne pouvait être préparée avec plus de solennité et de splendeur. Rome.

Le jour où je vis cette procession, ce fut à neuf heures du matin que la marche commença; elle fut ouverte par un corps nombreux d'écoliers et d'orphelins, tous portant des cierges allumés, et conduits par quelques hommes de la garde pontificale. Ils étaient suivis de plusieurs centaines de moines de différens ordres, de séminaristes, du clergé des paroisses, des chapîtres, et d'une multitude de prêtres sans fonctions, de la ville et de la campagne, tous armés de quadruples cierges, présens de la basilique de St.-Pierre, qu'ils emportent avec eux à la fin de la procession. Après eux venait la noblesse romaine portant la triple couronne, richement ornée, les trois simples couronnes d'or et la mître du pape. Cette noblesse marchait accompagnée des avocats au consistoire, des procureurs et des auditeurs de rote, et d'un grand nombre de prêtres séculiers. Ce corps était suivi des généraux des quatre principaux ordres monastiques, des évêques et

Rome. des cardinaux en chappes éclatantes, et d'une multitude d'officiers ecclésiastiques et civils. Cette procession, à la marche lente et pompeuse, défilait déjà depuis deux heures, quand tout-à-coup le son des cloches et le fracas des canons du château Saint-Ange, annoncèrent l'apparition du chef de l'Eglise qui sortait en ce moment de la grande porte de l'église St.-Pierre sur son magnifique brancard. Il est impossible de se faire une idée de ce groupe et de son effet pittoresque. Le majestueux vieillard s'avançait, porté sur les épaules de ses gardes; les hommes de la première distinction soutenaient le dais qui l'ombrageait. La marche des porteurs était si lente et si égale, que le brancard semblait planer sur l'assemblée. Le corps penché en avant, Pie s'appuyait sur un autel placé devant lui, et sur lequel s'élevait le saint sacrement, dans un ostensoir éclatant de pierreries. Quoique dans cette position, le pape soit assis dans un fauteuil, on le croirait à genoux. Une vaste draperie de satin blanc, ornée de couronnes d'or en broderies, l'enveloppe tout entier; de ses épaules, elle tombe en larges plis sur les porteurs; elle entoure l'autel et le brancard dans toute

leur étendue. Pie VI ne laissait voir que ses mains posées sur l'autel et sa tête grise absolument nue. Le mouvement de ses lèvres annonçait une prière silencieuse : ses yeux dirigés vers le ciel, semblaient nager dans les pleurs ; la piété la plus fervente était peinte sur sa physionomie. Faut-il s'étonner qu'une scène aussi bien composée, aussi souvent répétée, ne manque jamais son effet sur le peuple. Il est impossible d'observer sans une émotion intérieure, celui qu'elle produit sur la multitude. Il étonne d'abord, tant il est prompt et général : il attendrit ensuite, tant les signes par lesquels il se manifeste sont déchirans. Dès l'instant que les cloches et les canons annoncèrent l'apparition du pape, il se fit un mouvement dans cette foule, qui semblait frémir. A peine vit-on, même de loin, ce groupe pyramidal, sortir comme en planant de la grande porte de l'église, qu'elle se prosterna, comme si elle eût été frappée de la foudre. On se frappait la poitrine avec componction ; puis tous, les yeux baignés de larmes, se levèrent timidement vers le pape qui s'avançait avec le saint sacrement. Tous les regards le suivirent avec enthousiasme pour jouir de cette

Rome.

Rome.

apparition presque divine, et ne le quittèrent que lorsqu'il disparut. Derrière lui marchèrent quelques princes et ses généraux revêtus d'armures brillantes. De nombreux estafiés, les suisses et les gardes tant à pied qu'à cheval, fermèrent ce cortége qui, en suivant les colonnades et trois rues des plus voisines, employa cinq heures entières. Le pape monta ensuite sur le maître autel et termina la cérémonie en donnant sa bénédiction apostolique au peuple, empressé de la recevoir. La veille de la St.-Pierre et le jour même de la fête de ce premier chef de la hiérarchie ecclésiastique, sont signalés par un spectacle d'un antre genre : c'est l'illumination du dôme de la basilique, qui lui est dédiée, et le feu d'artifice tiré du château St.-Ange. Il est impossible de former ailleurs un spectacle aussi beau dans ce genre, que l'illumination de la coupole.

L'imagination la plus brillante est trop faible pour en approcher, et tout le talent de l'écrivain le plus habile dans l'art d'écrire ne peut en donner une juste idée. Le point de vue le plus favorable pour en jouir est le pont St.-Ange ; c'est à cette distance, qui n'est ni trop grande ni trop petite, que le dôme majestueux de Michel Ange se

montre

montre dans toute sa splandeur. Au milieu des ombres de la nuit, on voit suspendu un temple lumineux. Toute la façade de la coupole, jusqu'à la nef même, est garnie de plusieurs milliers de lampes qui éclairent des transparens, et qui, marquant ses contours avec la plus grande exactitude, dessinent en traits lumineux cette grande et magnifique architecture. Telle est la première scène de ce spectacle. Elle est suivie d'une seconde illumination moins curieuse, quoique plus éblouissante. Mais le passage de l'une à l'autre, cause, par sa rapidité, une surprise inexprimable : d'énormes torches et des vases remplis de poix sont attachés à la coupole. Le signal du changement est donné par une cloche, et soudain la coupole entière est inondée d'un torrent de feux. Le dôme, au milieu de leurs reflets, paraît environné d'une gloire. Ce changement, qui tient du prodige, s'opère par le moyen d'une centaine d'ouvriers placés derrière les fenêtres de la coupole, qui restent fermées pendant la première illumination et ne s'ouvrent qu'au signal. Ce coup-d'œil unique agit comme un coup de baguette magique sur le peuple qui couvre la place de St.-Pierre et ses envi-

Rome.

Rome. rons. L'air retentit au loin d'acclamations et d'applaudissemens, et la foule se précipite au travers des voitures qui se croisent pour gagner le pont St.-Ange, et voir le feu d'artifice qui va se tirer au château. Ce feu n'a rien de remarquable que la fameuse *gironde*, c'est l'explosion de cinq mille fusées qui, s'élevant à la fois, inondent l'air et retombent en éclatant avec un bruit épouvantable. On a voulu imiter une irruption volcanique, mais ce n'est qu'une gerbe de feu immense qui se soutient en l'air pendant quelques secondes.

Me trouvant encore à Rome le mercredi 25 de mars, jour de l'Annonciation, je sortis avant midi, par le plus beau temps. Je marque cette petite circonstance, parce que la beauté du jour ajoutait beaucoup à celle de la cérémonie qui se faisait. C'était l'assemblée de deux cents filles qui, vêtues de serge blanche, et couronnées de fleurs, se rendaient processionnellement à une église où le pape et les cardinaux assistaient à une messe après laquelle on distribua des dots de trois cents livres à ces filles du peuple, soit pour aider à les marier, soit pour les faire religieuses; avec cette différence que la dot est double pour celles

qui prennent le parti du cloître. Plusieurs confréries ou associations font, de temps-en-temps, les mêmes charités avec autant d'ostentation et aussi peu d'intelligence politique, dans un pays où la dépopulation est frappante. Un bon gouvernement dirigerait bien différemment les charités, en supprimant les dots destinées au cloître, pour en augmenter celles des mariages. N'y a-t-il pas assez de célibataires par état, chez un peuple où toutes les dignités sont ecclésiastiques? L'ambition d'y parvenir mine sourdement les familles nobles. Cette espèce de castration destructive de tous les peuples catholiques par le monachisme, l'est encore plus dans l'état ecclésiastique que dans les autres, puisqu'elle y est honorée, et une condition nécessaire des honneurs et des dignités. Rome.

Quoique j'eusse sinon épuisé, du moins satisfait ma curiosité sur Rome, il y aurait eu de la singularité à la quitter aux approches de la semaine sainte, temps où les cérémonies qu'on nomme *Fonctions* y attirent un grand nombre d'étrangers. J'ai tant vu de fêtes et de cérémonies civiles ou ecclésiastiques, que je ne dois pas en être fort touché. J'ai cependant trouvé beaucoup

Rome.

de pompe et de dignité dans celles dont on a le spectacle à Rome et surtout à St.-Pierre. Je fus principalement curieux d'assister à la fonction du Jeudi Saint. Ce jour-là, 16 avril, fut un des plus beaux du printemps. Les troupes de la garde du pape, infanterie et cavalerie, bien vêtues, formaient dans la place, une enceinte dont le milieu était rempli de peuple. Après avoir vu les cérémonies de l'église, je me rendis sur la place, au-dessous du balcon sur lequel on porte le pape. Le commandant de la garde Avignonaise m'ayant mis auprès de lui, je découvrais la multitude qui inondait la place, et j'étais à portée d'entendre la lecture de la bulle *in cœnâ Domini*, et de voir les formalités de l'excommunication que fulmine le pape, en jetant du haut de son balcon un cierge qui s'éteint en tombant sur le perron. Le pontife donne aussitôt après, au bruit du canon, des tambours, des trompettes et des acclamations des troupes et du peuple à genoux, sa bénédiction et une absolution consolante aux fidèles coupables et repentans des cas énoncés dans la bulle. Il y en a tant, que je ne crois pas qu'il y ait qui que ce soit, qui, de manière ou d'autre, n'ait encouru l'excommunica-

tion. Le pape lui-même, en s'examinant bien sur le passé, pourrait n'en avoir pas toujours été exempt. La lecture de la bulle se fait en latin par un cardinal diacre, en italien, par un prélat, qui, je crois, est un auditeur de Rote, à si haute et intelligible voix, que l'élévation de la tribune n'empêche pas qu'un très-grand nombre dont j'étais au-dessous, près du péristyle, ne puisse l'entendre. Le bon Clément XIII, en donnant sa bénédiction ne put retenir ses larmes; j'en remarquai beaucoup dont les yeux se mouillaient, et l'émotion d'une grande assemblée est si contagieuse, qu'il y a peu de gens, quel que soit leur sentiment sur le fond de la chose, qui ne se sentent émus dans ces occasions. Cela me rappelle qu'étant en Hollande, à une assemblée de Quakers, avec un Français d'une imagination vive, aussitôt que le tremblement les eut saisis, je le vis sortir: je le suivis pour en savoir la raison; il me dit que s'étant aperçu que le tremblement des Quakers allait le gagner lui-même, comme le bâillement d'un seul se communique à toute une compagnie, il était sorti pour n'y pas succomber. Rome.

La bulle *in cænâ Domini*, tire son nom

Rome.

du jour où elle se lit, le Jeudi-Saint, et non des premiers mots de cette bulle, comme on le croit vulgairement ; parce que les autres reçoivent ainsi leur dénomination. Si les princes catholiques souffrent encore, sans rompre avec Rome, qu'on la publie annuellement, ce ne peut être que par mépris. Il y a en effet des articles si ridicules, qu'un homme sensé ne peut les entendre sans rire ; et la pompe de la cérémonie, loin d'en prévenir la dérision, y ajoute encore. Par exemple, le second paragraphe excommunie les pirates qui infestent les mers de l'état ecclésiastique, etc. Comment peut-on retrancher de la communion de l'église, des gens qui n'en sont point? Aussi, n'y a-t-il jamais eu ni Saletin, ni Algérien, qui soit allé se faire absoudre à Rome.

Je ne m'arrête pas sur les autres cérémonies de la semaine sainte, qui ont de la majesté, mais qui sont décrites partout. On ne voit alors à Rome que des processions de pénitens, pieds nuds et couverts d'un sac, qui vont en station, d'une extrémité de la ville à l'autre, à travers les boues, sur un pavé inégal et souvent par un très-mauvais temps. Ce n'est pas, comme ailleurs,

le bas peuple qui forme ces processions de va-nuds pieds; les plus grands de Rome sont attachés à quelques confréries, et en remplisssent les devoirs. Un jeune homme de la plus grande espérance, l'unique héritier de sa maison, revint d'une de ces dévotes caravanes avec une fièvre qui le mit au tombeau. Rome.

Il est singulier que dans toutes les religions il y ait eu des associations de fanatiques qui se soient imaginé qu'il y eût d'autres moyens de plaire à la divinité, que la pratique des vertus, et qui se persuadent que le suicide étant un crime, se détruire en détail soit un acte méritoire. Il me semble qu'une idée plus noble et plus juste de Dieu, est de croire qu'il nous donne les biens pour en user sans abus. Je dis sans abus, parce qu'on ne peut abuser sans nuire à sa conservation, et que celle de notre être et les moyens de notre bien être, sans donner atteinte à celui d'autrui, sont dans les vues de Dieu. Ainsi, les macérations, les flagellations, les jeûnes poussés à l'excès, etc., sont des absurdités, et seraient des crimes, si ce n'étaient pas des folies.

CHAPITRE XV.

Environs de Rome. — Les magnifiques maisons de plaisance des princes romains, connus sous le nom de Villa. *Tibur-Tivoli. — Ville d'Adrien Frescati. — Castel Gandolfo. — Lac d'Albano. — Excursion à Civita-Vecchia. — Ville d'Alba. — Lac Celano. — Bourg d'Ariola. — Retour à Rome.*

Rome. JE vais quitter Rome pour parcourir ses environs délicieux, pour visiter la belle Campanie. Qu'on ne s'attende pas à trouver ici la description des ruines de la plus haute antiquité, qui sont dispersées dans les champs voisins de Rome; on les a si souvent décrites. Mais pourquoi rechercher péniblement quelques débris mal conservés, tandis qu'on peut voir des collections précieuses, des grands ouvrages de l'art antique dans les magnifiques maisons de plaisance des princes romains, connus sous le nom de *Villa*.

Tout contribue à faire, de ces demeures, le séjour le plus enchanteur. Leur position,

leur voisinage, la variété et la richesse des points de vues et des paysages environnans; la nature qui a prodigué à l'Italie ses plus beaux présens, s'y prête par-tout avec complaisance, à tout ce qui peut ajouter aux beautés sublimes ou aux charmes gracieux qu'elle y déploie: elle a tant fait pour ce beau pays, qu'il suffit du moindre secours de l'art pour achever les grands tableaux qu'elle y a esquissés. Combien de fois, après une journée brûlante employée à vanter les ouvrages de l'art et les monumens de l'antiquité; combien de fois, invité par la fraicheur des ombrages, ai-je été chercher dans ces demeures paisibles, le délassement et le repos ! Que de soirées délicieuses j'ai passées ainsi avec mes amis, tantôt dans les villas Médicis et Mellini, dont le site élevé vous permet l'aspect magnifique de Rome et de ses environs, tantôt sous les chênes et sous les ponts majestueux de la villa Pamphili ? Quelquefois nous donnions la préférence à la superbe villa Albani, qui rappelle si bien le goût du grand et du beau qui caractérisent l'ancienne Rome; mais sûr-tout au parc magnifique du prince Borghèse. Rome.

Le vaste parc de cette villa, quoiqu'aux

Rome. portes de Rome, est dans une position vraiment romantique. On ne voit point ailleurs, aussi près de la ville, le pin, le chêne, le platane, croître avec tant de vigueur, s'élever avec tant d'orgueil. On ne visite point ces jardins sans y découvrir des beautés nouvelles; on ne les quitte jamais sans désirer d'y revenir bientôt; de revoir ce bois majestueux, ces longues allées, et ces jets d'eau pittoresques, et ce lac dont les eaux viennent s'arrêter à la pente douce d'une colline.

Les étrangers jouissent, dans ce parc, d'une liberté illimitée. Le prince avait eu soin de la leur annoncer par un placard qu'il avait fait afficher, et dans lequel son inspecteur parlait ainsi :

« Nous, l'inspecteur de la ville Borghèse,
« Pinciana, donnons à savoir ce qui suit:

« Qui que tu sois, étranger, pourvu que tu « sois un homme libre, ne crains point ici « les chaînes des lois, promène-toi où tu « voudras, cueille ce que tu voudras, re- « tire-toi quand tu voudras. Ici, tout est « préparé pour les étrangers plutôt que « pour le propriétaire. Dans l'âge d'or, qui « promit une sécurité générale, le maître « de cette maison n'a point voulu donner

« des lois de fer. Ses hôtes n'en connaissent « point d'autres que leur volonté, réglée « par la bienséance. Mais si quelqu'un, par « une malice préméditée, violait les lois de « l'urbanité, qu'il tremble que l'inspecteur « irrité ne brise à son égard les signes « sacrés de l'hospitalité qu'il aura outragé.

Rome.

« Tivoli est l'ancien Tibur, que les chants « immortels d'Horace ont rendu si célèbre.

« Il en préférait le séjour aux plus gran- « des villes de la Grèce. Le retentissement « de la cataracte, la chute de l'Anio, les « bosquets, les vergers de cette contrée « chérie, avaient plus de charmes pour « lui que la vallée même de Tempé, *liv.* 1.er, « *od*; l'univers n'avait point de retraite « aussi riante à ses yeux que cet heureux « coin de la terre. C'était là qu'il voulait « terminer, dans un repos philosophique, « et dans les travaux de l'agriculture, une « vie jusqu'alors écoulée dans les ennuis. « C'est là qu'il invite ses amis à rendre à sa « cendre le tribut de leurs larmes, *liv.* 2, « *od.* 6. Dans sa maison de campagne, voi- « sine de Tibur, sur la fraîche rive de la « *Digentia*, il avait trouvé le terme de tous « ses vœux; les Dieux leur avaient accordé « plus et mieux qu'il ne demandait; il était

Rome. « content; il ne priait plus Mercure que « de lui conserver ces présens, *liv.* 2, *saty.* « 6, *v.* 1040. » Les premiers Césars et une foule de guerriers illustres, de savans distingués, de poëtes fameux, avaient aussi à Tibur leur maison de campagne.

Tivoli n'est plus, de nos jours, qu'une misérable bourgade, et tout ce qu'elle conserve de son ancienne splendeur, c'est le titre de *superbum*, et les quatre lettres S, P, Q, T, le sénat et le peuple de Tibur, dont elle pare encore ses inscriptions.

L'ancien temple de la Sibylle, déesse protectrice du lieu, subsiste encore en partie avec la colonade qui l'environne. L'Italie a peu de ruines plus belles. Elles embellissent d'une manière heureuse, l'aspect du paysage situé au sommet d'une colline qui s'avance sur l'étroite et romantique vallée de l'Anio. Elles dominent cette vallée, les montagnes pittoresques qui sont vis-à-vis, et la bruyante et vaste cascade de la rivière.

Quand on est à Tivoli, on cherche d'abord la cascade du *Teverone*, autrefois l'Anio. Elle n'est point comparable à la chute du Velino près Terni : elle n'en approche même ni pour la hauteur, ni pour

le volume, ni pour la beauté du paysage. Rome.
C'est aux environs de la colline où Tivoli est situé, qu'elle se présente sous l'aspect le plus pitoresque ; d'en-bas elle se montre avec moins d'avantage : au contraire, c'est en s'enfonçant dans la vallée que l'on jouit de toute la beauté des *cascatelles.* Ce sont des chutes d'eau plus petites, qui, s'échappant du lit même du Teverone, se précipitent du sommet d'une haute muraille, dont l'effet de ces ondes argentées, sur le vert foncé des montagnes, devient encore plus beau quand les rayons du soleil viennent s'y jouer, et leur imprime les mille couleurs du prisme, mille fois répétés. Descendez encore plus bas dans la vallée, en vous rapprochant de Tivoli, et la *grande cascatelle* vous offrira un spectacle plus majestueux et plus piquant. De la hauteur d'environ soixante pieds, un torrent considérable verse ses eaux abondantes entre des ruines de palais romains et de hautes broussailles, sur une large plate-forme du rocher, et de là, formant une grosse colonne d'eau, il se précipite dans la vallée à une profondeur presque double de la première.

Mais en se plaçant sur le sommet de la

Rome.

montagne opposée, on jouit du magnifique ensemble de cette scène imposante. A gauche, vous découvrez, sur la hauteur de Tivoli, le temple de la Sibylle, et les ruines de la maison de campagne de Mécènes; au pied, la grande cascade du Teverone; en face, ces deux monts, revêtus d'une épaisse verdure que ces deux cascatelles sillonnent de leurs flancs écumeux : à droite, la vallée fertile que parcourt le Teverone; enfin, le point de vue magnifique de cette vallée, s'ouvrant du côté de Rome, et vous laissant voir le superbe dôme de Saint-Pierre, sur le dernier plan du tableau.

C'est aux rayons du soleil levant que ce spectacle se montre dans toute sa beauté. L'onde argentée sillonnant la sombre verdure, la lumière mille fois brisée dans son écume, plus d'un arc-en-ciel qu'ils projètent, les grands effets de l'ombre et du jour sur la belle contrée des environs, tout concourt à former le plus magnifique ensemble. Ce fut à cette heure que je vis un anglais, excellent paysagiste, pénétré de l'insuffisance de son art pour rendre cette scène inimitable, déchirer son dessin déjà très-avancé, et le jeter dans le torrent.

Telles sont les beautés que la nature a

prodiguées à Tibur-Tivoli. C'étaient elles qui l'avaient rendu le séjour favori des grands de Rome. Elles seules restent pour le faire regarder comme un lieu de délices par les modernes, tandis que les chefs-d'œuvre de l'art, dont ses riches habitans avaient voulu l'orner, ont disparu dans la poussière. Rome.

Dans la plaine qui s'étend vers Rome, vous rencontrez les ruines dispersées de la maison de campagne, ou la villa d'Adrien, semblable aux restes d'une grande ville; ce fut un des monumens les plus magnifiques du luxe des empereurs : elles donnent encore, de nos jours, une idée de l'ancienne magnificence de cette demeure. Les antiquaires s'épuisent en recherches sur les parties qui sont restées assez entières; mais ils n'ont pu donner des conjectures raisonnables sur leur ancienne destination.

On sait que le but d'Adrien avait été de réaliser autour de lui les souvenirs de ses voyages, en réunissant, dans son immense *villa*, des imitations fidèles des édifices et des paysages les plus beaux et les plus célèbres du monde romain, et en particulier de la Grèce. Les indications des antiquaires, comparées aux renseignemens que four-

Rome.

nissent l'histoire et la géographie ancienne lui donnent la distribution suivante.

On y arrivait par un chemin particulier sur les bords duquel s'élevaient des trophées et des monumens à la gloire des héros. Ce chemin partait de la grande route de Tibur, et aboutissait à une porte magnifique. A l'entrée se trouvaient les casernes, les places d'exercices des prétoriens, les lices destinées aux courses, et plusieurs autres places environnées de portiques. Non loin de là était une double colonnade séparée par une grande muraille destinée à mettre à l'abri du soleil ceux qui venaient s'y promener. Venait ensuite la bibliothèque avec ses jardins, ses bains, ses jets d'eau et ses colonnades. Après la bibliothèque, on rencontrait le grand théâtre. Chez les Grecs, les lices destinés aux courses et à tous les exercices du gymnase, les temples d'Hercule, de Castor et de Pollux, qui en étaient les protecteurs, étaient ordinairement environnés de vergers, de jardins, de bosquets, de prairies; on croit avoir trouvé, dans les ruines de la ville d'Adrien, des traces d'une imitation de cet antique usage. Ailleurs, c'étaient l'académie d'Athènes et les bois que fréquentaient les disciples

ciples de Platon ; le temple des Muses et d'Apollon; le portique du Lycée, où Aristote enseigna sa philosophie, avec les fontaines, les bois, les bosquets, les jardins des Péripatéticiens, et le temple de Pan, dieu des prairies et des campagnes. L'empereur avait fait élever un édifice pour honorer les guerriers blessés et non vaincus; il était construit sur le modèle du prytanée d'Athènes, où l'on prononçait sur le mérite des citoyens distingués, et où la patrie reconnaissante se chargeait de leur entretien. Une autre partie de la villa portait le nom de la délicieuse vallée de Tempé. Un goût exquis avait présidé aux dépenses énormes que l'on avait faites pour les naumachies : on avait creusé un vaste bassin, et on l'avait entouré d'un amphithéâtre; des eaux y étaient conduites pour en former un lac, sur lequel on représentait des batailles navalles. Au sommet d'une hauteur voisine, s'élèvait le temple de Canope, ou du Neptune égyptien ; il avait la forme d'une conque marine. Tous ces beaux ouvrages, et beaucoup d'autres encore, surtout le palais qu'habitait l'empereur, étaient ornés des plus beaux ouvrages sortis des mains des artistes les plus célèbres de la Grèce.

Rome.

Rome.

Mais ce ne fut point assez pour satisfaire les dons du fondateur de cette villa, que d'y réunir ce que la terre entière avait de plus grands monumens, de plus beaux ouvrages de l'art, de sites les plus enchanteurs. Son imagination inépuisable voulut se promener dans le séjour des morts, et son génie inventif lui en fournit les moyens. Il créa l'empire de Pluton, il y fit couler les fleuves infernaux; le sombre palais des divinités de l'Erèbe s'éleva sur d'affreux rochers. On y vit les supplices effrayans du Tartare, la roue d'Ixion, le rocher de Sisiphe, le tonneau des Danaïdes, Prométhée déchiré par le vautour, et Tantale dévoré par la soif et la faim, au milieu d'une abondance perfide. A côté de cet affreux séjour des ombres criminelles, se trouvait la demeure des bienheureux, les champs délicieux de l'Élysée.

L'aspect de ces debris dans leur état actuel, a quelque chose de grand et de vénérable. C'est une image effrayante de la fragilité et de la vicissitude des choses humaines, image que l'Italie nous offre si souvent. Ces ruines sont dispersées dans une vaste plaine. Ici, c'est un superbe piédestal, qui jadis décorait un cirque, et qui

maintenant est enfoncé dans le mur de boue d'une cabane de vigneron ; c'est une arcade ruinée à demi, qui s'élève auprès d'un tuyau de cheminée. Là, ce sont les débris d'un temple magnifique qui touche à la nouvelle chaumière d'un paysan ; plus loin, c'est un amas de ruines, autour desquelles s'est formé un marécage, ou que recouvrent les broussailles. Rome.

Mécène, le souple favori d'Auguste, et le protecteur flatté des poètes qui l'encensèrent à l'envi, avait à Tibur sa maison de campagne. On en voit aussi les restes sur le penchant de la montagne où la ville est située, et au-dessus de cette muraille de rochers, d'où la grande cascatelle se précipite dans la vallée, et certes, nulle position n'était plus digne d'être choisie par un protecteur des arts pour y établir sa demeure. Il n'en pouvait trouver une plus romantique, plus heureusement posée, une qui dominât un paysage plus riche.

Le terrain qu'occupent ces ruines est aujourd'hui entre-coupé de broussailles ; d'arbres et de vignobles. Ce qui reste de la partie inférieure porte un caractère de grandeur, et l'aspect en est extrêmement pittoresque. Lorsque vous descendez de la ville,

Rome.

vers la vallée de l'Anio, c'est une véritable surprise que de voir une de ces voûtes colossales s'ouvrir tout-à-coup au milieu des arbres et des ronces. Vous entrez, au milieu de l'obscurité qui vous environne, et qui n'est que faiblement dissipée par le jour qui tombe d'en haut; vous voyez un torrent arriver, avec grand bruit, d'une sombre voûte voisine. Il tombe dans un canal en maçonnerie, traverse, en le suivant, la voûte où vous êtes; puis, sortant par une ouverture de la muraille opposée, il va se joindre, au pied des ruines, aux eaux qui forment la grande castatelle.

Auprès de ces grands restes d'antiquité, combien sont petites les habitations des modernes! Sur la coupe d'une colline voisine de Tivoli, est située la ville d'Est: on la remarque bien plus par les groupes de pins et les cyprès qui s'élèvent majestueusement, que par ses constructions; ses jardins sont abandonnés depuis long-temps, et par conséquent très-négligés. Mais leur beautés naturelles sont susceptibles du plus heureux développement. Ce qu'on y admire le plus, c'est la vue magnifique dont on jouit du balcon du palais, d'où l'on domine sur la vaste plaine de Rome, couverte de forêts d'oli-

viers, de ruines de temples, de tombeaux et d'acqueducs. Ainsi ce sont encore les beautés de la nature qui donnent à Tibur-Tivoli tous ses charmes, ce sont elles qui en feront éternellement un séjour délicieux. Rome.

Mais devant vous s'élève, par une pente douce, une chaîne de hauteurs qui s'étend au loin sur la droite et sur la gauche; ce sont les collines et les monts pittoresques de *Tibur*, de Tusculum et d'Albano. Vous vous en rapprochez rapidement dans les voitures légères du pays; peu-à-peu leurs formes variées se dessinent, et leurs champs s'embellisssent à chaque instant.

Vous arrivez à la colline de Frascati, et vous entrez dans une vallée étroite qui s'ouvre devant vous. Sur le penchant des hauteurs qui la resserraient, sont des maisons de campagne qui appartiennent aux princes romains, et qui en rendent la vue encore plus riante. Les beaux sites de la vallée, les points de vue que l'on devine s'offrir au sommet des montagnes, l'air pur et léger que l'on respire librement, l'aimable fraîcheur des ombrages, tout vous rappelle cet *ager tusculanus* si chéri, si fréquenté par les habitans de l'ancienne Rome, et si bien célébré par ses écrivains.

Rome.

Les César, les Caton, les Sylla, Crassus, Lucullus, Hostensius y avaient des maisons de campagne. Cicéron, si grand comme homme d'état, comme orateur et comme philosophe, parle surtout avec enthousiasme de la belle retraite qu'il y possédait, et ses tusculanes sont un beau témoignage du repos et de la sérénité d'ame dont il y jouissait.

Mais Tusculum et sa contrée présentent, comme tout ce qui porte encore le nom de territoire romain, l'image effrayante de la vicissitude des choses. Quelques débris des anciens palais sont étalés avec faste dans les villes des nouveaux grands de Rome, qui ne sont pas même assez riches pour entretenir leurs maisons de campagne, et profiter, pendant l'été, de leur position délicieuse. Au milieu des tristes effets de cette métamorphose qu'ont éprouvé les ouvrages des hommes, la nature seule est restée toujours la même. C'est encore sur la colline de Frascati que les habitans de Rome se réfugient lorsque le souffle brûlant de l'été les chasse de leur vallon.

Parmi les curiosités des environs de Frascati, on compte principalement le fameux lac Regella, auprès duquel, après une ba-

taille sanglante, les Tarquins bannis de [redacted] Rome, et les Latins, leurs alliés, succombèrent sous les coups victorieux des Romains devenus libres, et de Posthumus, leur général. Je le visitai au moment où les rayons du soleil couchant teignaient de pourpre sa surface tranquille. Dans ce moment j'ouvris Métastase, auquel Frascati s'honore d'avoir donné la naissance, et je lus sa tragédie de Caton d'Utique. Cet illustre Romain, qui ne voulut point survivre à la liberté, ce digne fils de Caton le Censeur, était né à Tusculum.

Rome.

Les environs d'Albano surpassent encore ceux de Frascati pour la variété des sites, pour cette tranquillité champêtre qui y règne, pour le caractère de grandeur et de beauté qui se fait remarquer dans toute la contrée. Les ruines d'Albano ont donné lieu à des disputes d'antiquaires. On se demande en vain sur quelle partie de la contrée Ascagne avait fondé Albe la Longue. Ces recherches inutiles, et toutes celles que l'on peut tenter sur des objets que le temps a, pour jamais, couverts de son voile, ces questions interminables, et les décisions pédantesques des érudits ne servent qu'à troubler les jouissances bien plus douces

que la nature vous offre dans cet heureux pays.

Rome.

Le lac d'Albano n'étonne point par son étendue, mais ses bords rians et pittoresques sauront vous attirer et vous retenir. Voyez surtout ce lac quand le coucher du soleil mêle à la couleur verdâtre des eaux, les vapeurs azurées du soir, qui, se répandant sur toute sa surface et sur ses bords montueux, donnent à ce tableau la teinte la plus harmonieuse.

Le monte Cavo, qui domine le lac et toutes les collines qui l'entourent, est le *mons Albanus* des anciens. Il était consacré à Jupiter, protecteur du Latium. On avait élevé son temple au sommet de la montagne. C'était là que les alliés du nom Latin célébraient leurs fêtes annuelles, et que les généraux romains venaient déposer les prémices de leurs victoires. Outre quelques fragmens de colonnes, on trouve encore sur le penchant de la montagne, les restes de la route triomphale qui conduisait au temple.

Aussi ne trouverez-vous partout que des maisons de plaisance : *Castel Gandolfe*, résidence favorite de l'illustre Ganganelli, est située sur une des collines qui entou-

rent le lac d'Albano. Delà, à la porte de la ville, vous suivez un chemin superbe, puis une allée de chênes majestueux, connue sous le nom de la *Galerie*, qui vient aboutir à la villa *Barbarini*. L'emplacement de cette demeure est celui qu'occupait autrefois la maison de campagne de Domitien. Rome.

C'est après avoir traversé cette vallée agréable, fermée à demi par d'arides rochers; c'est en approchant de Gensand, que l'on commence à découvrir le lac de la déesse de la nuit, les bois de Diane, situés auprès de Nemi.

Ce beau lac, dont la forme est ovale, est entouré, comme le crater d'un volcan, de collines bornées. Il n'est pas aussi grand que le lac d'Albano; ces bords ne sont ni aussi fertiles, ni aussi pittoresques; mais la belle simplicité de son contour, l'aspect riant et tranquille de la contrée lui donnent un charme d'un autre genre: il est l'image d'une ame pure et tranquille, par la limpidité et l'immobilité apparente de ses eaux, que jamais les tempêtes n'agitent. Ce caractère qui lui est propre, n'avait point échappé aux anciens. On le nommait *miroir de Diane.*

En parcourant les environs de Rome, nous

Rome. conçûmes le projet d'aller jusqu'à *Civita-Vecchia*, où nous arrivâmes à la porte fermante. Civita-Vecchia est un port, ou plutôt une rade plus agréable par son aspect qu'elle n'est sûre pour les vaisseaux : elle seule est ouverte au commerce que le pape Benoît XIV a rendu absolument libre, et qui y fait aborder une grande partie des bâtimens qui commercent en Italie. Cette rade est absolument artificielle, car la nature n'y a rien fait, et n'y offrait pas seulement une plage.

Trajan y fit construire un mole à grands frais, et avait eu fort à cœur cette entreprise : mais le temps, ou les ouvrages des papes, ont absolument fait disparaître les travaux de l'empereur. Actuellement, deux moles en demi-cercle s'avancent dans la mer, et une autre partie du cercle, isolée et plus extérieure, embrasse l'espace laissé entre les deux premiers, et forme deux entrées ou deux sorties. Deux phares, placés aux extrémités de ce troisième mole, éclairent les deux passages. Dans le fond de cette rade, est le petit port qui reçoit les deux frégates, quelques galères, enfin toutes les forces maritimes du pape, marine la plus pacifique de l'univers.

Un château carré, et flanqué de quatre tours situées à l'est du port et de la ville, commande l'un et l'autre. Il y a un chantier pour la construction des galères, dont les formes occupent l'espace qui fait le fond de la rade. La ville est petite, bien bâtie. En général, les églises sont agréables sans avoir rien de remarquable. Tout y est fait avec soin, entretenu de même. Enfin, cette ville paraît avoir été l'objet de l'affection de plusieurs papes, et surtout de Benoît XIV. Rome.

Nous en partîmes l'après-midi. Le premier objet de curiosité que nous rencontrâmes sur la route, fut une fouille que l'on faisait sur l'emplacement d'un port antique des Romains, mais que la mer a abandonné. Je ne pus rien apprendre de ce lieu, ni de l'objet de cette fouille, qui jusqu'alors avait été infructueuse. Nous continuâmes notre route sur un chemin fort agréable, le long de la mer, dans un pays très-découvert; nous n'aperçumes rien de curieux, sinon deux ports antiques qui indiquent qu'il y avait une voie romaine qui conduisait soit à ce port dont j'ignore le nom, soit à *Civitá Vecchia*. Quelques tours bâties sur le bord de la mer, sont des ouvrages modernes, pour servir de signaux contre l'attaque imprévue des Barbaresques.

Rome.

Nous arrivâmes à la nuit à *Montrône*. Nos voituriers nous signifièrent que nous y passerions la nuit. *Montrône* n'est qu'une seigneurie dont le fermier fait du château une hôtellerie. Nous entrâmes dans une grande halle qui était la cuisine. Soixante personnages, distribués en plusieurs groupes, étaient animés de passions différentes. Quelques lumières dispersées les éclairaient séparément. Ici on jouait, là on buvait, ailleurs on chantait ; tous criaient, tous gesticulaient à travers une fumée de tabac qui formait un nuage : des matelots étendus sur des bancs, où ils mêlaient leur ronflement aux juremens effroyables des perdans, tout cela formait un tableau des plus frappans. Nous entrâmes douze sans que cela fit événement, et poussant un peu ceux qui dormaient, nous nous établîmes auprès du feu pour manger du pain et du fromage. Nous eûmes ensuite le spectacle d'une fête tout-à-fait nationale. Un des paysans s'avança et nous proposa d'improviser ; et sans attendre notre réponse, il commença une églogue et nous chanta soixante couplets. Malgré l'énergie de sa déclamation et l'air d'enthousiasme qu'il y mettait, je crus que sa mémoire faisait tous les frais ; mais soufflé par notre postillon, il chanta chacun de

nous l'un après l'autre. S'adressant d'abord à un dessinateur, il lui fit vingt couplets, où il y avait au moins quatre ou cinq idées heureuses. Eusuite, se tournant vers le géographe, il passa en revue tous les royaumes, toutes les régions de l'univers. Prenant ensuite un ton plus poétique: *Devenez*, lui dit-il, *le guide du nautonnier, montrez-lui la route la plus* courte *pour nous transmettre les trésors d'un autre hémisphère; montrez-lui les passages dangereux, ceux qu'il faut éviter ou choisir;* et tout-à-coup s'élevant à une poésie de pure fiction: *marquez-nous l'île fortunée où le Tasse nous a dit qu'Armide porta l'heureux Renaud: que votre nom devienne célèbre dans tous les lieux dont vous aurez tracé les contours et fixé les limites.* J'étais émerveillé de ce que j'entendais. Ces couplets se succédaient sans interruption, les veines de son front s'enflaient; il y portait la main comme un inspiré; il se levait à tout moment, le tableau était parfait. Il avait des admirateurs qui l'écoutaient la bouche béante, et l'applaudissaient des pieds et des mains. Dans ce moment, un nouvel énergumène s'empara de la scène, d'une manière plus

Rome.

Rome.

bruyante, c'était notre postillon. Il n'était pas poète, mais littérateur forcené. Il interpella les poètes, et partit de là pour comparer tous les poètes latins et italiens: il nous récitait alternativement le *Dante*, l'*Arioste*, le *Tasse*, le *Marini*, *etc.*, et nous faisait sentir par des argumens, les beautés de comparaison, tonnait en déclamant différens passages de ces auteurs. Ses bruyans accens l'emportèrent sur tout le tapage que faisaient les auditeurs; il éveilla ceux qui dormaient, qui se levèrent en jurant: il donna pour un moment des distractions aux joueurs: il étonna même notre poète. Enfin, il attira toutes les attentions, excepté celle de deux êtres de la société, qui avaient envisagé, au moment de notre arrivée, deux pistolets à deux coups, que nous avions posés sur la table, et qui avaient produit sur eux l'effet de la tête de Méduse. Ils étaient sous le charme de l'admiration, et ils leur parlaient même avec un certain respect, sans oser lever les yeux de dessus. Enfin, on avertit qu'on allait distribuer l'avoine, et notre poète littérateur courut à l'écurie tout en aboyant encore des vers de *Thébalda*. Je ne sais si de pareilles scènes sont fréquentes, mais celle-ci me parut bien originale.

Rome.

Je profitai du moment que notre déclamateur était allé soigner ses mules, pour questionner notre *Amphion*. Il nous dit qu'étant orphelin, il avait appris à lire d'un berger son camarade qui ne savait qu'assembler ses lettres ; qu'en travaillant à la journée, il avait amassé de quoi acheter un poète Italien ; qu'il l'avait appris par cœur, l'avait vendu ensuite pour s'en procurer un autre, et qu'il était ainsi au quarantième volume, mais qu'il espérait apprendre le français afin de lire aussi nos poètes. La poésie ne lui donnait, disait-il, aucun dégoût du métier dans lequel il était né, et il ne montrait aucun désir de le quitter. Toute cette émulation était par amour de la chose, il trouvait en elle sa récompense. Que nos paysans sont loin de là ! A quoi attribuer cette différence ? Sont-ils nés moins bien organisés ? Non, les moyens sont les mêmes, la misère est la même ; mais un ciel ardent qui développe, mais un ciel heureux et riant qui ôte au besoin même l'aspect du malheur, voilà l'unique cause de cette singularité. Que la misère est hideuse quand elle est sale ! qu'elle est affligeante quand elle est mouillée ! qu'elle est cruelle et affreuse quand

Rome.

elle a froid. L'Italie est exempte de tou
ces fléaux, et les paysans peuvent se croi
heureux quand ils n'ont plus faim. La bi
n'attriste point leurs chaumières, leurs e
fans rient en mangeant du pain ; ils s'e
procurent sans un travail forcé; ainsi, ric
ne flétrit leur imagination.

Nous partîmes à cheval et prîmes la rou
d'Alba, connue dans l'histoire Romaine
comme la prison où l'on enfermait l
princes captifs, après qu'on les avait traîn
dans les rues de Rome, au triomphe d'u
consul victorieux. Ce fut dans cette priso
que Persée, roi de Macédoine, termina s
triste carrière avec son fils, dernier rej
ton d'une illustre race de rois. Syphax, r
des Numides fut aussi condamné à cet
prison par une clémence extraordinaire c
sénat, qui quelquefois se livrait à sa fér
cité naturelle en faisant mourir les priso
niers.

Alba, par sa situation entre des mont
gnes d'un accès très-difficile, où les moyen
de s'évader ne le seraient pas moins,
été regardée comme un lieu très-propre
s'assurer des prisonniers d'un certain ran
on a ajouté des fortifications à sa force n
turell

turelle, et l'état où on les trouve même aujourd'hui, prouve combien elles étaient solidement construites. *Lucius Vitellius*, frère de l'empereur de ce nom, avait une maison de campagne auprès de ce lieu, fameuse pour la diversité et l'excellence des fruits dont il avait apporté les arbres du fond de la Syrie. Ses jardins furent la pépinière d'une grande partie des fruits à noyau, dont l'usage est devenu aujourd'hui si commun en Europe. Ils y furent d'abord cultivés, et s'y multiplièrent à l'infini. Sans doute, il a fallu soigner extrêmement des arbres transplantés d'Asie à *Alba*, pour les faire parvenir à une certaine perfection, vu la rigueur du climat de ce pays élevé. Pendant l'hiver, le froid y dure long-temps, et y est accompagné de grands vents et de beaucoup de neige. Rome.

Nous allâmes voir le lac de *Celano*, ainsi nommé par les modernes, d'une ville située sur ses bords. Cette ville est le chef-lieu d'un comté qui comprenait autrefois presque tout le pays des *Marses*. Les Romains les reconnaissaient pour les plus braves soldats de leurs légions et les regardaient comme les meilleurs alliés et les plus dangereux ennemis. Il était passé

en proverbe que les Romains ne pouvaient vaincre les Marses, ni vaincre sans eux.

Rome.

Tout autour de cette superbe nappe d'eau, s'élève une ceinture de très-hautes montagnes dont quelques-unes sont les plus élevées qu'il y ait en Italie après les Alpes. Ce pays est délicieux en été, car les environs du lac sont bien plantés, et les flancs des montagnes couverts de très-beaux bois. Le lac abonde en poissons de diverses espèces, et les oiseaux sauvages s'y rendent aussi en foule dans de certaines saisons.

A la distance d'un mille et demi de la ville, nous arrivâmes à l'embouchure du canal creusé par ordre de l'empereur Claude, pour conduire les eaux du lac dans le fleuve *Liris* qui coule dans une vallée profonde, de l'autre côté des montagnes. Comme les débordemens du lac occasionnaient des dommages considérables, les Marses s'étaient souvent adressés au sénat pour obtenir qu'il fût saigné. Jules-César en eût certainement fait la tentative, s'il eût vécu plus longtemps. Ses premiers successeurs ne voulurent pas entreprendre cet ouvrage, mais Claude, qui n'aimait que les choses difficiles et dispendieuses, l'entreprit. Il employa, pendant onze ans, trente mille hommes à

percer la montagne ; et lorsque tout fut prêt pour l'écoulement des eaux, il donna sur le lac une superbe représentatiou d'un combat naval. Rome.

On força un grand nombre de criminels qui avaient été condamnés à mort, à jouer le rôle de Rhodiens et de Siciliens, à former deux flottes ennemies, et à se battre tout de bon pour amuser la cour et les nombreux spectateurs qui les regardaient de dessus les montagnes. On avait formé une ligne de troupes sur des vaisseaux armés et sur des radeaux, pour empêcher ces malheureux de s'échapper : mais ce ne fut qu'après bien des peines et des menaces, qu'on les engagea à se livrer au combat. Lorsque ce barbare spectacle fut fini, on procéda à l'ouverture du canal, et peu s'en fallut que l'empereur ne fût enlevé et noyé par la violence des eaux au moment où elles commençaient à s'écouler. Cependant, soit ignorance, soit négligence de la part des ingénieurs, cet ouvrage ne réussit pas, et Claude ne vécut pas assez long-temps pour en corriger les défauts.

Les amateurs de l'antiquité et de l'histoire naturelle peuvent voyager dans ce pays avec autant de plaisir que de profit. Les

Rome.

premiers y trouveront des trésors en inscriptions et en monument de nations belliqueuses qui l'habitèrent autrefois : les autres trouveront un vaste champ d'observations dans ces vastes montagnes qui s'élèvent de tous côtés.

Non loin de là, un beau ruisseau vient se rendre dans le lac auprès de *Trasano*, hameau rempli d'inscriptions mutilées et d'autres fragmens d'antiquités. Là, nous prîmes congé du lac, et passâmes auprès de la petite ville de Sora. Environ trois milles au-dessous de cette ville, le ruisseau de *Fibreno*, qui n'est qu'un torrent, se divise en deux branches qui, se réunissant bientôt après, forment une petite île oblongue. C'est sur le bord de cette rivière, et vis-à-vis de cet endroit, qu'était située la maison où naquit Cicéron. Son père, pour se conformer au luxe de son siècle, bâtit une superbe villa au lieu de la demeure modeste dont ses ancêtres s'étaient contentés dans les temps de la simplicité des Samnites. Mais ce séjour favori du prince des orateurs, dut son mérite à la nature bien plus qu'aux embellissemens de l'art; car on n'y voyait ni pavés en mosaïque, ni plafonds dorés, ni eaux, ni terrasses, ni bassins,

ni de ces allées symétriques, ni de ces groupes de statues qui attirent les regards et remplissent l'imagination de fausses idées de beauté : tous ces ornemens si communs parurent méprisables, ainsi que l'observe Cicéron, aux yeux qui avaient vu une fois cet endroit, où les mains de la nature avaient si heureusement arrangé les bois et les cascades. L'île était une retraite purement champêtre et bien propre à l'étude et à la méditation, n'étant troublée par aucun autre bruit que par le murmure des eaux et le chant des oiseaux, également cachée aux rayons brûlans du soleil et aux regards des importuns par l'ombrage épais de bois vénérables.

Rome.

Dans un des dialogues de Cicéron, Atticus s'écrie : « Y a-t-il rien de plus délicieux « que cette île, qui, comme la proue d'un « vaisseau, partage le Fibrenus en deux « branches? Ses eaux glacées coulent rapidement des deux côtés, et se réunissant bientôt après, vont joindre aussitôt « celles du Liris qu'elles rendent encore « plus fraîches. »

Nous parcourûmes avec délices un terrain si intéressant, qui, tout négligé qu'il est, ne laisse pas de conserver encore quel-

Rome. que chose de son ancienne beauté. La froidure des eaux du Fibrénus, qui les rendait si précieuses à Cicéron, n'eut pas le même attrait pour nous, qui nous trouvions au milieu des neiges. Une communauté de moines, qui, en général, ne choisissent pas mal leurs sites, a établi son habtation sur les ruines de cette ville. Je ne pus découvrir aucune inscription qui eût quelque rapport à Cicéron, quoique dans la construction de l'église, on ait employé beaucoup de fragmens de l'ancien édifice.

A un mille plus bas, nous arrivâmes à *Isola*, grand bourg placé dans une île que forme le *Carigliano*, au-dessous de sa jonction avec le *Fibrenus;* la beauté de ce lieu ne peut se décrire. Au confluent, les tours d'un vieux château, couvertes de mousse, s'élèvent sur la cime d'un rocher perpendiculaire qu'on découvre à travers les arbres d'un bocage; et des deux côtés la rivière forme une cascade magnifique. Ces deux cascades diffèrent dans leur caractère; l'une est rapide, et le torrent y forme une grande masse, et s'y précipite avec une impétuosité extrême, en écumant et faisant un bruit épouvantable à mesure qu'elle se roule: l'autre forme un arc uni, où les

eaux coulent rapidement, mais également, en formant une nappe. Rome.

Le caractère des habitans de ces cantons varie un peu suivant la situation du climat ou du local où ils se trouvent, mais ne ressemble en rien au caractère des habitans des provinces plus méridionales. Cela vient de la différenee de leur origine. Les Lombards, qui étaient des barbares, mais point cruels, pauvres, mais hospitaliers, doués d'un bon sens naturel, quoiqu'ayant peu de finesse et de discernement, restèrent en paisible possession de ces pays montagneux, jusqu'à ce que les Normands les en délogèrent. Les Grecs, qui étaient les maîtres de presque tout le pays, ne purent jamais en soumettre cette partie. C'est pour cette raison que les habitans de l'Abruzze conservent encore beaucoup du caractère des peuples du nord, leurs ancêtres ou leurs maîtres. On retrouve chez eux la même bonté de cœur, mais beaucoup d'indolence et d'aversion pour tout ce qui exige de l'activité, et point de penchant pour le vice. C'est pour cela que, malgré la proximité de la frontière, ce qui pourrait les mettre aisément à l'abri des poursuites de la justice, il s'y commet moins de crimes atroces que

Rome.

partout ailleurs. Au commencement du dernier siècle, on y reconnaissait encore quelques traces des mœurs des anciens peuples du nord; et aujourd'hui, on peut encore y reconnaître, très-distinctement, parmi les habitans des montagnes, des restes des langues franque et teutone. Nous traversâmes ensuite les montagnes qui sont en face d'*Arpino*, qui n'est aujourd'hui qu'un hameau misérable; mais était jadis une colonie qui donna son nom à ce canton, et se vanta d'avoir donné naissance à deux des plus grands personnages de Rome, Marius et Cicéron. Bientôt après, nous rentrâmes dans Rome.

Voyage de Rome à Naples.

CHAPITRE PREMIER.

Route de Rome à Naples. — Velletri. — Les marais Pontins. — Voie Appienne. — Environs délicieux de Terracine. — La ville de Mola. — Golfe de Gaëte. — Restes du connétable de Bourbon. — Capoue et Avera.

La lecture des auteurs classiques, l'intérêt qu'ils nous font prendre aux lieux que ces grands hommes ont habités, est une des choses qui augmentent le plus la curiosité et le plaisir d'un voyage à Rome. J'avais lu, comme tout le monde, la cinquième satyre du premier livre d'Horace, dans laquelle il décrit son voyage de Rome à Brindes; mais je ne prenais aucun intérêt à cette géographie. C'est en allant de Rome à Naples, que j'ai relu avec plaisir le voyage d'Horace. En parcourant les lieux qu'il décrit, j'aimais à comparer leur état actuel avec la narration du poète, et les

Naples.

Naples.

noms qu'ils portent aujourd'hui avec ceux qu'ils avaient de son temps : combien cette lecture devient alors intéressante : c'était une source bien abondante de réflexions. A la place de la richesse, d'un luxe même sans bornes, d'une population immense, on ne voit plus que des campagnes incultes et désertes, quelques malheureux paysans couverts des haillons de l'indigence, errans au milieu des débris des monumens de leurs ancêtres. Quelle étonnante dégradation ! et comment se fait-il que le souvenir toujours présent de ces hommes qui ont exécuté dans tous les genres de si grandes choses, ne réveille pas leur industrie, n'excite pas l'activité de ceux qui habitent le même pays ?

Le chemin, en sortant de Rome, est bordé, pendant quelques milles, et surtout à droite, de plusieurs monumens antiques, qui paraissent avoir été des tombeaux, revêtus autrefois de marbre ou de belles pierres ; ils sont dépouillés aujourd'hui de tous leurs ornemens, et n'offrent plus que la carcasse d'une construction dégradée. Plus loin s'élèvent des aqueducs qui traversent une plaine agréable, et qui forment un très-bel effet dans la perspec-

tive. Ils ont deux mille ans d'antiquité, et ils subsistent encore.

Naples.

C'est en faisant toutes ces observations, qu'on arrive à Velletri. Quoique cette ancienne ville des Volsques, éloignée de sept à huit lieues de Rome, ne soit plus aujourd'hui ce qu'elle était autrefois, elle a cependant encore de quoi piquer la curiosité d'un voyageur. Elle renferme plusieurs ruines antiques.

C'est à peu de distance de Velletri, en allant vers Naples, que l'on commence à s'apercevoir des exhalaisons des marais Pontins, et de la mauvaise qualité de l'air. C'est ce qui me fit précipiter ma marche, et ce qui m'empêcha de me détourner de deux ou trois lieues pour aller visiter la petite ville de Coré, où l'on trouve des restes précieux d'antiquité, entre autres, deux temples, l'un que l'on croit avoir été dédié à Hercule, l'autre à Castor et Pollux.

En traversant les marais Pontins, nous y avons retrouvé, grâce à Pie VI, cette voie Appienne, qui, pour aller de Rome à Brindes, était frayée en droite ligne à travers le pays qu'occupent ces marais. Ses fondemens, composés de gros quartiers, y étaient depuis long-temps ensevelis. Pie VI

les découvrit, et rétablit la route : elle est maintenant une des plus belles de l'Italie, et honore plus le nom de celui qui l'a restaurée, que les nombreux monumens de marbre dont on l'a semée, pour raconter ses louanges aux passans.

Naples.

Il est peut-être curieux de remarquer que le rétablissement de ce beau chemin est encore, jusqu'à ce moment, le seul bien qui soit résulté réellement du grand projet conçu par Pie VI, dès le commencement de son règne, de dessécher les marais Pontins.

Les éloges prodigués à cette grande entreprise retentissaient lors de mon voyage au-delà des Alpes, le nom de Pie VI s'inscrivait sans difficulté à côté de ceux des hommes les plus illustres de l'ancienne Rome, qui avaient conçu comme lui l'idée de rendre à la culture les antiques marais du pays de *Pometia*, et qui l'avaient exécuté : mais dans Rome, l'observateur éclairé et impartial ne partageait point cet enthousiasme que la déesse aux cent voix propageait sans relâche en faveur d'un simple projet. Aux yeux d'un observateur, c'était sans doute une grande pensée que celle de faire sortir de dessous les eaux un pays

entier qu'elles couvraient depuis tant de siècles, que de lui rendre la gloire de son ancienne fertilité, que d'assainir ainsi le climat, de favoriser à-la-fois la population et l'agriculture, et d'augmenter les revenus publics. Si l'entreprise pouvait paraître hasardeuse dans un pays où toute ressource intérieure manquait absolument, on ne pouvait disconvenir au moins qu'elle ne fût digne par sa grandeur et son utilité, des plus illustres souverains; mais les moyens d'exécution avaient-ils été assez examinés? Remplissaient-ils l'attente qu'on en avait conçue? C'est ce que niait un observateur éclairé avec qui je m'en entretenais. Selon lui, Pie, sans consulter les hommes expérimentés dans ce genre de travaux, n'avait écouté que la voix des flatteurs intéressés de son ambition. C'était dans le cabinet du pape que le plan avait été arrêté, sans qu'on eût fait auparavant sur les lieux les reconnaissances nécessaires, sans qu'on eût songé aux ressources extraordinaires que devait exiger la suite d'une si grande entreprise, qui, par la nature même du plan, devait traîner en longueur. C'était sur une résolution aussi peu réfléchie, qu'on avait commencé et poursuivi les travaux; malgré

Naples.

leurs mauvais succès, les faiseurs du projet n'en continuaient pas moins à tromper le pape, naturellement bon et facile, par des calculs illusoires que lui présentaient l'apparence de profits déjà obtenus. En un mot, et telle était sa conclusion, les marais Pontins étaient un gouffre où les hommes et l'argent allaient s'engloutir.

Naples.

Je trouvai d'abord ce jugement trop sévère et même dur : je crus y reconnaître le jugement d'un homme mécontent du gouvernement en général, et par conséquent prévenu contre cette grande entreprise. Sa décision me devint suspecte, et ce fut avec l'espérance de la voir démentie par la réalité du succès sur lequel je me plaisais à compter, que j'allai visiter les marais Pontins; mais cet examen trompa mon attente, et ne confirma que trop le jugement de mon Romain.

Les historiens et géographes anciens parlent tous des marais Pontins, aucun ne dit l'époque de leur formation première. Des montagnes qui bornent la vallée du côté du nord et de l'orient, s'écoule une quantité presqu'innombrable de grands et petits ruisseaux, dont les sources sont intarissables. Ils se réunissent au pied de cette

chaîne, et y forment plusieurs rivières, dont le lit se trouve resserré par le sable et le limon qu'ont entraîné les ruisseaux qui leur ont donné naissance. Les eaux y sont dès-lors trop abondantes, sur-tout dans les saisons pluvieuses, pour être contenues par les rives: elles s'enflent, elles franchissent ces bords déjà peu élevés, et se répandent dans la plaine, où elles ne trouvent plus d'écoulement: plusieurs de ces torrens forment dans la partie basse de la vallée des lacs très poissonneux : telle est la cause toujours agissante qui entretient cette vallée dans son état de marécage. Naples.

Il paraîtrait qu'il en a toujours été ainsi, excepté aux différentes époques où les Romains réussirent à dessécher des portions considérables ou même la totalité du pays. Ce fut trois siècles avant notre ère que parut le premier bienfaiteur de cette contrée, le censeur *Appius Claudius*. Il fut le fondateur de la voie Appienne qui traverse les marais. La chaussée était construite de grands blocs de basalte. On y trouvait un grand nombre de ponts, de contre-allées et des repos pour les gens de pied; elle était garnie de pierres milliaires: des deux côtés s'élevaient des édifices magnifiques, et on

Naples. y voyait même des tombeaux, dont l'objet était d'avertir le voyageur que ceux dont ils renfermaient les cendres avaient vécu comme lui, et qu'il était mortel comme eux. Un long intervalle s'écoula ensuite, pendant lequel il paraît que de nouvelles inondations détruisirent les anciens ouvrages. Jules-César voulut recommencer les travaux; il se flattait, selon Plutarque, son historien, de conquérir assez de terre pour occuper des milliers de laboureurs; mais la mort l'empêcha d'ajouter le succès de cette vaste entreprise à tant d'autres succès.

Marc Antoine, et après lui son frère le tribun, mais surtout l'empereur Auguste, poursuivirent l'exécution de ce plan. Ce dernier fit creuser, parallèlement à la voie Apienne, un large canal qui recevait les eaux surabondantes des rivières et des marais. Les voyageurs s'embarquaient ordinairement sur ce canal, et faisaient ainsi une partie de la route par eau. Horace décrit la navigation sur ce canal, dans le plaisant récit qu'il fait de son voyage de Rome à Brindes, *liv.* II, *sat.* V.

Trajan fut après Auguste le bienfaiteur de ce pays : il répara la voie Appienne : un nouveau chemin fut construit par ses ordres,

dres, parallèlement au premier, et fut nommé la voie Trajane. Naples.

Pendant les quatre siècles qui s'écoulèrent depuis sa mort jusqu'à la chute de l'empire romain, l'histoire ne fait plus aucune mention des marais Pontins. Rien n'annonce qu'on ait continué ou seulement entretenu les canaux et les autres anciens ouvrages qui en avaient opéré le desséchement. Il ne faut donc pas s'étonner si les papes n'ont trouvé qu'un marécage là où les plus illustres Romains avaient eu leurs maisons de campagne. Il dut être effrayant pour eux de tenter une aussi grande entreprise avec leurs foibles moyens. Quelques-uns toutefois s'y sont livrés avec une volonté ferme et un véritable courage. On doit à cet égard citer particulièrement les noms et les travaux de Martin V, et surtout ceux de Sixte-Quint, ce génie digne de l'ancienne Rome, qui mit tant de grandeur et de persévérance dans tout ce qu'il entreprit. C'est ce qu'attestent les restes de leurs grands ouvrages.

On jugera facilement dans quel état de dépérissement, vraîment effrayant, Pie VI trouva ces marais, abandonnés depuis deux siècles à toute l'influence dévastatrice des

Naples. eaux, et certes, il eut besoin d'un grand courage pour former la résolution de travailler à ce desséchement. *Gaetano Rappini*, mathématicien versé dans la science de l'hydraulique, fut appelé de Bologne pour diriger les travaux sous l'inspection du cardinal *Palotta*. Sans s'inquietter des projets de ses successeurs, Rappini suivit un plan de son invention, lequel, à la vérité, se trouva être le plus mauvais et le plus dispendieux de tous. Les gens du métier s'aperçurent bientôt que les premières idées n'avaient pas été assez mûries; ils remarquèrent tous les défauts du plan qui en était résulté, et conclurent, qu'en le suivant, il était impossible de réussir : mais le pape, qui avait plus de confiance dans ses conseillers, persista à suivre la route qu'il avait choisie, et employa, pour appaiser les mécontens, cet heureux don de persuader qu'il tenait de la nature, et qui l'a fait surnommer *il Persuasore*, titre que le résultat de son voyage à Vienne semble avoir un peu démenti.

Quoi qu'il en soit, si l'on en jugeait par l'exécution du projet même, on serait porté à croire que le nivèlement préalable n'a point eu lieu. Le canal principal qui doit

porter les eaux à la mer, a été construit au centre des marais, dans une partie fort basse, et l'on juge aisément au simple coup-d'œil, qu'il n'a qu'une très-faible pente vers la mer.

Naples.

Ce fut à quelques milles italiens derrière Velletri, que j'aperçus, pour la première fois, du haut d'une colline, la plus grande partie des marais Pontins. Spectacle affligeant! Cette vallée de l'antique Latium, qui a trente milles de long sur huit à douze de large, n'est ici qu'une vaste mare dont la surface disparaît sous l'épaisseur des roseaux; là, ce n'est qu'un lac infect, qui épanche au loin ses eaux bourbeuses; un brouillard grisâtre plane sur toute la vallée, il s'y élève des vapeurs empoisonnées, qui répandent au loin les maladies et la mort. Le soir elles s'épaisissent au point d'intercepter entièrement la vue.

Au reste, dans cette entreprise comme dans beaucoup d'autres, on avoit cherché surtout ce qui pouvait lui donner un grand éclat.

Le nouveau canal nommé *Linea-Pia*, avait été conduit sur les traces de celui d'Auguste, et par conséquent sa direction est parallèle à l'ancienne route, restaurée

Naples. par Pie VI. Cette voie Appienne, purgée du limon marécageux qui la couvrait, avait été réparée dans plusieurs endroits et exhaussée de trois pieds. Des monumens érigés sur les ponts, sur la route et près des maisons nouvellement bâties, célébraient la gloire du pontife, comme réparateur de l'ancienne voie romaine, et comme restaurateur de la contrée. Quelque médiocre que fût son mérite à cet égard, le marbre redisait ses louanges en phrases pompeuses, et portait son nom jusques aux cieux. Il eût mérité tous ces monumens, s'il s'en fût acquis de plus durables dans les cœurs de ses sujets et dans la reconnaissance de la postérité, si, après avoir conçu la grande pensée de rendre un pays entier à l'agriculture et à la salubrité, d'augmenter à-la-fois la population et les révenus de l'état, il avait su atteindre ce but par des ouvrages sagement combinés

Dans un espace de cinq ans, les travaux des marais Pontins avaient coûté sept cent mille écus romains : quinze cents hommes y avoient été employés. Doit-on croire que le pape n'a jamais eu l'idée de consulter, comme l'ont fait ses précédesseurs, des Hollandais versés dans cette science, ou

n'est-il pas présumable que les entrepreneurs romains ont toujours eu l'adresse d'écarter une proposition aussi contraire à leurs intérêts. Naples.

Il faut avouer aussi que le défaut de ressources intérieures, telles que l'argent et la population, est un grand obstacle à l'exécution rapide, et par conséquent à la réussite d'aussi grands travaux. Quel contraste à cet égard entre Rome ancienne et Rome moderne! Là, un empire vaste, peuplé, florissant, riche de tout ce qui peut produire de grandes choses; ici, un petit état dénué de tout ce qui est indispensable au succès d'entreprises un peu importantes: sans force dans son gouvernement, sans population sur son territoire, où l'influence fatale du despotisme a détruit toute idée vaste, toute pensée généreuse. Là, il ne fallait qu'un signal, et l'entreprise était moitié exécutée; ici, des ordres absolus ne produisent que des efforts pénibles et infructueux. Là, on ne voyait de terme que le grand, le beau, l'utile, et il était soudainement atteint; ici, c'est une tendance impuissante, vers un but toujours trop rapproché pour la bonté de l'entreprise, et qui cependant semble s'éloigner chaque jour

Naples. davantage. Là, c'était un général romain qui, lorsque le temple de Janus étoit fermé, pouvait employer ses légions victorieuses ou ses ennemis vaincus, à des travaux utiles pour la patrie; ici, c'est un prêtre couronné qui rassemble avec peine quelques ouvriers qu'il paye très-cher, ou qui mendie des bras dans les états voisins.

Le terrain, véritablement restitué à l'agriculture, était encore bien peu considérable, quelque affectation que les promoteurs de l'entreprise missent à en exagérer l'étendue. Cependant ils avaient arrangé les choses avec beaucoup d'adresse pour tromper le premier coup-d'œil du pape, et même de tout voyageur qui ne se serait point écarté de la grande route, et qui n'aurait point observé la chose avec une sérieuse attention. L'aspect d'une campagne cultivée et riante, réjouissait la vue et prévenait en faveur de l'opération : mais tout cela n'était qu'une illusion d'optique. Des deux côtés de la route, les plus beaux épis annonçaient la culture la plus brillante; mais cette bordure avait à peine quelques pas de large : les blés touchaient aux roseaux, et lorsque je voulus m'y enfoncer, je sentis tout-à-coup

céder sous mes pas le terrain perfide du marécage. Naples.

Au reste, ce qui s'oppose le plus fortement à l'activité de cette entreprise, c'est moins encore peut être le mécontement général qu'elle excita à Rome, et le peu d'espoir que l'on a de voir les successeurs de Pie IV vouloir la continuer, que les vues intéressées de plusieurs familles romaines très-puissantes, qui, avant qu'on l'eût formée, tiraient des profits considérables de la pêche et de la chasse dans ces marais, et qui ne peuvent se contenter des dédommagemens que le pape est convenu de leur donner. Elles mettent, en conséquence, en usage toutes les manœuvres possibles pour retarder le progrès des travaux, et nuire à la réussite des plans.

Sortons enfin des marais Pontins; entrons dans les environs délicieux de Terracine: quel contraste! Attristé depuis si long-temps par l'aspect d'une nation pauvre et désolée, on arrive tout d'un coup dans des lieux où la végétation déploie toute sa force et toute sa variété. Une journée entière s'était passée dans la vallée sombre et déserte: mes sens étaient fatigués, blessés même de tous les objets qui les avaient frappés; la chaleur

Naples. et les insectes m'avaient continuellement fait souffrir ; et ce fut à la fraîcheur du soir, par un chemin bordé d'arbustes en fleurs, et dont le myrthe, le romarin, le laurier entrelacés formaient un berceau, que je me trouvai à une demi-lieue de Terracine. En approchant de la ville, je marchais entre des jardins couverts d'orangers ; des plantes rampantes mêlaient, à la verdure des arbustes, leurs fleurs, dont la plupart s'offraient pour la première fois à mes yeux. L'air était embaumé et retentissait du chant des nombreux rossignols, habitans de ces bocages. Je me sentais rafraîchi, soulagé, et les tristes impressions de l'aspect des marais s'effaçaient de ma mémoire. Je n'avais cependant qu'un faible avant-goût des plaisirs qui m'attendaient le lendemain matin dans la délicieuse vallée de Fondi, où la nature s'est montrée si prodigue.

Lorsque les écrivains de l'antiquité parlent de la Campanie, entr'autres Pline et Florus, ils semblent dans leur enthousiasme, peindre ce qui n'exista jamais que dans leur imagination, et créer à plaisir une brillante féerie. « C'est là, disent-ils, « l'heureuse et fertile Campanie ; là, com« mencent à s'élever ces coteaux délicieux

« qui produisent avec profusion les vins les « plus célèbres ! C'est là que Bacchus et « Cérès se disputent à qui comblera l'homme « des plus grands bienfaits. La Campanie « est la plus belle contrée, non pas seule- « ment de l'Italie, mais du monde entier. « Nulle part le ciel n'est plus doux ; le prin- « temps y donne ses fleurs deux fois l'année. « Il n'est point de sol plus abondant que le « sien, de mers plus hospitalières que celles « qui baignent ses charmans rivages. » Naples.

En contemplant la délicieuse vallée de Fondi, qui touche à l'extrême frontière de l'antique Campanie, ce tableau magique est déjà justifié. Environnée d'une chaîne de collines couronnées de vignes et d'oliviers, elle se présente comme un vaste amphithéâtre : la route traverse alternativement des bois d'oliviers et de figuiers, ou des champs bordés de ces arbres précieux qui portent l'orange, l'amande, le citron, la grenade. La vigne s'élève en les embrassant, ses grappes brillantes pendent entre leurs rameaux, et chargent les festons qu'elle étend d'un arbre à l'autre. La nature a semé libéralement, dans les prairies de cette vallée, un grand nombre de fleurs que nous soignons dans nos jardins, et des plantes

Naples. que nous faisons péniblement végéter dans nos serres. J'y vis la rose, le lys, le narcisse, la renoncule, la giroflée dans toute leur beauté; et près des fossés, croissait le superbe aloès. Oui, c'est bien là l'heureuse Campanie!

Une seule chose vient vous troubler au milieu de vos jouissances. Ce pays délicieux, où la nature est parée de tous ses charmes, est habité par un peuple grossier, sans mœurs, et que domine une sordide avarice. Il rappelle à l'observateur ces perfides Samnites, qui habitaient autrefois les mêmes lieux, et dont le portrait, tracé par les anciens historiens, inspire le dégoût et l'horreur. Il semble que les principaux traits de leur caractère se soient perpétués chez les indignes habitans de cette belle contrée.

Au bord de la mer, et sur les ruines de l'ancienne Formies, dont les poètes ont tant célébré les rivages enchanteurs et l'heureux climat, s'élève *Mola;* dans un bosquet de citronniers qui est à ses portes, on vous montre les prétendus restes d'une maison de campagne de Cicéron, qui, en effet, en avait une près de Formies. Le site est délicieux; les citronniers courbent jusqu'à terre leurs rameaux chargés de fleurs et de fruits;

ils ferment de tous côtés l'accès des ruines. On dirait qu'ils ont pris sous leur protection des restes vénérables du séjour favorisé de ce grand homme, dont la fin fut si malheureuse, et qu'ils veulent les mettre à l'abri d'une destruction totale. Ce fut là, en effet, que les meurtriers envoyés par l'ingrat Octave atteignirent Cicéron dans sa fuite. On voit sur la voie Appienne un ancien monument, que l'on croit être le tombeau érigé à l'orateur philosophe, par un affranchi reconnaissant, à l'endroit même où il tomba sous le fer des assassins.

Naples.

On jouit à Mola d'une vue magnifique sur le beau golfe qui s'étend vers Gaete et sur les rochers des îles Ischia et de Procida. Je traversai ce paisible golfe sur un bateau léger, qui me conduisit à Gaete. Ce fut là que je jouis, pour la première fois, d'un coup-d'œil qui m'émut profondément. Je vis, à l'extrêmité de l'horizon, s'élever du sein de la mer le terrible Vésuve, avec son double sommet, et l'épaisse colonne de fumée qu'il lance sans cesse vers les cieux.

Gaete a peu d'étendue; on n'y trouve qu'une rue principale, qui aboutit à deux portes; mais les faubourgs sont assez considérables et bien bâtis : c'est auprès d'un

de ces faubourgs qu'on montre, sur le bord
Naples. de la mer, l'endroit où St. François prêchait avec tant d'onction, que les poissons, pour l'entendre, mirent la tête hors de l'eau. Je me souviens d'avoir entendu dire à cette occasion, que c'est un miracle de plus que ne l'ont prétendu les auteurs de la vie du saint, parce que, selon bien des physiciens, les poissons n'entendent pas.

Comme Français, j'eus beaucoup d'empressement de voir les tristes restes du connétable de Bourbon, tué en prenant Rome d'assaut, en 1527. On n'osa pas l'enterrer, parce que il était excommunié : on le transporta à Gaete, où il est resté, depuis ce temps, dans une petite chambre qu'on trouve à côté du premier corps-de-garde du château. On le voit en pied, botté, éperonné, ganté, portant un habit à la mode du temps, de velours vert, galonné d'or. Ses armes en broderie sont à côté de lui. Un menton de bois a remplacé le véritable qui est tombé. La partie supérieure du visage n'est plus qu'une peau sèche et noire. Les Espagnols l'avaient fait embaumer. Les murailles de cette chambre sont couvertes de différentes épitaphes qu'on a composées en l'honneur du connétable, qui fit payer bien cher à la

France, le peu d'égards qu'on avait eu pour ses droits et pour ses services. Naples.

Vous traversez ensuite une campagne fertile et riante, bordée de coteaux, surtout de ceux où croissait le fameux vin de Falerne, et qui vous mène jusqu'à Capoue; cette ville opulente, qui fut long-temps la rivale de Carthage et de Rome, le séjour de la molesse et des voluptés. L'armée triomphante d'Annibal fut vaincue par les délices de cette contrée. Les vainqueurs de Trazimène et de Cannes, devant qui Rome humiliée tremblait déjà, perdirent dans un quartier d'hiver à Capoue, cette vigueur et ce courage qui surmontaient toutes les difficultés. L'excès des voluptés les énerva. L'armée qui sortit de cette ville pernicieuse, n'était pas la même que celle qui y était entrée quelques mois auparavant : les soldats amolis se trouvèrent inhabiles aux travaux de la guerre. Ils s'étaient épuisés dans les fatigues de la volupté : l'ancienne discipline avait disparu, et Rome fut sauvée.

La distance de Capoue à Naples est de cinq milles : à moitié chemin, on trouve dans une plaine charmante la jolie petite ville d'*Aversa* ; elle est à la tête d'une avenue large et droite, qui conduit à Naples.

Naples.

Les arbres, liés par des guirlandes de vignes, bordent cette route, et forment un ombrage délicieux. La campagne présente le coup-d'œil le plus ravissant; ce sont des prairies, des terres cultivées avec soin, des villages bien bâtis et bien peuplés. Déjà tout annonce l'approche d'une capitale d'un royaume considérable et d'une des plus belles villes qu'il y ait dans l'univers.

CHAPITRE II.

Entrée dans la ville de Naples. — Le château St.-Elme et celui de l'Œuf. — Aiguilles et obélisques. — Vue magnifique sur la terrasse du couvent des chartreux. — Charmes du climat de Naples. — — Eglise de St.-Janvier. — Caractère de la populace Napolitaine. — Miracle de la liquéfaction du sang de St.-Janvier.

L'ENTRÉE de cette ville est plus pittoresque qu'imposante. Le grand chemin taillé dans une montagne de tuf, a l'air d'un ravin à travers lequel on découvre une petite partie de la ville, dont les édifices se couvrent les uns les autres sur un plan incliné; plus on s'avance, plus le théâtre s'élargit. Bientôt on rencontre à droite un grand édifice de cent cinquante toises de façade: c'est un hôpital dont voici l'inscription : **Naples.**

Regium totius regni pauperum hospitium.

La rue qui suit a plutôt l'air d'une place, quoique l'œil ne soit attiré ni fixé par au-

Naples. cun objet particulier, l'ensemble en est superbe. En suivant cette rue et laissant *Capo-Dimonte* à droite, et le quartier de la vieille ville à gauche, on tourne autour de quelques maisons qu'il serait à désirer qu'on abattît, pour percer la ville dans toute sa longueur par de belles rues. Au-delà de ces vilaines maisons, on entre dans une place large et longue, appelée *Il largo do Pigni*, parce qu'il n'y a pas long-temps que c'était un bois de pignons, espèce de sapin. Cette place est terminée par l'édifice des Études, bâti sur les dessins de Fontana. Sans être d'une architecture régulière, ce bâtiment est d'un effet agréable. Il avait d'abord été destiné à faire un collége; mais on assure qu'on doit y mettre à l'avenir tous les trésors que l'on a tirés et que l'on tirera des fouilles d'*Herculanum et de Pompeia*, afin de les mettre hors de la portée du Vésuve, qui, sans cela, pourrait bien les engloutir une seconde fois, puisqu'on n'a fait, jusqu'à présent, que les poser sur les débris qui les couvraient. En tournant à gauche, on entre dans la place *del Spiritu-Santo*. Cette place, bâtie il y a peu d'années, sur les dessins de *Vanoitelli*, a la forme d'un demi-cercle. Cette place est agréable par sa forme;

forme, mais son architecture, tout-à-fait lourde et maigre, en ôte tout l'effet. On découvre de-là la rue de Tolède, l'une des plus belles qui soient au monde, par sa forme, qui en découvre toutes les parties à la fois, par sa largeur, son beau pavé et une population d'une activité plus frappante qu'ailleurs. Quoiqu'elle soit située dans la partie de la ville où demeure la noblesse, comme elle partage presque également sa largeur, c'est un point de réunion pour tous les états. Les carrossés, les calèches, les gens de pied, une populace criarde et gesticulante y font un bruit roulant que Paris ne peut égaler. A un bout de cette rue on trouve le palais du roi : cet édifice, sur une place irrégulière, n'a nulle beauté. Il était cependant susceptible d'en avoir, surtout dans la partie méridionale, dont la situation et l'aspect sont aussi agréables qu'imposans. Naples.

En s'avançant par Santa-Lucia, jusqu'au château de l'Œuf, on arrive bientôt à l'extrémité de la ville opposée à celle par laquelle on est entré. Ce château est bâti sur un rocher qui forme un promontoire ou une espèce de jetée. Il est bâti, dit-on, sur les ruines du palais que Lucullus avait

à Naples, dans la plus belle situation de Naples. cette côte, puisqu'elle domine également les deux anses qui forment le port de Naples. C'est de ce seul point que l'on peut jouir à-la-fois de tout le développement de la ville. D'un côté, l'on voit cette riante côte de Pausilippe, que Sannazar qui l'habitait, prétendait être *un morceau du ciel, tombé sur la terre ;* le rivage de Chiaia, où l'on vient de faire une promenade délicieuse, que sa situation rend superbe. Derrière cette promenade, presque au bord de la mer, les maisons s'élèvent en amphithéâtre sur le mont St.-Martin, couronné par le château de St.-Elme et par la plus belle chartreuse de l'univers.

La vue de cette anse est terminée par un monticule de tuf, sur lequel des maisons entassées forment le groupe le plus pittoresque qui vient se terminer à la langue de terre du château de l'Œuf. La vue se reportant sur l'autre anse, on découvre le palais, le château neuf, le môle, le port; et dans l'éloignement, le quartier de l'ancienne ville, le pont de la Madeleine, et le chemin de Portici qui conduit naturellement les regards sur le Vésuve isolé, et s'élevant au milieu d'un vaste demi-cercle,

que forme au loin la chaîne de l'Apennin, dont un bras semble se détacher pour venir embellir la vue de Naples, et former devant elle un large bassin de trente milles de diamètre. C'est sur cette belle chaîne de montagnes que sont bâties vis-à-vis de Naples, les villes de *Castel-a-Maré*, de *Sorrento, etc.*, et un nombre infini de villages et de maisons de campagne. L'île de Caprée, placée entre la pointe de Pausilippe et celle de Minerve qui termine la chaîne de montagnes, paraît fermer ce bassin, et y laisser seulement deux entrées, pour en faire le plus grand port de l'univers. Cependant, cette rade si belle à l'ouest, n'est rien moins que sûre. Les courans, les bas fonds, la difficulté d'entrer, de sortir, le danger de rester, font redouter l'arrivée de Naples à tous les navigateurs. Naples.

Le château de l'Œuf n'est qu'une forteresse qui ne commande ni ne défend rien. La place du *Château neuf* est la plus spacieuse de Naples, mais sans régularité et sans autre édifice considérable, que le château qui lui donne son nom, et qui mérite autant le nom qu'il porte que le Pont-Neuf de Paris; car il a été bâti par Charles d'Anjou, peu après la Bastille, et sur son

Naples. agréable plan, apparemment pour renfermer les victimes sans nombre de ce tyran abominable. Entre deux de ses tours est un arc-de-triomphe e. Cmonument du quatorzième siècle est le seul qui ait en même temps, de la magnificence et du caractère, quoiqu'on ne puisse en admirer ni l'architecture ni la sculpture.

Devant *Jesu Nuovo* et devant *San-Dominico-Grande*, il y a deux aiguilles ou obélisques dont l'extrême magnificence ne sert qu'à relever le ridicule. Les architectes paraissent avoir fait tous leurs efforts pour s'écarter également de la légèreté et de l'élégance gothique, ainsi que de la noblesse de l'architecture grecque. Ce n'est qu'un amas de sculpture et d'ornemens en marbre, sans projet, sans objet, se terminant à peu près en pointe et portant une vierge bien dorée. On pourrait s'étonner de ce qu'on n'a pas fait aussi dorer tous ces ornemens en marbre, afin de compléter toute l'inutilité de cette magnificence. Les fontaines sont dans le même genre; il y en a un grand nombre, mais pas une d'agréable. On ne cite celle de Modène, que parce qu'elle est la plus grande: partout on voit beaucoup de figures, beaucoup de marbre,

beaucoup de sculpture, sans groupes, sans caractère et sans effet. Naples.

Une immense quantité d'eau y est aussi très-mesquinement distribuée. Il n'y a pas une église qui ait un beau portail ; la peinture, l'architecture et la sculpture dorment paisiblement à Naples depuis des siècles. Il n'y a pas un beau palais : le seul passable est celui de *Gravino ;* il est d'un style sage et noble.

Malgré l'absence de presque tous les arts, de grandes rues, de grandes places bien pavées, de vastes maisons couvertes en terrasses, un terrain montueux et tourmenté qui donne des jardins suspendus, couronne les édifices, amène la campagne dans la ville, et porte la ville dans la campagne ; des points de vue variés et superbes de mer, de plaines et de montagnes ; enfin, des aspects alternativement abondans, rians et terribles, avec un ciel toujours pur et un climat heureux, font de Naples une des plus belles et des plus délicieuses villes du monde.

Que vous êtes heureux, mon père, dis-je à un chartreux qui était assez près de moi sur la terrasse du couvent, le jour où j'étais monté sur le mont Saint-Martin, et

Naples.

qui depuis une heure avait observé, à ma grande satisfaction, le silence prescrit par son ordre; que vous êtes heureux, lui dis-je, d'habiter cette demeure qui vous offre l'aspect enchanteur du plus beau pays de la terre! Oui, me répondit-il froidement et avec un léger mouvement des épaules, tous les étrangers qui viennent ici en disent autant, c'est pour eux le paradis terrestre.... Mais nous autres, *ma noi altri non sentiamo niente.* Venez, venez continua-t-il, en me montrant la porte de l'église, venez voir et admirer avec moi les trésors de Saint-Martin.

Lorsqu'on arrive pour la première fois dans la ville de Naples, on est dans l'ivresse du plaisir de voir tout ce qui l'environne; car, quoique au 30 novembre, j'en éprouvai tous les charmes, je ne trouvai rien d'exagéré de tout ce que j'en avais lu. Quand on a tout dépeint, tout décrit, il reste encore à rendre un effet magique qui existe dans l'air qui colore tous les objets, et qui fait que ceux mêmes que l'on connaît dans les autres climats ne se ressemblent plus dans celui-ci, et y deviennent nouveaux.

Quand on arrive à la porte de la ville,

on craint de ne pouvoir y entrer, tant l'affluence est grande : c'est la première idée que donne la population de Naples, même lorsque l'on vient de Paris. Quelque larges que soient les rues, elles sont si embarrassées d'êtres qui s'y agitent avec tant de vivacité, que c'est d'abord avec peine qu'on s'y rend compte de ce qu'on voit. La paresse naturelle des habitans et la facilité qu'ils ont de nourrir des chevaux à bon marché, font que, de toutes les villes de l'univers, Naples est celle où il y a le plus de voitures.

Naples.

J'allai voir les choses précieuses que renferme l'église St.-Janvier, entre autres, un superbe vase de basalte qui sert de fonts baptismaux, et qui est du plus grand prix par sa forme, par sa grandeur et par la rareté des ouvrages de ce genre. On peut assurer qu'il est égyptien et du plus beau temps des arts chez ce peuple, du temps où Bacchus y était connu et y avait un culte ; car, d'après les bas-reliefs de ce vase, on doit croire qu'il a servi à l'ornement de quelque temple de ce dieu, dont les marques, les pommes de pin et les pampres de vignes ou de lierres étaient les attributs. Ce vase a de plus le mérite de la

Naples. grandeur, ce qui en est un quand la matière est précieuse. Il a deux pieds et demi de hauteur sur quatre pieds deux pouces de diamètre du même côté. Près de la sacristie, est le tombeau du malheureux roi André, mari de la reine Jeanne I.ere, qui fut assassiné à Averse, jeté par la fenêtre, et eût eu une citerne pour sépulture, si sa nourrice, suivie de quelques personnes, n'eût fait fuir les assassins.

Près de là, on descend par deux escaliers dans une chapelle souterraine, où on dit qu'est le corps de saint Janvier. Cette chapelle, toute en marbre, est soutenue par des colonnes isolées, d'un ordre composite. Les murs sont revêtus de panneaux ciselés en arabesques très-fins, et que les Napolitains, dans plusieurs de leurs édifices, ont si bien imité, qu'on est tenté à tout moment de les prendre pour des fragmens d'antiquité. Quoique le long séjour que j'ai fait à Naples, me donne quelque droit de juger ses habitans, j'hésite à prononcer ce que j'en pense. Il est si difficile en pareille matière d'attraper le point juste, de généraliser sans faire tort au particulier, ou si facile de faire tort à la nation en s'attachant à peindre certains individus, qu'il n'est pas aisé de choisir ses modèles.

Plus j'ai voyagé, plus j'ai trouvé que les hommes se ressemblent dans tous les pays : ils n'ont de différence entre eux, que quelques nuances qu'ils tiennent du climat qu'ils habitent et des lois qui les gouvernent. Les mêmes passions agissent de même sur les hommes de l'univers entier ; elles amènent presque toujours les mêmes résultats. Un philosophe qui aura étudié l'homme hors de son cabinet, lorsqu'il se sera instruit des lois russes ou napolitaines, et qu'il saura comment elles sont maintenues ou transgressées, dans l'un où l'autre pays, connaîtra, à peu de choses près, le Russe et le Napolitain. Si le climat n'influe pas directement sur la nature de l'homme, il influe tellement sur le caractère, qu'elle en est modifiée par contre-coup. Les habitans du nord sont engourdis par le froid : ils n'y a que de violentes passions qui les réveillent et les mettent en activité : aussi sont-ils très-dangereux lorsqu'ils sont en mouvement. Les pays tempérés reçoivent plus facilement diverses impressions d'une manière plus douce : plus susceptibles de tout, ils sont toujours en activité : mais leurs passions plus promptes, plus légères, plus courtes, sont par cela même moins violentes,

Naples.

et entraînent moins d'inconvéniens. Les
Naples. habitans du midi éprouvent aussi de l'engourdissement qui, produit par des causes toutes différentes de celles qui agissent sur ceux du nord, a cependant les mêmes résultats. Si l'ardeur du soleil fait fermenter leur sang, le relâchement des nerfs, que produit la perpétuelle dilatation, leur cause une nonchalance dont il est difficile qu'ils soient tirés. Ils conçoivent facilement et avortent aussitôt par paresse d'entreprendre. On peut hazarder de dire que les Napolitains ont ce cachet méridional; il s'ensuit de là que tout ce qui dépend de la pensée, sans la nécessité d'agir, est très-vif en eux, que toutes les passions sourdes y sont extrêmement violentes; mais que si elles n'arrivent à un degré éminent d'effervescence, elles restent nulles et avortent dans le sein qui les a conçues, soit qu'on en accuse le gouvernement, soit qu'on l'attribue au climat. On peut donc dire que la paresse est le trait caractéristique de la nation Napolitaine, et que le bas peuple, dans lequel on trouve toujours les vices et les vertus plus crus et plus prononcés, n'a que ce principe, ce mobile, ce but où tendent tous ses désirs et toutes ses pen-

sées. Quelque accoutumés que seront ces hommes paresseux, au bien-être qui leur est donné par le sol et le climat, ils supportent patiemment le besoin et restent sobres dans l'abondance. Naturellement légers, ils passent vîte d'une passion à l'autre: mais la gaîté leur étant plus naturelle, est celle à laquelle ils s'abandonnent plus facilement jusqu'à l'excès. Ils aiment plus qu'ils ne sont attachés, et ils caressent plus qu'ils n'aiment. Leurs expressions sont tendres et vives, mais l'abus qu'ils en font les refroidit. Naples.

Leur patois est tellement varié, qu'il y en a un pour chaque quartier. Ces langages ont leurs tournures et leurs expressions originales; et comme tous les patois ont une énergie que n'ont pas les langages purs, les costumes sont aussi variés que le langage; il suffit de dire qu'ils sont, pour la plupart, avantageux à la taille et pittoresques, le plus souvent chargés de richesses très-analogues à l'habillement, comme réseaux d'or, broderies, galons à lame, le tout sur des velours ou damas de couleurs très-vives.

L'habillement des Lazraoni consiste en une grande culotte et une chemise : l'hiver

Naples.

ils ajoutent à cela un capuce de grosse laine brune, peluchée en-dedans, qui les couvre depuis le dessus de la tête jusqu'à la ceinture. Ces gens sur lesquels on fait tant de contes et que l'on rend si redoutables, ne sont autre chose que des portefaix plus nombreux qu'ailleurs, parce qu'ils vivent de peu, et ne veulent rien faire dès qu'ils ont gagné de quoi vivre trois jours. Aussi n'est-ce pas par avidité qu'ils demandent beaucoup pour un petit service, mais uniquement par paresse et pour pouvoir se reposer. Aussi poltrons qu'insolens, ils sont prêts à tomber aux genoux de ceux qu'ils viennent de menacer. Ils couchent à la vérité quelquefois dans la rue, parce qu'ils y sont plus fraîchement que dans les petites chambres où ils tiennent leur famille rassemblée.

La populace Napolitaine est bruyante parce qu'elle est nombreuse, mais légère et indolente par caractère; elle n'est ni vindicative ni susceptible de suivre un long projet de vengeance. On a tout gagné avec elle en échappant à un premier mouvement. Peu de chose la calme et peu de chose la satisfait. Plus tranquille et plus doux qu'aucun autre peuple, malgré la réputation

que lui ont donnée les fréquentes révolutions de Naples, il ne se mêle jamais de gouvernement, et ne questionne jamais sur les ordres qu'on lui donne. Accordez au Napolitain un très-frugal mais facile nécessaire, il ne murmurera point et ne portera jamais la curiosité au-delà de ce qu'on lui confie. Naples.

Les gens de la cour ressemblent aux courtisans de tous les pays; ils ont de l'élévation d'ame, de la noblesse dans les manières, quelques vertus et beaucoup de vices. Ils ne connaissent et n'obéissent qu'à leur intérêt et à leurs passions. Les lois, les principes et la morale, ne semblent être faits que pour le rang moyen. Dans la société, les grands les méprisent par orgueil, la populace ne les connaît pas; elle pèche par ignorance et on la punit sans l'instruire.

Rien n'est si bon dans le monde qu'un bon bourgeois de Paris et qu'un bon bourgeois de Naples. Doux, franc, ouvert, obligeant, confiant, compatissant à l'excès pour celui qui l'intéresse, il s'attache et s'attendrit même très-facilement. Souvent dupe de sa bonhomie, il ne conserve qu'un amour-propre, celui de croire que Naples est le centre de tout, que tout y est arrivé à sa

Naples. perfection, que l'on n'est véritablement opulent qu'à Naples, et que hors de là, on est obligé à un travail excessif, pour obtenir un difficile nécessaire, que toutes les autres nations n'y viennent que parce qu'elles meurent de faim ailleurs. Cette espèce d'orgueil qui fait leur bonheur, leur ôte toute espèce de curiosité et nuit aux progrès de leurs connaissances, en leur imprimant de la défiance pour les étrangers; ce qui fait qu'ils les connaissent peu et qu'ils en sont peu connus.

Si Naples a toujours l'air de l'abondance, on peut dire que la veille de Noël il a l'air de la profusion. Toutes les rues sont guirlandées de cochons, de poulardes, de dindons, etc., spectacle qui enivre de plaisir les regards du glouton napolitain, qui fait consister son bonheur à manger, comme d'autres peuples font consister le leur à boire. Il n'y a personne assez pauvre dans le royaume, pour ne pas se gorger de viande le jour de Noël : aussi, de toutes ces provisions qui sembleraient devoir nourrir Naples pendant un mois, il n'en reste absolument rien le lendemain matin.

Un autre singulier usage est celui de tirer des pétards pendant toute cette nuit,

devant chaque *madone*. Il n'y a point de rue, quelque petite qu'elle soit, qui n'ait ses quatre ou cinq madones, et pas une en l'honneur de laquelle on ne tire quatre à cinq cents pétards. Qu'on ajoute à cela l'hommage que chaque particulier veut rendre à la Vierge par chacune de ses fenêtres, la grosseur des pétards qui fait la distinction des hommages, et ce grand bruit qui avertit le voisin qu'il a pour voisin un homme de qualité; enfin, l'émulation que produit une telle prévention, et on pourra se former une idée de tout le bacchanal de cette nuit.

Naples.

Pour avoir une esquisse de toute la superstition des Napolitains, il suffit de connaître l'opinion qu'on a de saint Janvier à Naples. Imaginez un peuple crédule et dévot jusqu'au fanatisme, au moins pour tout ce qui tient aux pratiques extérieures de la religion, frappé de tous les miracles qu'on attribue à saint Janvier, et surtout de la liquéfaction de son sang qu'il voit se passer régulièrement sous ses yeux deux fois l'année; il le regarde comme un saint privilégié, comme le plus grand, le premier de tous les saints, il n'en parle qu'avec transport. Accoutumé d'ailleurs à des juremens

Naples.

et même à des blasphêmes contre les choses les plus sacrées, il ne ménage que saint Janvier, il n'en parle qu'avec respect; dans ses besoins, il l'implore; dans les malheurs publics, il ne s'adresse qu'à lui. Le Vésuve fait-il entendre ses affreux mugissemens? vomit-il des tourbillons de flamme et de fumée? menace-t-il la ville d'une prochaine destruction par des tremblemens de terre et des torrens de laves? le peuple consterné, éperdu, court se jeter au pied des autels de saint Janvier, il l'invoque à grands cris; dans les rues, dans les places publiques, dans les églises, on n'entend que le nom de saint Janvier. Mais le danger est-il passé, c'est à ce grand saint qu'on en est redevable, c'est lui qui veille à la conservation des murs qui le virent naître, à la sûreté de ses concitoyens.

Derrière l'autel principal de sa chapelle, on conserve précieusement, dans un petit tabernacle de bronze, deux ampoules ou fioles de verre remplies de son sang, qui fut, dit-on, ramassé par une dame napolitaine, pendant son martyre.

Au mois de mai et au mois de septembre, c'est-à-dire à la fête du saint et à la translation de ses reliques, son sang se li-

quéfie,

quéfie. C'est à ces deux époques que tout Naples est en rumeur pour être témoin de ce miracle. Tous les ordres religieux, tous les curés, avec leur clergé, assistent à une procession solennelle. Vers midi, on apporte le buste de St. Janvier, et sur le soir, le reliquaire où est le sang. Quand on est arrivé, l'archevêque ou le prêtre qui officie à sa place, retourne plusieurs fois le reliquaire, en prononçant le *Credo*. C'est alors qu'on entend le peuple implorer à grands cris St. Janvier : les femmes se frappent la poitrine à coups redoublés, se donnent des soufflets et s'arrachent les cheveux. Tout le monde est dans des agitations convulsives. Si le miracle tardait à s'opérer, malheur à celui des assistans qui serait soupçonné d'être hérétique. On lui en attribuerait la cause, et sa vie ne serait pas en sûreté. On cite plusieurs exemples des extrémités violentes auxquelles on s'est porté sur les malheureuses victimes d'un préjugé que l'idée de l'intérêt public entretient dans toutes les têtes, car l'interruption de ce miracle est regardée, à Naples, comme le pronostic d'un grand malheur qui doit arriver : aussi est-il très-rare qu'il manque, et cela n'est arrivé que lorsqu'on a eu intention de ne

Naples.

Naples. pas le vouloir. Par exemple, lorsque, dans la guerre de la succession, nous étions maîtres de Naples, et que M. d'Avarey y commandait, la saison du miracle arriva. Les Napolitains coururent à l'église par dévotion, les Français par curiosité, et M. d'Avarey s'y transporta pour maintenir l'ordre et contenir l'indiscrétion française. Il savait que les Napolitains ne nous aimaient pas, nous voyaient avec peine maîtres chez eux, et que l'archevêque était tout dévoué à la maison d'Autriche. Il le prouva dans cette occasion. La fiole du sang de St. Janvier était déjà entre ses mains, et il l'agitait depuis un quart-d'heure, sans que la liquéfaction voulût se faire. Le peuple, après avoir prié Dieu d'intercéder auprès de St. Janvier pour en obtenir ce miracle, sans qu'il se fit, commençait à murmurer, et en accusait les Français, comme hérétiques dont la présence était un obstacle aux faveurs du ciel. Cette fermentation croissant par degrés pouvoit avoir des suites violentes. Les troupes étaient peu nombreuses en comparaison des habitans. Un grenadier, en toute autre circonstance, en aurait imposé à cent bourgeois; mais si le fanatisme venait à enflammer les esprits, le dernier homme

du peuple aurait affronté cent grenadiers. M. d'Avarey prenant un parti prompt, envoya un de ses gens dire à l'oreille de l'archevêque qu'il eût à faire sur-le-champ le miracle, sinon qu'on le ferait faire par un autre, et que lui archevêque serait aussitôt pendu, et le miracle se fit.

Naples.

CHAPITRE III.

Causes qui s'opposent à la prospérité du royaume de Naples. — Mœurs de ses habitans. — Leur mollesse. — Conversationi. — Filangieri. — Les Lazaroni. — Plainte contre le gouvernement. — Salle de spectacle. — Usage des glaces. — Plaisir du carnaval. — La cour à Caserte.

Naples. ARRIVÉ à Naples, voici ce que j'ai recueilli pendant mon séjour, de notions générales sur ce royaume. Sa longueur est de trois cent cinquante milles, sa largeur de cent milles, son circuit de mille quatre cent vingt-cinq milles, et quatre cent milles de côtes sur la Méditerranée et l'Adriatique. Les tables de la population faites en 1766, la portent à trois millions neuf cent cinquante-trois mille quatre-vingt-dix ames. On compte dans le royaume de Naples cent neuf mille cinq cent quatre-vingt-cinq prêtres, moines et religieuses.

Ces célibataires sont donc dans la proportion d'un sur trente-six à trente-sept,

et l'on estime qu'en France elle était ci-devant d'un sur cent-huit; ainsi cette espèce de célibataires du royaume de Naples serait à celle de France, comme trois à un. Si l'on considère que la seule ville de Naples, dont la population est, suivant les mêmes tables, de trois cent trente-sept mille quatre-vingt-quinze habitans; les personnes vouées à l'église sont d'un à vingt-deux, encore dit-on qu'il y a eu des omissions faites à dessein. Naples.

Le royaume de Naples et celui de Sicile rapportent au roi quarante millions de livres de France, dont vingt à vingt-deux millions sont engagés; de sorte qu'il n'en reste pas vingt pour les dépenses. Le roi entretient trente-six régimens d'infanterie et neuf de cavalerie ou dragons, faisant en tout vingt-sept mille hommes. Sa petite marine est de deux vaisseaux de guerre, quatre frégates et quatre galères.

Quand on considère la situation du royaume de Naples, la fécondité du sol, la force de la végétation, ce qu'on en peut tirer en blés, vins, huiles, soies, laines et fruits; et quand, d'un autre côté, on y trouve si peu de manufactures et de commerce, on est obligé de supposer que l'ad-

Naples. ministration ou la constitution de cet état est vicieuse. Il paraît que l'une et l'autre le sont. Ces biens offerts par la nature ne peuvent être altérés que par des causes morales, et il y en a plusieurs qui s'opposent à la prospérité du royaume de Naples. La multitude des gens d'église détruit la population; l'énormité des impôts étouffe le commerce et l'industrie. Toutes les productions du pays sont chargées de droits de sortie. La multitude des fêtes, des confréries, des processions, etc., entretient la paresse du peuple le plus vif et le plus ennemi du travail; il n'a qu'une activité purement machinale.

Presque tout le royaume n'est composé que de grands fiefs et de terres titrées. On y compte soixante principautés, cent duchés, autant de marquisats, soixante-dix comtes et plus de mille barons ou baronnets. Cette distribution n'est nullement favorable à la culture. Les propriétaires ne doivent pas prendre un grand intérêt à l'amélioration de leurs fiefs dont le roi hérite, faute d'hoirs, au-delà du troisième degré. Ils ne peuvent par conséquent les aliéner, il ne leur est pas même permis de sortir du royaume sans congé limité. Ils

sont donc des espèces de serfs *addicti glebæ*. Lorsque les fiefs tombent dans la main du roi, ils n'en sont que plus mal administrés. On sait quel est ailleurs le sort des domaines du prince. Si les seigneurs Napolitains ne doivent pas être fort attachés à des possessions précaires, les cultivateurs le sont encore moins, puisqu'ils ne peuvent pas disposer du fruit de leurs travaux. On voit ailleurs des réglemens absurdes sur le commerce des grains; mais à Naples le ministère est en effet le seul marchand de blé, et la plupart des impôts portent sur les consommations, par conséquent sur le peuple; occasion prochaine de révolte de la part des malheureux qui n'ont rien à perdre. Voilà une partie des causes du peu de prospérité d'un état dont le sol serait si fécond, et dont la position est si favorable au commerce. La marque la plus sûre d'un mauvais gouvernement, est de voir les hommes naturellement attachés au lieu de leur naissance, le déserter pour se réfugier dans les villes ou se rapprocher de la capitale. L'état Napolitain en offre un exemple frappant.

Naples.

Quelque prévenu que je fusse de la population de Naples, j'en fus frappé en y

entrant. C'est la ville la plus peuplée de
Naples. l'Europe, relativement à son étendue, et qui le paraît encore plus par la multitude de *Lazaroni*, de gueux sans profession fixe, dont un grand nombre n'a d'autres habitations que les rues et les places. On voit par toute la ville le même mouvement que dans la rue Saint-Honoré à Paris.

Si la fécondité du sol d'un pays était ce qui excite l'ambition des conquérans, je ne serais pas étonné que le royaume de Naples eût été en proie à de fréquentes invasions. Ce ne serait pas comme en certains cantons de l'Amérique, se battre pour des arpens de neige. Je ne connais point de territoire si fertile, et où la végétation soit si forte que dans toute l'étendue de l'état Napolitain, mais sans attribuer aux princes le désir de régner, pour concourir avec la nature, pour rendre un peuple heureux. Je ne vois point dans l'histoire de royaume qui ait passé sous tant de maîtres. On ne serait donc pas surpris que les Napolitains n'eussent pas pour leur prince un attachement bien vif. Il se piquent cependant d'une grande fidélité, et l'on n'en doit pas douter, si l'on s'en rapporte à un auteur qui a donné à son ouvrage le titre de

dix-huitième révolte de la très-fidèle ville de Naples. Naples.

Malgré la fertilité des terres, la disette des grains s'est fait assez sentir par la mauvaise administration qui est, à cet égard, à Naples comme à Rome, où le gouvernement s'établit marchand de blé. La circulation est tellement gênée, même dans l'intérieur du royaume, par des lois gothiques et absurdes, qu'une province est dans la disette, dans le temps qu'une autre est surchargée de grains. La nature donne les vivres, et les hommes font la famine. Il n'y en a peut-être jamais eu qui n'ait été factice, et pour les trois-quarts, l'ouvrage du gouvernement. Il en sera toujours ainsi dans un état où le ministère ne comprendra pas que la meilleure et la seule administration du commerce des grains, comme de toute autre, est de ne s'en point mêler.

La noblesse Napolitaine entretient une multitude d'équipages et de chevaux, de domestiques, d'estafiers, d'héduques, de coureurs et d'autres gens de livrée; les antichambres et les premières salles de leurs palais en sont remplies. Lorsqu'on fréquente le soir les assemblées de la noblesse, on court risque d'être étouffé dans

Naples. cette foule de fainéans, si l'on n'a soin de paraître soi-même avec tout le clinquant d'usage à la cour, pour en imposer à la livrée, ou si l'on ne fait marcher en avant un domestique, qui l'écarte, en criant, selon la coutume, *cavalieri forestieri, con licenza signori fate luogo*, place aux étrangers, messieurs, avec votre permission. Ce n'est que par l'un de ces moyens que l'on peut arriver sain et sauf jusqu'aux salles d'assemblées.

Les premières classes de la société à Rome comme à Naples, n'ont presque pas d'autres points de réunion que ces assemblées du soir, nommées en italien *conversationi*. Elles y constituent presque seules la vie sociale; mais la plupart ne sont que le triste séjour de la contrainte et de l'ennui dont le poids est plus ou moins grand, selon le rang plus ou moins élevé des familles qui s'y rassemblent. On s'y plaint du *sirocco* : ce vent du sud est humide et brûlant, dont l'influence est si funeste en Italie : on s'y informe de la santé les uns des autres; on y raconte les plattes nouvelles du jour, et voilà ce qui compose la conversation presque toujours fade et languissante. C'est en vain qu'on voudrait tenir

dans ces assemblées, des entretiens animés et intructifs sur les objets de science ou sur les intérêts du pays; à Rome comme à Naples, les grands sont pour la plupart trop peu éclairés pour se livrer à ce genre de conversations, ou pour les soutenir longtemps. Les cartes, ce fléau de toutes les conversations raisonnables, sont ici, comme ailleurs, le moyen auquel on a recours, faute de savoir mieux s'occuper, pour écarter le dégoût redouté de l'ennui. Cette prétendue vie sociale de l'Italie en général, et surtout de Naples et de Rome, est bien peu satisfaisante pour l'étranger qui a connu en France, en Suisse et en Allemagne, les vrais plaisirs de la société. Naples.

On s'en dédommage par le commerce de quelques hommes intéressans qui accueillent les étrangers avec prévenance. Je me dérobais à ces assemblées pompeuses, à ces conversations insipides, pour me réunir à quelques-uns de ces hommes que je n'oublierai jamais. Les Napolitains les plus éclairés du second et du troisième ordre, évitent eux-mêmes, autant qu'ils le peuvent sans choquer la bienséance, ces réunions où préside l'ennui. Ils forment de petites sociétés particulières avec des étrangers

Naples. liés avec eux. Dans ces cercles choisis la conversation roule sur des matières instructives, tel était celui que formait avec ses amis *don Gaetano Filangieri*. C'est avec le respect le plus profond, avec l'émotion la plus vive, que je prononce ce nom, il me rappelle un grand homme qui n'a point assez vécu. Sa mémoire est sacrée pour ses amis, qui tous l'aimaient avec enthousiasme : elle est chère même aux étrangers qui savent reconnaître le mérite partout où il se trouve, et qui le regardent comme un des savans de notre siècle les plus éclairés en économie politique. Dans la société de ses amis, c'était un homme du monde toujours plein d'enjouement, toujours prenant le plus vif intérêt à leurs affaires; dans son cabinet, où il travaillait à son célèbre ouvrage de la science de la législation; c'était un sage occupé à poser les fondemens du bonheur fictif de sa patrie.

Une fermeté inébranlable, une probité incorruptible formaient le fond du caractère de Filangieri : comme homme d'état, il avait une connaissance exacte de toutes les branches de l'administration. Il embrassait d'un coup-d'œil sûr et pénétrant toutes

les améliorations dont elle était susceptible. Il avait conçu, avec le courage intrépide d'un honnête homme, et d'un philantrope éclairé, le plan d'une réforme générale dans la législation, et déjà l'exécution de ce vaste plan répondait à l'espérance qu'avaient donnée sa sagacité, ses connoissances et son caractère. Avec quelle profondeur il avait pénétré dans le détail des différentes théories! Quelles solutions complètes et lumineuses il avait donné des questions les plus compliquées et les plus épineuses que ces théories présentent! Avec quelle intrépidité, admirable surtout dans sa situation personnelle, n'attaquait-il pas les vices secrets de l'administration en général, et du gouvernement de Naples en particulier! Elevé au-dessus des atteintes de l'envie, il se dévoua courageusement à la propagation des lumières philosophiques et politiques, et ne recula jamais devant les obstacles qu'il rencontra sur son chemin.

Naples.

Cet homme rare joignait la beauté et la noblesse de l'extérieur à toutes les grandes qualités de l'esprit et de l'ame dont l'avait doué la nature. La pénétration se faisait lire sur son front ouvert et élevé: le calme,

Naples.

la sérénité, la sensibilité de l'autre s'exprimaient dans ses regards. Dès le premier abord on était réduit par ses manières nobles et franches, par l'effusion de cœur qui accompagnait sa conversation, par sa voix douce et sonore, par le charme entraînant de son éloquence. Il descendit au tombeau dans la trente-sixième année de son âge. Sa mort fut regardée comme une calamité publique.

Les anciens habitans de Naples ne sont pas célèbres dans l'histoire par leurs exploits. Leur nom est éclipsé dans les annales de l'Italie, par celui de leurs voisins si grands dans la guerre, les Romains, qui peut-être envièrent plus d'une fois, pendant la paix, le sort des Napolitains. Obscurs et paisibles, ceux-ci n'en furent que plus heureux. Leur ville avait été fondée par une colonnie grecque, qui apporta sur ces côtes les mœurs de son ancienne patrie, et tous les arts agréables. Soumise à la domination romaine, elle conserva sa liberté, sa tranquillité et même ses lois : elle ne prit jamais part aux brillantes entreprises de ses maîtres ambitieux. Ce repos constant, cette longue inactivité firent contracter au peuple de Naples beaucoup de penchant à la

paresse; et la richesse de la nature, dans ce pays fortuné, lui inspira un goût passionné pour tous les genres de plaisirs. Il préférait les spectacles et la musique aux exercices guerriers, et le bonheur de jouir de la vie à la gloire de conquérir. Ce n'était point assez pour lui de passer les journées en fêtes, il se préparait d'autres plaisirs, même pour le temps de son sommeil. Des tableaux voluptueux, placés dans les appartemens, devaient renouveler les jouissances par des songes. Les fameuses danseuses d'Herculanum, qui sont les figures les plus gracieuses et les plus séduisantes que l'antiquité nous ait laissées, ont été trouvées, à ce qu'on assure, sur le mur d'une chambre à coucher. Ces dispositions au repos, à la mollesse, furent fortifiées par la douceur du climat, par la fertilité d'un terroir qui fournissait abondamment et presque sans travail, à tous les besoins; et le caractère national se prononça d'une manière absolue lorsque le commerce des Epicuriens de Rome devint plus fréquent, et rendit ce pays, le séjour habituel de toutes les voluptés.

Naples.

Quelques traits épars dans l'histoire sont les seuls renseignemens qui nous restent

Naples.

sur le caractère des anciens habitans de Naples. Ils nous le peignent comme un peuple facile, crédule, mais gai et plein de vivacité. Les Napolitains d'aujourd'hui ont hérité en partie de ces qualités de leurs ancêtres, elles les rendraient susceptibles du plus haut degré de culture, si leurs souverains savaient en profiter. Mais ce ne fut pas là l'esprit du gouvernement espagnol, qui traita Naples, pendant des siècles, comme une province éloignée : il se contenta d'en retirer les richesses, et par la même politique, il négligea la position avantageuse de ce pays qui pourrait devenir un des états les plus florissans de l'Europe. Dans les derniers temps, la présence du souverain a fait prendre au système politique, une direction un peu différente. On a fait au moins quelque chose pour l'intérêt général du pays ; mais l'intérêt personnel et l'esprit de parti des ministres ont souvent arrêté les progrès du bien qui, dans ce moment-ci, sont peu considérables. Naples est encore, comme autrefois, le séjour de l'oisiveté, et malgré une certaine résistance apparente à la tyrannie sacerdotale, elle est aussi le séjour de la superstition la plus aveugle. Il n'en faudrait pas d'autre

preuve

preuve que le célèbre miracle de la liquéfaction du sang de saint Janvier, qui s'y renouvelle tous les ans. Naples.

Le nom des Lazaroni est assez connu, et l'existence de cette portion du peuple de Naples, qui peut monter à quarante mille ames, passant l'année entière sans toit, sans asile, dans la plus extrême pauvreté, et dans une fainéantise remarquable, même au milieu de cette ville desœuvrée, est un véritable phénomène. Comment cette multitude d'indigens sans travail n'est-elle pas dangereuse pour la sûreté publique? On ne peut pas l'attribuer à la surveillance du gouvernement qui s'en occupe fort peu, quoiqu'il ait été souvent averti d'être sur ses gardes, par des insurrections qui le menaçaient. Naples doit sa tranquillité à la bonté naturelle de ses habitans. Cette preuve que j'en donne, et plusieurs autres qui n'échappent point à l'observateur attentif, réfutent victorieusement les assertions calomnieuses de ces juges des nations qui prononcent, sans examen, que la perversité des Napolitains est universelle et incurable. La police ne fait presque rien pour conserver la sûreté publique, et cependant elle n'est troublée que rarement. Les pas-

sions effrenées du peuple font ici beaucoup moins de victimes qu'à Rome, et cependant il semblerait que le tempérament de feu des Napolitains, et les mêmes causes qui favorisent les assassinats à Rome, devraient les multiplier à Naples, dans une proportion au moins égale. De pareils faits ne font-ils pas honneur au caractère national, dans un pays où rien ne tend à l'améliorer, ni une sage législation, ni une raison éclairée, ni une bonne éducation? Les reproches mérités de superstition, de fainéantise et de sensualité désordonnée que l'on fait à ce peuple, retombent entièrement sur son gouvernement, qui s'endort dans une négligence inexcusable. Le caractère du Napolitain est foncièrement bon, et il serait facile de l'ennoblir, il ne faudrait pour cela que réveiller en lui le sentiment de ses facultés, et mettre en activité une industrie naturelle par des établissemens publics.

Naples.

Si l'on excepte certaines professions particulières, tout vit à Naples dans le désœuvrement le plus complet: le plaisir est l'unique objet que l'on poursuive sans cesse. Du pain et des spectacles, telle est encore la devise du jour. La musique et la danse

sont un besoin journalier de la classe moyenne du peuple. On se livre, sans réserve, aux jouissances de la table, qui sont ici à fort bon marché. Les glaces surtout, sont une friandise dont les Napolitains ne peuvent se passer; elles ne sont point, comme chez nous, un objet de luxe, mais on les compte parmi les alimens ordinaires sans lesquels on ne pourrait vivre. Malgré cette multitude de fruits délicieux et rafraîchissans que la nature a prodigués aux pays chauds en général, et à Naples en particulier, la grande quantité de neige qu'on y transporte des montagnes du continent et des îles, permet aux Napolitains de satisfaire leur goût à un prix très-modique. Toutes les rues principales ont des maisons publiques où l'on vend des glaces de toutes les façons; dans toutes les petites rues, des tables sont dressées, où l'homme du peuple va boire de l'eau à la glace, et pour une bagatelle on y mêle du jus de framboise, de fraise ou de melon. Il peut encore manger des glaces aux fruits, préparées de plusieurs manières différentes, devant les boutiques où l'on en fait le commerce. A toutes les heures du jour, le concours est prodigieux devant les glacières les plus renom-

Naples.

Naples. mées, qui sont situées sur la grande place ou dans le voisinage du palais du roi. Les garçons fournissent à peine aux demandes des arrivans. Des chaises sont rangées à la porte pour la commodité des piétons. Les personnes distinguées, et surtout les dames, lorsqu'elles vont à la conversation ou à l'opéra, font arrêter leurs voitures devant ces maisons, et on leur présente des rafraîchissemens sur de petites assiètes d'argent élégamment décorées de feuilles de vigne. C'est là le point central de l'activité à Naples.

Il est assez singulier que dans une vie aussi oisive, le Napolitain ne trouve pas le temps de se débarrasser de la malpropreté la plus dégoûtante qui règne plus ou moins dans toutes les classes. On la trouve partout, dans les rues, dans les maisons, et plus encore sur les personnes. La chaleur du climat contribue encore à l'augmenter, et le Napolitain qui supporte cette incommodité nationale avec une incroyable indifférence, ne s'imagine pas même que ce soit un vice, ou que sa santé puisse en souffrir. Avec aussi peu de façon qu'on en mettrait chez nous à ôter un fil de la manche de son voisin, on se rend ici le mutuel

service de ramasser, sur le front ou sur le linge, l'un de l'autre, tel insecte dont la seule vue nous ferait soulever le cœur. *Le pulci malédette, ah quante mi tormentano!* ces maudites puces, comme elles me tourmentent, disait une dame au milieu d'une assemblée, et en même temps elle cherchait à saisir, sur sa jambe qu'elle avait fort belle, un de ces démons familiers. Naples.

Cependant les Napolitains sont loin de l'insouciance par rapport à leur gouvernement; il se plaignent tout haut de son manque d'activité, de son indolence, des abus de l'administration, et ces plaintes sont aussi générales que bien fondées. Ils sentent combien leur pays est resté au-dessous du rang que lui destinait la nature par sa position géographique, par son étonnante fécondité. Pendant trois siècles l'état a langui sous le poids terrible d'une double oppression, celle des vice-rois d'un monarque éloigné d'une part; celle du clergé et de la noblesse de l'autre. La présence des rois a diminué les exactions de ces deux premiers ordres; mais il s'en faut bien que tous les abus de l'ancienne administration aient été réformés. « Ce n'est jamais

Naples.

« que pour un temps que notre ministère « se réveille, me disait un jour un Napo- « litain instruit et éclairé, l'insouciance et « l'indolence dont on l'accuse semblent « avoir de profondes racines dans le carac- « tère national. Le bien que l'on projette « dans ces courts intervalles, et qui en- « flamme nos espérances, ne peut s'exécu- « ter alors qu'à demi, et l'on retombe « dans un nouveau sommeil..... Tous les « jours notre situation empire. Les meil- « leurs du conseil sont aussi souvent les « plus faibles; ce sont des courtisans ti- » mides qui se laissent entraîner au tor- » rent : d'autres contemplent, avec dou- « leur, les maux invétérés de l'état; mais « dans un tel chaos politique ils ne peuvent « agir qu'avec lenteur. Notre roi serait un « particulier très-aimable : il est du carac- « tère le plus heureux, d'une humeur tou- « jours gaie et joviale : il cherche à jouir « de la vie, et à remplir chaque journée de « tous les plaisirs possibles, sans inquié- « tude du lendemain. Il préfère aux plai- « sirs de la table, les amusemens qui peu- « vent fortifier le corps et conserver à l'ame « sa sérénité. La paume, la chasse et la « pêche sont pour lui des besoins : il est

« habile à tous ces exercices, et s'y livre
« avec passion : il aime aussi la musique,
« et lui-même est musicien. Il est bon
« époux et tendre père. D'après ce portrait
« dont je vous garantis la ressemblance,
« jugez si nous ne devons pas l'aimer. »

Naples.

Ces goûts favoris de Ferdinand, la chasse et la pêche, sont un héritage qu'il tient de son père, roi d'Espagne. Il y avait une émulation entre le père et le fils, à qui réussirait le mieux à la chasse. Tous les ans ils s'envoyaient, dit-on, les dépouilles glorieuses qu'ils y avaient conquises de leurs propres mains, les plus beaux bois de cerf, les défenses de sangliers les plus pesantes, et il y avait des paris sur leur grandeur et sur leur nombre qu'ils se payaient fort exactement. Le roi joue de la lyre ; il chante aussi ; il récompense les talens, même chez l'étranger.

Mais de tous les divertissemens, la pêche est celui qu'il préfère. Jamais je n'ai monté sur une hauteur à Naples ou aux environs, sans voir flotter, sur le golfe, une petite barque avec pavillon royal, où le roi, accompagné d'un seul rameur, et entouré de tous les ustensiles de la pêche, s'amusait à prendre du poisson. Les Napolitains

Naples.

oisifs, charmés de voir leur roi sacrifier, comme eux, à leur déesse chérie, la fainéantise, s'écriaient : *Ecco, ecco il re in mare*, voyez, voyez, le roi est encore sur l'eau. Au milieu de ces occupations favorites, ce prince adressait au ciel ses vœux les plus ardens pour le bonheur de ses sujets et de son empire.

Tandis qu'on déployait à la cour et chez les grands, dans toutes les fêtes et cérémonies publiques, une pompe vraîment orientale, la famille royale vivait, dans son particulier, avec une économie bourgeoise. Le roi, lui-même, s'était délivré pour ce qui regardait sa personne, de toutes les entraves de l'étiquette : il se montrait au public dans l'habillement le plus simple, et avec une suite très-peu nombreuse. Il en usait ainsi, même dans les grandes promenades sur la Chiaia ou le quai de Naples; tandis que les grands seigneurs y paraissaient dans leurs magnifiques voitures attelées de quatre chevaux. J'ai vu le roi rouler entre deux files, dans un léger phaéton qu'il menait lui-même, accompagné d'un simple officier et d'un domestique. Il donnait ainsi aux grands, l'exemple de renoncer à un faste qui, lorsqu'il est poussé

à ce point, n'est plus aujourd'hui que ridicule; mais cet exemple ne produisait encore que peu d'effet. Le roi cherchait également à modifier l'étiquette sévère que l'on observait alors, toutes les fois qu'une personne de la famille royale se montrait en public, et il a enfin réussi. Naples.

Le jour même que j'arrivai à Naples, j'allai à l'opéra. Le théâtre est le temple le plus vaste que l'on ait consacré dans nos temps modernes au culte des Muses et d'Apollon; il surpasse infiniment toutes les idées qu'on a pu s'en faire. Dans ce bel édifice, la magnificence, la prodigalité même sont unies au goût et à la simplicité dans l'architecture et les ornemens. La salle forme un ovale très-étendu, entouré de sept rangs de loges qui ressemblent à de petits salons: elles sont au nombre de deux cents, et peuvent contenir commodément douze personnes chacune. L'intérieur de ces loges est entièrement couvert de glaces, ainsi que l'extérieur. Ce jour-là le roi y était, et lorsqu'il y vient, toutes les loges sont éclairées de deux flambeaux de cire blanche, indépendamment des bougies qui sont toujours dans l'intérieur des loges. Qu'on se figure l'effet de tant de lumières réfléchies mille

Naples. et mille fois ; la salle paraissait plus éclairée qu'elle ne l'eût été dans le plus beau jour. Le théâtre est d'une étendue et d'une profondeur considérable.

On prend des glaces dans les loges, et l'on y fait la conversation pendant l'opéra qui dure quatre ou cinq heures, sans qu'on y fasse attention, excepté à trois ou quatre ariettes.

Aussi fait-on des visites d'une loge à l'autre pendant le spectacle; on ne pourrait pas, sans cette distraction, supporter l'ennui de l'opéra. Je n'ai garde de prendre parti dans la dispute sur la préférence de la musique française ou italienne. J'ai vu cette querelle aussi vive que si elle eût été de religion. Pour moi, ami des chefs des deux sectes et très-sensible à la musique, je me suis borné au plaisir que l'une et l'autre m'ont fait, chacune dans son genre. Les opéra bouffons des Italiens m'ont plu; mais leurs grands opéra avec deux ou trois ariettes et quelques morceaux de récitatif mesuré, très-clair semés, ne peuvent racheter l'ennui d'un spectacle de plus de quatre heures. Les ballets sont pitoyables; le perruquier dont je me servais était un des figurans; la danse noble ne serait pas

Naples.

du goût des Italiens ; il leur faut des polichinels, des pierrots et d'autres grotesques, sans légèreté ni grâces : tous les airs de danse sont empruntés des musiciens français, et je n'ai presque jamais trouvé dans les sonates et les concerto que de l'harmonie sans dessein. Au reste, il entre beaucoup d'habitude dans le plaisir que cause la musique, et les différens peuples peuvent fort bien différer de goût sans avoir tort ni raison. Le récitatif des italiens nous blesse, le nôtre leur déplaît, c'est que notre prosodie et la leur ne sont pas la même ; je conviendrai cependant que la leur est plus débitée et la nôtre trop languissante. A l'égard de nos chanteurs et chanteuses, ils donnent trop de voix, crient assez souvent, et l'on n'entend point avec plaisir des sons forcés. Les Italiens pèchent peut-être par l'excès contraire, et ne chantent qu'à demi-voix. Pour les castrats, qui n'ont aucune sensibilité dans le chant, ce sont de purs instrumens : le plaisir qui peut naître de leur exécution brillante est troublé par la compassion et le mépris que leur état inspire. C'est du moins ce que j'ai toujours éprouvé.

On ne saurait trop vanter l'exécution de l'orchestre de Naples, sa force et sa justesse,

Naples. sa plénitude et son ensemble; c'est un fleuve impétueux d'harmonie (que l'on me passe cette expression) qui entraîne tout ce qu'il rencontre, qui enlève, qui ravit. Sous les doigts de ces virtuoses, l'*andante* s'anime peu-à-peu, il augmente insensiblement de vîtesse et finit en *allegro*. Ce sera, si l'on veut, un défaut de ce grand orchestre : mais c'est un caractère particulier de son exécution. Les voix, toujours d'accord avec l'accompagnement, lui prêtent et en reçoivent une puissance vraîment magique qui transporte les auditeurs. A la fin d'une superbe ariette de bravoure, j'entendis non pas des applaudissemens tumultueux, non pas des *bravos* redoublés et prolongés..... non..... Ce fut un cri de joie général qui retentit dans toute la salle. Dans ce moment, où tous mes sens étaient enchantés, je crus être vraîment dans le temple du dieu du jour et de l'harmonie. Il semblait, qu'initiés à ses mystères, tous les spectateurs fussent détachés de la terre et remplis d'un enthousiasme divin. C'est ici le véritable triomphe de cette nation. Que d'autres l'emportent sur elle dans les arts d'un genre différent, depuis un siècle, sa supériorité est établie dans cet art enchanteur : la nature même semble l'avoir formée pour la musique. L'inflexion de la voix,

la prosodie des syllabes, la conversation, le geste, tout respire l'harmonie, tout annonce une nation chantante : les belles voix y sont communes, et les moyens y sont très-multipliés pour seconder des dispositions si heureuses. Naples.

On voit à Naples des conservatoires uniquement destinés à enseigner la musique, et dans lesquels on élève les enfans des deux sexes en qui l'on reconnaît le génie du talent pour réussir dans cet art. J'ai été curieux de voir le conservatoire de *S. Onofrio*, un des plus fameux, et de visiter les chambres où les élèves couchent, mangent et étudient. Sur le premier perron j'ai aperçu un enfant qui soufflait de toutes ses forces dans une trompette ; sur le second était un autre qui donnait du cor avec la même ardeur. Dans la chambre commune, il y avait sept à huit joueurs de clavecin, un plus grand nombre de violons et une troupe de chanteurs qui tous en même temps exécutaient des pièces différentes et sur différentes clefs ; d'autres écrivaient, composaient, chantaient ; c'était un charivari complet. Cet usage de les mettre tous ensemble a sans doute son utilité ; les élèves apprennent à n'être qu'à leur partie, à se rendre

Naples. si attentifs que rien ne peut les distraire, et à donner à leurs voix et à leurs instrumens un degré de force extraordinaire, puisqu'au milieu de ce charivari ils sont obligés de s'entendre. Il semble cependant que ce tintamarre produit un grand mouvement. Dans cette cohue, il n'est guère possible qu'ils apprennent à jouer ou à chanter avec goût. Les clavecins servent de pied aux lits placés dans une des salles; les violons et les violoncelles sont dans une autre; les haut-bois, les flûtes et les autres instrumens à vent dans une troisième; les trompettes et les cors sont relégués ou sur l'escalier ou dans les greniers. Il n'y a que peu de jours de congé dans ces écoles; en automne et pendant l'hiver, les élèves se lèvent deux heures avant le jour, et ils sont constamment à l'exercice ou à l'étude jusqu'à huit heures du soir, à l'exception d'une heure et demie d'intervalle pour le dîner, le souper et la récréation.

Pendant les fêtes de Noël, tous les quartiers de Naples retentissent des *pastorali*, ou siciliennes, espèce de musique champêtre exécutée par des bergers de l'Abruzze ou de la Calabre, avec des cornemuses appelées *Lampoigne* chez les premiers, et

Ciaramelli chez les autres. Les airs varient suivant les provinces; les pères enseignent à leurs enfans à jouer de cet instrument, et le regardent comme un moyen de subsistance pour eux tout le reste de l'année; il est très-rare d'entendre dans les rues de Naples le son d'un instrument, quoique ce soit la pépinière des plus habiles professeurs de musique et l'école où se sont formés les plus habiles maîtres de l'art : c'est là qu'ils ont acquis leur talent pour composer des opéra qui sont les délices de l'Europe. Il n'y a pourtant pas, dans cette ville, de musique nationale, à moins que nous ne donnions ce nom à une espèce d'air monotone et trainant dont les nourrices se servent pour endormir leurs enfans; cette chanson semble avoir été prise des Espagnols, qui, je crois, la tiennent des Maures. Naples.

Je n'ai séjourné dans aucune ville d'Italie où le peuple ait moins de goût pour la musique qu'à Naples. Il est rare que les chansons qu'on accompagne avec la vielle, la guittare et les orgues égaient les soirées des Napolitains, comme cela se pratique dans le nord de l'Italie; et cela n'arrive chez eux que lorsqu'on fait en été, en partie de

plaisir, des soupés agréables sur le rivage
Naples. de Pausilippe; ils ne dansent même pas au son des instrumens, mais ils exécutent leur *tarentella* au bruit d'une espèce de tambourin qui était en usage chez leurs ancêtres, ainsi qu'on peut s'en assurer en voyant les tableaux trouvés dans Herculanum. La *tarentella* est une danse terre-à-terre, qui consiste à faire plusieurs tours sur le talon et à trépigner des pieds en s'accompagnant avec des castagnettes. Cette danse semble les enchanter, et les jours de fête, c'est l'amusement constant et ordinaire des jeunes femmes. En général, elles ne sont rien moins que jolies, quoiqu'elles aient de beaux yeux et des traits fort prononcés; elles ont de grosses mains, de gros pieds, la taille négligée, le col gros et tombant, la peau noire et décolorée à force de s'exposer au soleil sans bonnet sur leur tête.

On trouve chez les Napolitaines presque toutes les manières d'arranger les cheveux que l'on voit sur les médailles grecques et romaines. Les femmes se querellent et se battent sans cesse, mais ne résistent jamais à l'autorité des maris, quand ils viennent séparer et ramener chez eux leurs épouses échevelées: ainsi que les femmes russes, elles

elles paraissent redouter beaucoup leurs maris, et se laissent battre par eux avec la même soumission. Mais le peuple n'est pas à beaucoup près aussi sanguinaire et aussi vindicatif que plusieurs voyageurs le prétendent. Il faut plus qu'une légère insulte pour le porter aux dernières extrémités. L'ivrognerie est un vice peu commun à Naples, et par conséquent les querelles qui en sont les suites ordinaires sont rares. D'ailleurs la populace napolitaine se permet entre elle une grande liberté de mauvais propos, ainsi que d'injures, et il faut qu'il y en ait une grande quantité de dites avant que l'on songe à se battre. Il est très-rare aussi d'apercevoir chez le peuple rien qui ait quelque trait à la galanterie. Les soldats ne promènent point leurs belles en leur donnant le bras. On n'y rencontre point d'infâmes créatures quêtant des amans dans toutes les rues; indigne usage qui, dans d'autres pays, occasionne des querelles ensanglantées.

Naples.

A Naples, la police n'en a que le nom; et, malgré cela, on n'y connaît que rarement les vols avec effraction, encore moins les émeutes et les assassinats. A cet égard, il n'y a pas de comparaison avec les pro-

vinces éloignées de la capitale. Des per-
Napl s. sonnes dignes de foi m'assurent que tous les ans on y assassine plus de quatre mille personnes. Ces crimes s'y commettent presque toujours avec des fusils par des montagnards qui, ayant le caractère sauvage et des mœurs serviles, mènent une vie errante et sont même exposés aux poursuites de la justice; elle n'est, à la vérité, jamais que peu à craindre par tout ce royaume.

Les pècheurs de *Santa Lucia* sont les plus beaux hommes de Naples : ils ont les véritables traits des anciens Grecs, et sont si parfaitement bien faits, qu'ils pourraient servir de modèles dans les meilleures académies de peinture. De toutes les classes du peuple, celle des pêcheurs est la plus à son aise et la mieux logée. Il est vrai que l'étendue de cette métropole est très-disproportionnée à sa population, qui, suivant des calculs certains, se montait, à la fin de 1776, à trente-cinq mille soixante-un habitans, dont un grand nombre ne loge nulle part. Mais il n'est pas vrai, comme plusieurs écrivains l'avancent, que ces misérables habitans passent leur vie dehors, l'hiver comme l'été, et qu'ils couchent dans les rues dans toutes les saisons. En été cela

se peut, mais en hiver il n'y a même aucun animal qui puisse soutenir l'inclémence du temps, non pas tant à cause du froid que de l'humidité. Lorsque la saison pluvieuse commence, elle dure ordinairement plusieurs semaines de suite, et l'eau tombe, non pas par ondées, comme en Angleterre, où l'on voit de la pluie plus ou moins forte dans tous les mois de l'année, mais comme un fleuve qui tomberait d'une montagne, et formant des flots qui entraînent tout ce qu'ils rencontrent, et noient, pour ainsi dire, les malheureux voyageurs qui se trouvent sur leur chemin. Naples.

La quantité de pluie qui tombe à Naples est beaucoup plus considérable que celle qui tombe en Angleterre sur un pareil espace de pays. Des mois entiers de sécheresse sont compensés par un jour d'inondation, et les vents du midi sont si violens en hiver, que très-souvent ils font sauter les verroux des portes et des fenêtres.

Dans ces temps de pluie, il y a très-peu de ces misérables et assez dénués de ressources pour coucher dans les rues; mais la plupart de ces Lazaroni se retirent dans des souterrains de *Capo di Monte*,

Naples. où ils dorment foulés comme des moutons dans un parc.

De même qu'ils se logent sans payer de loyer, ils se nourrissent sans prendre la peine d'apprêter ce qu'ils mangent. Les marchés et les principales rues sont garnis de marchands de macaroni, de poisson frit et bouilli, de boudins, de gâteaux de toute espèce: pour une fort petite pièce de monnaie, que les Lazaroni peuvent se procurer à peu de frais, ils trouvent leurs repas prêts à toutes les heures. Un flacon qui est suspendu à chaque boutique, invite à se désaltérer avec du vin; mais ceux qui préfèrent l'eau, et c'est le plus grand nombre, trouvent de petites boutiques à tous les carrefours, dans lesquelles on vend toujours de la limonade et de l'eau à la neige. La passion que l'on a pour cette eau glacée, est si vive à Naples, qu'il n'y a absolument que les mendians qui boivent l'eau dans son état naturel, et je suis persuadé qu'une disette de pain y serait plutôt supportée qu'une disette de neige. On en apporte tous les matins dans des bateaux, des montagnes qui sont derrière *Castelamare*, et la ferme en est considérable. Les Jésuites, dont les capi-

taux étaient immenses, et qui possédaient le véritable esprit d'entreprise, avaient acheté le privilége exclusif de fournir de la neige dans toute la ville. Naples.

Il faut peu de chose pour vêtir les Lazaroni, hors dans les jours de fête ; car alors ils sont d'une parure ridicule, et portent de petites jaquettes galonnées et des bas couleur de feu. Les boucles de leurs souliers sont d'une grandeur énorme, et semblent avoir servi de modèles à celles que nos élégans avaient mises à la mode il y a quelques années. Leurs femmes sont aussi très-magnifiques ces jours-là : mais leurs cheveux sont alors renfermés dans des bonnets de drap d'or et d'argent et dans des filets rouges : parure qui leur sied moins bien que la manière dont elles s'arrangent ordinairement.

Les citoyens et les gens de loi se mettent très-simplement ; mais leurs femmes et leurs filles le disputent aux premières dames de la cour pour le luxe de leur parure et pour toutes les folies à la mode. Le luxe a fait depuis peu à Naples des progrès inconcevables. Il y a quarante ans que les dames portaient sur leur tête des filets et des rubans, ainsi que le font aujourd'hui

Naples. les Espagnoles, et il n'y en avait peut-être pas vingt qui possédassent des bonnets. Mais à présent, une simple coiffure en cheveux n'est d'usage que dans la classe la plus basse, et toute distinction de parure a disparu, la femme d'un bourgeois se mettant comme celle d'un homme de qualité. Le goût de la dépense et de la dissipation est porté à Naples au dernier excès. Aussi toutes les grandes maisons sont accablées de dettes, et les artisans dépensent toujours ce qu'ils gagnent avant que de le recevoir. Le bourgeois se réduit à la plus grande économie et même à la misère, pour fournir à ses dépenses de parade. Un très-mince ordinaire chez lui aiguise son appétit pour les jours qu'il est prié à dîner, et on aurait peine à se faire une idée de la quantité de choses qu'il mange ces jours-là. Les nobles en général sont bien servis et vivent agréablement; mais il n'est pas d'usage entre eux de recevoir des étrangers à leur table. Le nombre des pauvres cliens qui mangent avec eux, et qui ne seraient pas présentables en bonne compagnie, empêchent que dans les grandes maisons les étrangers ne soient priés, peut-être aussi ne les prient-ils pas afin d'avoir

la liberté de dormir tranquillement l'après midi, ainsi qu'ils en ont l'habitude, et ce qu'ils font si complètement, qu'ils se deshabillent pour se coucher. Les hommes et les femmes ne font leur toilette qu'après avoir dîné, ce qui fait qu'on les sert à midi ou à une heure au plus tard. Les grands officiers et les ministres vivent très-différemment : ils ont des tables somptueuses, auxquelles les étrangers et beaucoup d'autres personnes sont souvent invitées. Naples.

Les maisons des grands seigneurs napolitains sont montées d'une manière très-dispendieuse. Le nombre de leurs domestiques, de leurs équipages et de leurs chevaux suffiraient presque à un prince souverain, et la garde-robe de leurs femmes répond à cette magnificence : cependant, c'est une règle établie que toutes les dames, quelle que soit la fortune de leurs maris, ont cent ducats par mois pour la dépense de leur poche. A la naissance de chaque enfant, le mari fait présent à sa femme de trois cents ducats et de quelques bijoux de prix, selon sa fortune. En général les dots ne sont pas considérables ; il n'en coûte pas plus à un homme de qualité, pour marier sa fille que pour la faire religieuse ; car

Naples. vingt mille livres suffiraient à peine pour les dépenses de la prise d'habit et de la profession. Il faut que la famille assure une pension honnête à la novice, et en outre elle se réserve des droits sur les héritages qu'elle a droit d'attendre, au cas qu'elle parvienne à quelque dignité dans le couvent, ou qu'elle ait envie de l'enrichir par des bâtimens, de l'argenterie ou des ornemens d'église.

Les domestiques et les artisans donnent à leurs filles de cinquante à cent ducats ; les paysans et les laboureurs vont jusqu'à trois cents.

Les femmes à Naples et aux environs sont regardées comme dépourvues de ressources et nées pour la paresse : c'est pour cette raison que leur part est toujours deux ou trois fois aussi forte que celle de leurs frères, et aussi parce qu'ils sont censés trouver plus de ressources dans leur force et leur industrie.

A la campagne, il est d'usage parmi les paysans de planter une allée de peupliers à la naissance de chaque fille; on les coupe et on les vend au bout de dix-sept ans, pour former la dot de cette fille. La bénédiction proverbiale de *figlie maschi* que

les Napolitains donnent aux femmes quand elles éternuent, est fondée sur la grande facilité que le peuple trouve à pourvoir ses fils aussitôt qu'ils sont en état de courir : ils peuvent gagner leur pain, pendant que leurs sœurs restent avec leur mère et ne s'occupent pas à grand'chose, ou se contentent de mendier jusqu'à ce qu'elles soient assez grandes pour attirer l'attention des hommes. Naples.

Je passai le carnaval à Naples, où ce temps est absolument consacré au plaisir, et on peut dire à la franche gaîté. Une cour jeune, peu politique; une société sans rigidité dans les principes, et encore moins dans l'usage qu'elle fait de ceux qu'elle admet encore; un peuple insouciant que le besoin n'attriste pas, qui n'a de la misère que la saleté et la paresse : tout cela concourt à former une nation joyeuse. Aussi, depuis que j'existe et que je voyage, n'ai-je jamais vu un carnaval plus généralement bruyant. On peut dire, à la louange de la nation, que, quoiqu'il n'y ait pas de police dans la ville, que la population y soit innombrable, que le vin soit à bon marché, qu'il soit permis de se masquer tout le jour et toute

Naples.
la nuit, et de faire dans les rues le bruit que l'on veut, il ne s'y passe rien d'effrayant ni de funeste au repos public. Les attroupemens sont bruyans, mais jamais orageux. Je vis le spectacle bien plaisant et bien national de la Cocagne. Il s'en exécute autant qu'il y a de dimanches dans le carnaval, et chaque fois on change de décoration, qui consiste en un édifice en planches, représentant un temple avec des terrasses, ou une montagne, ou des jardins, etc., tout cela en forme de charpentes et de décorations recouvertes de merluches, de pains, de quartiers de bœuf, de moutons, de veaux et d'oies, qu'avec une barbarie qui ne doit pas ajouter au plaisir, on y attache vivantes, quatre jours avant la fête. Les Lazaroni s'attroupent et s'associent pour piller tout cela, au signal donné par un coup de canon que l'on tire du Château-Neuf, sur la place duquel se fait la Cocagne. Alors l'œil a peine à suivre la rapidité du flot qui s'élance. L'édifice est couvert d'hommes juqu'à son sommet, et la fumée du canon n'est pas encore dissipée, que le pillage est fait jusqu'au moindre morceau. Le plus ingambe en emporte le plus, en

remplit sa chemise et est reporté en triomphe par ses camarades. Naples.

On fait à Naples plus de dépenses en mascarades qu'ailleurs : on exécute de grands sujets avec magnificence, et on forme des marches et des cavalcades, dont les plus grands seigneurs font la dépense, et sont eux-mêmes les acteurs. Quelquefois le roi ne dédaigne pas d'en être. Je le vis exécuter une somptueuse mascarade, qui avait pour sujet l'entrée du grand seigneur à la Mecque ; le nombre des hommes, des chevaux, des équipages de suite, l'exactitude des costumes, leur magnificence donnaient à cette pompe une somptuosité tout-à-fait asiatique. Une grande quantité de musiciens à pied ouvrait la marche : ensuite venaient les janissaires ayant leur aga à leur tête : ensuite les spahis, superbement montés, le roi était à leur tête ; ensuite, les muftis, les derviches, l'iman, les bostangis, etc., tous magnifiquement costumés. On voyait venir ensuite les présens portés par des esclaves, et un chameau chargé et couvert d'un tapis manifique. Il devait y avoir un éléphant, mais son caractère de gravité ne voulut pas se prêter à cette plaisanterie. Enfin, paraissait le grand seigneur avec

Naples. quatre ambassadeurs, celui de Siam, de Perse, de la Chine et des Indes. L'ambassadeur de France faisait, de très-bonne grace, le rôle de celui de la Chine. La marche était fermée par une nouvelle troupe de janissaires qui entouraient un char sur lequel étaient toutes les sultanes européennes, africaines et asiatiques. La reine en était une; elles étaient gardées par le chef des eunuques et des icoglans qui brûlaient continuellement des parfums; et une seconde troupe de spahis, ainsi qu'une grande quantité de chevaux couverts de tapis, terminaient cette superbe mascarade. Je la vis passer dans la rue de Tolède; elle en tenait presque toute la longueur. Il y avait peut-être deux cents mille ames dans cette rue, et tout le monde voulait voir à-la-fois; cependant, quatre hommes de la garde à cheval ouvrirent la foule sans donner aucun coup et presque sans bruit. La douce populace de Paris ou de Londres, serait-elle aussi soumise que la terrible populace de Naples?

La cour étant allée à Caserte quelques jours après, je m'y rendis. Caserte est bâti au pied d'une chaîne de montagnes; on vante sa situation. Je ne sais si le séjour de

Naples m'avait gâté, mais je trouvai ce lieu fort triste. D'un côté, c'est une vaste plaine que rien ne borne, et où les objets se noient; de l'autre, ce sont des montagnes arides et pelées. Le château est un gros édifice carré, d'une architecture bien lourde et bien froide, distribué symétriquement par des cours claustrales et tristes, le tout orné presque en pure perte de tout ce que le royaume a pu fournir de précieuses dépouilles d'antiquités en marbre. L'escalier est d'une richesse presque incomparable. Les marbres les plus précieux sont également prodigués dans la chapelle. De Caserte, je me rendis à *Capoue-la-Vieille*.

Naples.

Cette ville si célèbre par ses délices, qui firent perdre à Annibal tous les avantages de la victoire de Cannes; cette Capoue, dit Tite-Live, qui fut aussi funeste aux Carthaginois que Cannes l'avait été aux Romains, fit des âpres Africains de voluptueux sybarites. Cette ville corrompit même les Romains qui s'en étaient emparés, fit de sa garnison les premiers traîtres que Rome ait trouvé dans son sein, et le premier mouvement de guerre civile qu'ait éprouvé cette république.

Naples.

Il n'existe plus de la ville qu'une seule porte, encore n'est-il pas bien décidé si ce n'était pas un arc-de-triomphe, quoiqu'il ne reste rien de son ancienne décoration. Tout à côté sont les ruines d'un temple si ruiné, qu'à peine en aperçoit-on quelque vestige. Mais de-là on découvre les fastueux restes de l'amphithéâtre, encore assez conservés, pour en donner tous les plans avec les détails de sa construction.

Je cherchai en vain ce qui pouvait faire les délices de Capoue : je ne puis rien imaginer que son abondance et la fertilité de son sol, car sa situation n'a rien de délicieux. D'un côté, on ne voit que des montagnes tristes et pelées, et qui l'ont toujours été; de l'autre, une vaste plaine qui ressemble au calme de la mer. Dans les environs, il n'y a ni rivière, ni même un grand ruisseau. Le terrain est sablonneux, mais fertile au-delà de tout ce qu'on peut se représenter, et c'est ce qui a dû faire les délices des Carthaginois, parce que les délices d'une armée sont de bien manger, de bien boire, et que quelque abondante que soit actuellement cette plaine, elle a dû l'être encore davantage, les cendres volcaniques qui la composent

ayant dû, par le temps, perdre une partie de leurs sels. Toute cette vaste plaine étant de même matière, prouve incontestablement de quel avantage sont les volcans, ainsi que la prodigieuse et longue fertilité qu'ils donnent au pays qu'ils ont dévasté un moment.

Naples.

N'étant pas assez savant pour que tout m'intéresse, ni assez bon écrivain pour intéresser les autres sur ce qui ne m'intéresse pas, je n'entreprendrai point de décrire tout ce qu'on trouve déjà tant décrit dans les ouvrages de M. de Lalande et de l'abbé Richard, je parlerai fort peu des églises. Celle de Ste. Claire, l'une des plus anciennes de Naples, fut enrichie par le roi Robert, qui y a son tombeau. J'y cherchai celui de sa fille Jeanne I.ere, si fameuse par ses crimes et par ses malheurs; j'y trouvai effectivement son cénotaphe; mais il est vide et il est d'autant plus douteux que ce soit le tombeau que Charles de Duras lui fit élever, dit-on, après avoir essayé de faire croire qu'elle était morte naturellement, qu'il y a toute apparence que cette princesse infortunée n'a jamais eu de sépulture. Je cherchai vainement son portrait qu'on disait être dans la sacristie. Enfin,

Naples. je ne vis rien dans cette église, qu'un mauvais emploi d'une grande quantité des plus beaux marbres grecs antiques, qui la décorent sans l'embellir. Tant il est vrai que ce ne sont pas les matières précieuses, mais les belles formes qui font les belles choses.

Saint Philippe de Novi en est encore une preuve; sa façade extérieure, quoique toute revêtue en marbre, est sans effet. Mais douze colonnes antiques de granit, de vingt-trois pieds de hauteur et d'une seule pièce, qui semblent avoir servi d'échelle pour la décoration de l'intérieur, lui ont donné le style antique, et en ont fait la plus belle église de Naples. Luc Jordans a peint, sur la porte d'entrée, Jésus chassant les vendeurs du temple, morceau de la plus grande et de la plus heureuse composition : il n'est pas moins précieux pour le *faire* et pour la couleur. Il ne faut pas manquer de voir dans le fond de la sacristie, un des plus charmans tableaux du Guide; c'est Jésus et saint Jean. Rien n'est plus noble que la figure de Jésus qui tend les bras à saint Jean, et celui-ci s'avançant vers lui avec l'expression de l'amour et du respect; jamais on n'a mieux rapproché l'humain et le divin; rien n'est mieux rendu

ni

ni plus purement dessiné. Le trait en est d'une finesse extrême, l'expression en est parfaite, et on ne peut ni quitter ni se lasser de voir ce tableau.

Naples.

Naples est remplie de lieux et de ravins pittoresques, de grandes rues qui ressemblent à des places, dont les édifices, quoique de mauvais goût, ne laissent pas d'avoir de l'effet par leurs masses et par leurs terrasses. Celle de *Carbonari* est de ce genre; elle est terminée par l'église de ce nom, où je vis le tombeau de Ladislas. Derrière celui-ci est la chapelle où les *Caraccioli* firent élever un mausolée magnifique à *Jean Caraccioli*, grand sénéchal du royaume, si fameux par sa fortune et par la catastrophe terrible qui termina sa vie, fin ordinaire des ambitieux, dont l'excessive faveur leur a fait oublier leur première existence, et bientôt négliger le principe de leur élévation. La fortune de ce favori ressembla à celle du comte d'Essex, et son sort a presque les mêmes circonstances. Tous deux nés avec de grands talens, furent aimés d'une reine puissante; tous deux abusèrent de leur pouvoir, jusqu'à oublier de qui ils le tenaient; tous deux se lassèrent de leur amante surannée, et prouvèrent

Naples. leur dégoût jusqu'à l'outrage ; tous deux furent punis de même. Elizabeth voulut effrayer Essex, et le laissa condamner sans vouloir le perdre ; Jeanne voulait punir *Caraccioli* sans le sacrifier : tous deux furent victimes des ennemis qu'ils devaient à leur fierté : l'arrêt de chacun d'eux fut extorqué, et leur exécution une trahison : enfin tous deux furent regrettés et pleurés jusqu'au désespoir par leurs amantes, qui ne purent survivre à leur perte.

Caraccioli était né sans fortune, mais avec un grand nom et une belle figure, puissante recommandation à la cour de Jeanne II : aussi parvint-il successivement aux plus grands honneurs. Il écarta de la cour tout ce qui pouvait lui faire ombrage, devint le distributeur des grâces, s'empara de tout, il ne lui manquait que le titre de roi. Mais Jeanne avait plus de soixante ans, et Caraccioli, sans cesser d'être ambitieux, cessa d'être amant : Jeanne devint fâcheuse, et lui refusa l'investiture de la principauté de Salerme et d'*Amalti*. Il n'avait jamais essuyé de refus, il murmura : elle lui fit des reproches ; il s'emporta jusqu'à lui donner un soufflet. — Jeanne se contenta de pleurer, lorsque la duchesse de *Sessa*,

sa confidente, ennemie secrète de Caracciolì, saisit ce moment pour le perdre. Elle lui remontra que le manque de respect qu'elle avait éprouvé venait de l'oubli absolu où elle était de celui qu'elle se devait à elle-même. Jeanne était malade: l'amour se tut un instant: elle permit que *Caraccioli* fût arrêté: on dit même qu'elle en donna l'ordre. Ses ennemis saisirent ce moment de faiblesse; et, pensant bien qu'un second serait en faveur du favori, ils résolurent sa mort, et l'exécutèrent le jour même qu'il venait de célébrer les noces de son fils.

Naples.

Comme il venait de se mettre au lit, ses assassins, qui étaient des seigneurs de la cour, même de ses parens, vinrent à sa chambre l'avertir que la reine, attaquée d'un mal violent, se trouvait en danger: il se leva, ouvrit la porte, et dans ce moment ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent à coups de hache. Son corps, baigné dans son sang, resta plusieurs jours sur le plancher, sans que personne osât y toucher: exemple aussi subit qu'effrayant de l'inconstance de la fortune!

Jeanne le pleura, sans cependant le venger; mais ne pouvant se consoler de sa

Naples.

perte, elle le suivit bientôt, mourut sans regret et voulut être enterrée sans pompe à l'église de l'*Annonziata*, où j'allai pour chercher son tombeau, mais ce fut en vain. On avait, depuis quelque temps, rebâti la plus grande partie de cette église, et j'appris que dans l'ancienne, ses ordres avaient été si ponctuellement suivis sur la modestie de ses funérailles, qu'on n'avait reconnu sa tombe dans le chœur, au moment de sa démolition, qu'à une couronne de bois doré, qui tomba en poussière lorsqu'on voulut la toucher.

CHAPITRE IV.

Voyage au Vésuve, et relation de l'éruption de 1779. — Les Catacombes.

Le Vésuve est situé dans la terre de Labour, à l'orient de la ville de Naples, entre la mer et l'Apennin, et détaché de cette chaîne de montagne qui partage l'Italie dans toute sa longueur. La forme du Vésuve est pyramidale et conique. Selon les dernières mesures, plusieurs fois vérifiées et prises avec la plus grande exactitude, il a trois mille six cent quatre-vingt-quatorze pieds d'élévation perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer. Naples.

Arrivé depuis quelques jours à Naples, l'un de mes premiers soins fut d'aller visiter le Vésuve, qui jetait alors des tourbillons de feu et de fumée. Je ne comptais m'avancer que jusqu'à l'Hermitage, ne me flattant pas qu'il fut possible d'aller plus loin. Un singulier hasard me força d'entreprendre le plus dangereux voyage que je ferai de ma vie. Je dînais ce jour-là chez M. le baron de Breteuil, ambassadeur de France.

Naples.

M. le marquis de Bombelles, l'un de ses gentilshommes d'ambassade, apprenant que je comptais monter le soir au Vésuve, m'apprit qu'il ne fallait pas espérer d'aller plus loin que l'Hermitage. Il ajouta que deux Anglais avaient tenté la veille l'escalade du cratère; mais qu'ils avaient été obligés de s'arrêter chez l'hermite. Un Anglais qui dînait aussi chez M. l'ambassadeur, prit la parole et dit : « Je ne crois pas que ces « messieurs tentent d'aller plus loin; car ce « que les Anglais ne peuvent pas, est im« possible aux autres. »

A cela, je me contentai de répondre à M. de Bombelles, que je pariais cent louis d'aller à cent toises plus loin que l'Hermitage. L'Anglais ne répondit rien, et se contenta d'un sourir. A neuf heures je partis pour Portici, accompagné de six camarades, d'autant de domestiques, et de vingt-cinq Lazaronis, commandés par le fameux *Bartolomeo*, général des Cicérone. Nous montâmes très-doucement et assez facilement jusqu'à cet Hermitage, terme fatal qu'on nous avait prescrit pour point d'arrêt : la montagne était furieuse et retentissait d'un bruit épouvantable, mais qui inspirait plus de curiosité que d'effroi.

Naples.

Alors, quittant nos mulets, ainsi que cela est d'usage, nous entreprîmes de prouver qu'il était possible que d'autres exécutassent ce que des Anglais avaient vainement entrepris. L'hermite, qui me reconnut, à ma grande surprise, et que je reconnus aussi pour être le frère d'un comédien français, nommé *Velaine*, fit son possible pour nous dissuader d'aller plus loin ; mais, soit amour du merveilleux, soit l'orgueil de soutenir l'honneur de ma nation, le sort en était jeté, il fallut s'y abandonner ; car j'essayerais vainement de peindre l'état d'enthousiasme où nous étions alors.

Je ne puis mieux comparer le bruit du volcan, qu'à celui que feraient deux cents pièces de quarante-huit, qui tireraient plusieurs coups par minute. La terre tremblait de tous les côtés, et paraissait devoir s'abîmer sous nos pas. Pour se faire entendre de son voisin, il fallait lui crier dans les oreilles. De moment en moment, le volcan vomissait des torrens de flammes mêlées de pierres embrâsées, dont quelques-unes pesaient certainement plus de cent livres. *Bartholomeo* nous avait fait gravir au vent, afin de n'avoir point à craindre d'être écrasés par quelqu'une de ces pierres ou scories :

Naples.

mais le vent pouvait changer d'un moment à l'autre, et alors nous étions perdus sans ressource. Enfin, après plusieurs pauses pour reprendre haleine, j'allais parvenir à la crête du sommet, lorsque j'entendis un cri horrible qui me glaça les sens, et je vis passer devant moi une ombre épouvantée qui se précipitait de la montagne, en me conjurant d'une voix lugubre, de ne pas aller plus loin. Cette ombre était un abbé que j'avais mené avec moi, et qui, étant parvenu avant moi à la crête, avait été saisi d'effroi en apercevant la matière enflammée s'élever du fond de l'abîme; il n'avait pu résister à cet aspect terrible, et entraînant avec lui les Lazaronis qui le soutenaient, en quelques minutes il avait redescendu ce que nous avions été plus de trois heures à gravir, et par la rapidité de sa course, véritablement ainsi qu'une ombre légère, il avait disparu au moment même que je l'avais aperçu.

Sa peur, loin de m'intimider, me fit tellement rire, que mes forces en redoublèrent, et je parvins enfin à ce but si redouté, l'objet de tous mes désirs : mes autres compagnons y arrivèrent presque en même-temps que moi, et nous jouîmes pendant

plus d'une demi-heure du plus terrible spectacle que l'imagination puisse jamais se représenter : le volcan était sans cesse en travail, et la monte des feux à plus de cinq cents pieds au-dessus de son cratère. Qu'on se représente la dernière girande d'un feu d'artifice, et que cette girande soit composée de cent mille fusées, on n'aura qu'une faible esquisse des feux que jetais le Vésuve à chaque instant. On y voyait aussi clair qu'en plein midi, et nous distinguions sans peine des objets fort éloignés. Tant que nous restions élevés sur la crète, nous étions en Sibérie, le froid le plus violent nous coupait le visage ; descendions-nous dix pas dans le cratère, alors nous trouvant à l'abri des vents, nous éprouvions la chaleur de la zone torride et plus forte encore : il n'est pas possible de trouver ailleurs que sur un volcan une si grande différence en si peu d'espace.

Naples.

De tous les côtés du cratère il sortait des exhalaisons par des crevasses, qui, quelquefois s'élargissaient sous nos pieds, nous n'avions que le temps de les retirer, et souvent pour tomber dans une autre. Tout était en feu autour de nous, et tout était l'image d'une destruction universelle : nous aurions

Naples. pû et peut-être dû nous contenter de ce que nous venions de voir; mais notre curiosité était tellement émue par le désir d'arriver jusqu'aux deux bouches qui vomissaient la matière, que rien ne pût nous arrêter. Cependant les Lazaronis nous signifièrent qu'ils ne consentiraient jamais à passer la crête du cratère; et que, pour tous les trésors du monde, ils ne nous accompagneraient pas, si nous étions assez fous pour nous précipiter dans un danger certain. Nous ne fîmes aucune attention à ce qu'ils nous disaient, et nous entreprîmes ce terrible voyage, plutôt en aveugles étourdis, qu'en naturalistes éclairés.

Après avoir descendu environ soixante toises au milieu des scories brûlantes et des quartiers de rochers enflammés, vomis à chaque instant des flancs de la montagne, nous approchâmes tellement de la principale bouche, que nous parvînmes à apercevoir la lave enflammée qui était en fusion dans le fond de ce gouffre. Nous la vîmes plusieurs fois monter jusqu'au bord de cette bouche, ainsi qu'on voit monter du café au moment qu'il va bouillir. Cette masse de lave n'étant pas chassée avec assez de force, retombait avec un fracas épouvantable jus-

qu'au fond de l'abîme. Cinq à six fois de suite le flot de cette matière retombait et se relevait, mais sans pouvoir prendre un essor; à la sixième ou septième, il s'enlevait à une telle hauteur, qu'il inondait de clarté tout le pays d'alentour. Tel fut le brillant, l'épouvantable, le sublime spectacle dont nos yeux ne purent se rassassier pendant l'espace de vingt à trente minutes; et si le vent n'avait changé tout à fait dans un instant, je crois qu'il eût été impossible de nous en arracher. Enfin, déplorant la triste nécessité qui nous forçait d'abandonner cet admirable laboratoire de la nature, nous remontâmes au plus vite le cratère, en courant risque mille fois de voir ces croûtes si fragiles s'effondrer sous nos pas. Le feu avait tellement brûlé mes bottines, quoique la semelle eut près d'un pouce d'épaisseur, que je me trouvai absolument pieds nuds en arrivant à la cendre.

Naples.

Dès que nous fûmes parvenus à la crête, saisis d'admiration pour toutes les beautés dont nous venions de jouir, nous dîmes le dernier adieu au Vésuve; nous nous précipitâmes ensuite dans les cendres, et ne fûmes que quelques instans à retrouver l'Hermitage, où l'excellent vin de *Lacryma*

Naples. *Christi*, appaisa la soif brûlante qui nous dévorait depuis long-temps. Après avoir pris congé du bon hermite, nous remontâmes sur nos mules, ivres du plaisir dont nous avions joui, peut-être encore plus que du *Lacryma-Christi*, qu'on ne nous avait point épargné.

A cet endroit, la montagne de *Somma*, qui depuis Naples paraît aussi haute que le Vésuve, commence à s'abaisser à l'œil et semble faire une circonvallation autour de la forme perpendiculaire du Vésuve. On a bien souvent discuté si ces deux montagnes n'en avaient autrefois composé qu'une seule; mais à la forme, il est bien difficile de se refuser à cette probabilité. S'il m'était permis de voir par mes yeux, je croirais que le cratère du Vésuve a d'abord été plus éloigné de la mer qu'il ne l'est aujourd'hui, et plus proche de la *Somma*, où l'on remarque encore aujourd'hui des traces de son antique embrâsement. Quoi qu'il en soit, rien ne peut offrir un aspect plus sévère et plus terrible que la vallée qui se trouve entre le Vésuve et la *Somma*. On ne peut s'en faire une idée sans l'avoir vue; et en la voyant, on sent l'impossibilité de la peindre. Comment copier de ressouvenir

les tons d'une nature qui ne se trouve que là, et qui est toujours au-dessus de ce que la mémoire en peut conserver? C'est le chemin des Enfers, l'atelier de Vulcain; c'est tout ce que l'imagination des hommes a pu enfanter de plus gigantesquement affreux; c'est là vraîment ce que Hercule aurait dû nommer les Champs Phlégriens, et non pas cette belle plaine riante et fortunée que l'on voit à l'occident de Naples, et qui forme un si beau contraste avec le Vésuve, lorsqu'en le gravissant on est obligé de s'asseoir pour se reposer. Un poète qui eût fait de la *Somma* la route des Enfers, aurait pu commencer le tourment des ames criminelles, en leur faisant regarder, pour la dernière fois, le superbe pays qu'elles perdaient pour toujours. Naples.

A la moitié de la partie escarpée de la montagne, il y a une espèce de corniche ou repos, qui paraît la ceindre tout autour. De là, nous découvrîmes le cap de *Sorrento*, l'île de *Caprée*, celle d'*Ischia*, de *Nisida*, de *Proada*, le cap de *Misène*, *Pouzzola*, le *Pausilippe*, le beau bassin de la rade, la ville qui la borde et qui se développe en amphithéâtre, *Portici*, Castel, Graeco et les Cameldules qui semblent terminer le

Naples.

paysage par un parterre, et mettre un jardin sur le premier plan du tableau.

Dans le moment où je repaissais mes yeux de ce riant et sublime spectacle, l'impétueux *Siroco* vint changer la scène, aussi rapidement qu'un coup de sifflet change celle de l'Opéra. Il précipita sur la montagne des nuages qui tirèrent un rideau sur toute la nature, et nous ne vîmes bientôt que ce que nos mains pouvaient toucher.

Nous descendîmes par le côté de la *Torre del Graeco*. Plus rapide, plus sablonneux, et cependant moins fatigant que le côté des *Rapilles*, par lequel on descend ordinairement, il n'y a qu'à se laisser aller pour arriver; et la cendre est si douce, que les chutes sont sans inconvénient.

Nous traversâmes la lave de l'année d'auparavant, qui fumait et brûlait encore; enfin, nous arrivâmes à l'entrée de la nuit aux bouches de *Monticoli*, qui sont autant de petits Vésuves éteints, qui expliquent en petit le système de celui dont ils sont des émanations. Ces *Monticoli* sont trois bouches qui s'ouvrirent en 1760, presque au pied de la montagne, et recouvrirent de la matière qu'elles lancèrent, douze autres bouches qui s'étaient ouvertes plus bas, et

cette matière entraîna le monticule que chaque bouche avait formé autour d'elle. Le tuf, la cendre et la pierre ponce, lancés par ces bouches, ont élevé ces *Monti-Nuovi* à la hauteur d'environ soixante pieds, ce qui pourrait n'être qu'un diminutif du système de toutes les montagnes des environs de Naples.

Naples.

En redescendant la montagne, j'oubliais de dire que je n'ai pas été médiocrement surpris de voir au milieu d'un amas immense de laves et de matières volcanisées, un monticule charmant, qui est de la dépendance du Vésuve, et formé sans doute par quelque éruption ancienne. On l'appelle *Sante-Angelo*, et il est habité par les Camadules, solitaires vertueux, qui suivent une règle très-austère et aussi effrayante que le Vésuve. C'est un séjour enchanté, couvert d'une agréable verdure. Il forme le contraste le plus frappant avec les objets affreux dont il est environné. Ce bâtiment ressemble à une petite île ravissante, entre deux bras d'un fleuve de lave. Des moines assujettis à toutes sortes de privations sont allés se nicher dans ce joli pot de fleurs, dont la situation est certainement unique.

Au bas de la montagne, j'ai aperçu, dans

Naples.

un pays d'une fertilité prodigieuse, des bourgs et des villages dont les plus considérables sont la *Torre de l'Annonziata*, la *Torre del Graeco*, sans parler de *Resina*, et du château royal de Portici. Les habitans qui voient continuellement sur leur tête la mort suspendue, vivent cependant dans la plus parfaite sécurité : soit attachement aux lieux qui les ont vu naître, soit grossière stupidité, car ce sont bien les gens les plus féroces et les plus insensibles qu'il soit possible de trouver ; ils bravent tous les dangers, l'exemple du passé ne les épouvante pas : ils ont sous leurs yeux des torrens de lave, qui souvent se sont approchés de leurs demeures, et ils y restent toujours ; ils préfèrent à un travail facile dans des campagnes agitées, une vie de paresse et d'insouciance, de misère même, à laquelle ils ne trouvent quelque adoucissement que par les contributions qu'ils retirent de la curiosité des voyageurs. Tout auprès de la *Torre del Graeco*, on lit une inscription latine, qu'un vice-roi de Naples, Emmanuel Fonscea, fit graver au même endroit où la lave s'arrêta lors de l'éruption de 1634, une des plus terribles dont on ait conservé la mémoire. Je crois devoir rapporter la traduction

duction française de cette inscription, parce qu'elle renferme une peinture très-vive des malheurs effroyables que l'on doit craindre du Vésuve, et de la terreur que causa cette éruption. Naples.

« Races futures, c'est de vous qu'il s'agit ;
« un jour est l'avant-coureur d'un autre,
« et le passé prédit l'avenir : prenez-y
« garde. Vingt fois depuis la naissance du
» soleil, si l'histoire n'est pas une fable, le
« Vésuve s'est enflammé pour le malheur
« de quiconque a différé de s'enfuir.

« Cette montagne grosse de fer, d'or,
« d'argent, d'alun, de nitre et de bitume,
« reçoit encore la mer dans ses flancs : tôt
« ou tard, à l'aide de ses eaux, elle doit
« enfanter ; mais auparavant elle s'ébranle
« et fait trembler la terre ; elle élève dans
« les airs des tourbillons effroyables de
« fumée, lance des feux et des éclairs,
« mugit horriblement, tonne, et chasse au
« loin tout ce qui l'approche.

« Fuis, tandis qu'il en est temps encore ;
« la voilà qui éclate ; des lacs de feu et
« d'eau bouillante vont s'échapper ; ils de-
« vancent ta fuite : c'en est fait, s'ils t'at-
« teignent ; c'en est fait, tu n'es plus.

« L'an de J.-C., 1631, kalendes de jan-

Naples. « vier, sous le règne de Philippe IV, et sous « le gouvernement d'Emmanuel Fonseoa, « vice-roi, qui a soulagé et réparé avec « autant d'humanité que de magnificence « les désastres passés.

« Le Vésnve épargne qui le craint; il « dévore qui le méprise, surtout l'homme « imprudent qui préfère les biens à la vie. « Si tu es sage, écoute cette pierre qui « te crie : Renonce à tout, et prends la « fuite. »

Les cendres que vomit le Vésuve sortent ordinairement du gouffre avec une impétuosité surprenante, elles s'élèvent très-haut, se soutiennent long-temps en l'air à cause de leur légèreté, et sont quelquefois transportées fort loin par les vents. Les auteurs contemporains rapportent que dans l'éruption de 79, il y en eut qui furent jetées en Afrique, en Egypte, en Syrie; qu'en 472 et 473, elles furent portées jusqu'à Constantinople.

On peut juger de la violence de ce volcan, par la hauteur prodigieuse où s'élève quelquefois la colonne enflammée de fumée, de cendres et de sable. Dans l'éruption de 1631, cette colonne fut estimée de trente milles de hauteur. Le Vésuve vomit aussi

des pierres d'un poids énorme, qui sont considérables. M. le chevalier Hamilton dit qu'en 1767, il y eut des pierres de vingt quintaux, élevées à deux cents pieds au-dessus de la bouche du volcan. Naples.

On sait que le muséum de Portici, conserve comme des reliques sacrées, une fameuse collection d'antiques, composée de tout ce qu'on a pu tirer jusqu'ici des ruines d'Herculanum et de Pompéïa, depuis les autels des dieux et les instrumens des sacrifices, jusqu'aux meubles et aux ustensiles les plus simples des maisons des particuliers.

La découverte de ces deux villes, autrefois ravagées par le Vésuve, est une des plus précieuses du siècle qui vient de finir. Elle a beaucoup enrichi la science de l'antiquité; c'est par elle que nous sommes parvenus à une connaissance sûre et assez complète des institutions religieuses et civiles des anciens, de leur économie domestique, de leurs usages et de leurs mœurs, de leur vie publique et privée. Les produits de leur industrie rendus à la lumière, nous ont conduits à examiner le degré auquel ils l'avaient portée, et dont on avait toujours douté. Ces richesses ont été cachées dans le sein de la terre pendant quinze cents ans,

Naples.

à l'abri des ravages du temps et de la fureur dévastatrice des barbares.

Ce qu'on a retiré des décombres de ces deux villes romaines, est déjà d'une grande importance ; mais tout ce qu'on pouvait faire n'a pas été fait. La plus grande partie d'Herculanum et de Pompéïa, est encore emprisonnée sous les laves et ensevelie sous une croûte de cendres consolidée. Il est vraisemblable que ces deux villes nous cachent encore leurs trésors les plus précieux. Les difficultés du local, l'indolence du gouvernement, la négligence et la cupidité des employés subalternes ; mais surtout la manière vicieuse dont on procède dans les travaux, en retardent la réussite. La gloire d'achever la découverte et de procurer aux sciences des avantages encore plus grands, sera le partage des générations futures et de ces temps plus heureux et plus éclairés, qui doivent peut-être améliorer, sous d'autres rapports, le sort de Naples, et le rendre bien différent de ce qu'il est aujourd'hui.

Après être descendu dans Herculanum, j'examinai les différentes fouilles qui s'y font, et ce qu'on en retire prouve que c'était une ville assez considérable pour que le luxe y régnât. On a beaucoup écrit sur

Naples.

Herculanum ; mais personne n'a rien donné de si savant et de si instructif que l'abbé Vinkelman, le plus habile antiquaire que j'aie connu. Il était, en cette qualité, attaché au pape et fort communicatif. L'impératrice reine l'avait appelé à Vienne pour y mettre en ordre un cabinet d'antiquités. Elle lui donna à son départ, pour retourner à Rome, des marques de générosité. Un scélérat, frère d'un évêque en Italie, proposa à Vinkelman de l'accompagner et l'assassina dans une auberge à Trieste. Le malheureux fut arrêté et roué. Mais cette justice ne consola pas de la perte d'un homme généralement estimé.

On attribue communément au tremblement de terre et à l'éruption de 73, sous Titus, le bouleversement d'Herculanum. Le volcan s'ouvrit tout-à-coup avec un fracas horrible. Pendant trois jours le ciel fut obscurci par une fumée épaisse, et les eaux de la mer furent repoussées loin du rivage. Pline, le naturaliste, qui était parti de Misène, où il commandait la flotte romaine, pour examiner de plus près cette explosion, en devint la victime : il fut étouffé à Stabia, par la cendre chaude que vomissait le volcan. Pline le jeune, son neveu, nous a laissé

Naples. dans ses lettres seize et vingt du seizième livre, une très-ample description de cette terrible éruption : elle est racontée avec beaucoup d'exactitude et d'intérêt.

Deux lieues plus loin, était Pompeïa, qui a eu le même sort qu'Herculanum, et qu'on a découverte depuis quelques années en travaillant à la terre. Le hasard a fait que la fouille a commencé précisément à l'entrée de la ville ; de sorte qu'en suivant la rue, on pourrait la découvrir entièrement, et passer de là aux autres avec d'autant plus de facilité, que ce ne sont que des champs et des vignes, et qu'on n'aurait point de bâtimens à respecter comme à Herculanum, sur les ruines de laquelle est le palais de Portici.

Les éruptions s'annoncent avec tant d'éclat, que les habitans des lieux qui sont menacés du cours de la lave, ont le temps de fuir et d'emporter leurs plus précieux effets : aussi n'a-t-on trouvé dans Herculanum que très-peu d'or et d'argent. J'ai vu des bouts de galon d'or formés de petites lames tressées comme de la toile de treillis, sans avoir été roulées sur un fil ou une soie. Il s'y est trouvé, dit-on, quelques pierres précieuses et pas un diamant. Ce qui prouve

que les habitans ont toujours le temps d'éviter d'être ensevelis sous les ruines, c'est le peu d'ossemens qui se sont trouvés à Herculanum. Dans la consternation, où chacun ne pense qu'à soi, on a pu abandonner des malades. Naples.

La même chose se remarque à Pompéïa, où l'on n'a trouvé jusqu'à aujourd'hui des crânes et des os que dans un seul endroit, et mes observations sur les lieux m'ont persuadé que c'étaient ceux des prisonniers aux fers et abandonnés. J'y ai vu des restes de chaînes et de trophées d'armes peints sur les murs, qui annoncent une prison militaire.

Ce qu'on a trouvé de plus curieux a été transporté et rangé dans plusieurs pièces du palais de Portici, bâti sur les ruines d'Herculanum. On est étonné que les Romains, qui avaient des bouteilles de verre, n'aient pas imaginé de planer cette matière pour en faire des vitres, au lieu de leurs pierres émincées qui ne pouvaient transmettre qu'une faible lumière, sans laisser voir les objets. Mais on doit considérer que les hommes devant presque toujours au hasard les plus singulières découvertes, n'y ajoutent que peu de choses par leurs faibles lumières; et que la

Naples. propriété d'un corps la plus voisine de celles qu'ils connaissent déjà est long-temps à se manifester. Témoin, sans sortir du sujet, les vitres qui sont au plus du quatrième siècle, quoique le verre fût connu et employé à divers usages avant la fin de la république. Témoin encore les lunettes postérieures de tant de siècles à l'emploi du verre, sans parler des diverses propriétés de l'aimant, qui n'ont été successivement observées qu'à des siècles de distance. Je ne doute pas que nos descendans ne tirent de l'électricité, phénomène de nos jours, un parti qu'ils s'étonneront que nous n'ayons pas aperçu.

Je ne dois pas passer sous silence une découverte intéressante qu'on a faite dans une maison de campagne située près de la place publique d'Herculanum, et qui s'étendait jusqu'à la mer. C'est dans un des cabinets qui appartenaient à cette maison de campagne, qu'on a trouvé les manuscrits qui ont excité d'abord une si grande fermentation parmi les savans.

Quand on découvrit ces manuscrits, qui sont au nombre de plus de mille, sans compter ceux qu'on dit être pêle-mêle dans les voûtes souterraines de Portici, avec des

débris de statues et d'autres monumens, ils étaient dans des armoires réduites en charbon, et qui tombèrent en morceaux dès qu'on voulut y toucher. Les manuscrits eux-mêmes ne parurent que du bois brûlé et du charbon, et de là vient qu'on en mit plusieurs en pièces et qu'on les jeta dans les décombres. Ce ne fut que lorsqu'on les eut reconnus pour ce qu'ils étaient, qu'on les recueillit avec soin. Ils sont écrits sur des feuilles très-minces de papyrus ou de roseau d'Egypte, qui sont roulées autour d'un pivot ou cylindre de bois ; la plupart ont une palme de hauteur, environ dix pouces, quelques-uns en ont deux, et d'autres trois ; et roulés, ils portent jusqu'à quatre doigts de diamètre ou d'épaisseur; certains même jusqu'à une demi-palme. Tous ces manuscrits ne sont écrits que d'un seul côté, c'est-à-dire du côté de l'intérieur des rouleaux, et sont divisés par colonnes larges de quatre bons doigts. Chaque colonne contient environ une quarantaine de lignes. Ceux qu'on a déroulés jusqu'à présent, et d'autres que des connaisseurs ont examinés, sont tous grecs : il n'y en a point en langue latine, encore moins en langue sabine ou en langue osque, c'est-à-dire,

Naples.

Naples. celles que parlaient les plus anciens peuples de la Campanie, ainsi qu'on l'avait d'abord prétendu. Comme Herculanum était une ville grecque d'origine, il est tout naturel de penser que la langue grecque s'y était conservée; peut-être même était-elle la seule en usage parmi le peuple. Cependant tous les caractères sont italiques. Tous les mots, sans aucune exception, sont écrits en lettres onciales, et ne sont séparés ni par des points ni par des virgules. On ne rencontre aucun signe d'interrogation ni autres, qui puissent aider à la prononciation, ou faire remarquer les endroits qui demandent qu'on élève la voix. L'encre est très-noire, et plus noire même que les manuscrits, quoique convertis en charbon; ce qui en facilite la lecture. On conjecture que cette encre n'était pas aussi fluide que la nôtre, et qu'il n'y entrait pas de vitriol; sans quoi, ayant été exposée à la chaleur du feu, elle serait devenue jaune, comme celle de tous les vieux manuscrits écrits sur du parchemin, et de plus elle aurait corrodé les parties délicates du papyrus, à cause de l'acidité du vitriol.

La difficulté était de dérouler ces manuscrits, et l'on était dans la plus grande

impatience de savoir ce qu'ils contenaient. Un souffle pouvait les détruire. Plusieurs tentatives que l'on avait faites ne laissaient aucun doute là-dessus. Enfin, le P. Antoine Piaggi, clerc régulier des écoles pies, trouva un expédient qui fut reconnu comme plus sûr, et qui fut approuvé. Il ne serait pas facile, sans le secours des figures, de donner une idée claire de la manière d'opérer de cet homme industrieux et rempli de talens. Il suffira de dire que jusqu'à présent il a réussi : mais le travail est si long, que l'espace de quatre ou cinq heures suffit à peine pour détacher la largeur d'un doigt dans la longueur du rouleau, et il faut un mois entier pour arriver à la largeur de neuf à dix pouces. On n'a encore entièrement déployé que quatre manuscrits. Le hasard a voulu que tous les quatre fussent du même auteur. Son nom est Philodemus, né à Gadata en Syrie, de la secte d'Épicure, et contemporain de Cicéron, qui en fait mention, ainsi qu'Horace. Ces manuscrits peu importans ont trompé l'attente des gens-de-lettres. Ils désireraient qu'on ne s'attachât pas à finir le développement des écrits commencés, quand on pourrait juger de l'objet de l'ouvrage, et qu'on l'aban-

Naples.

Naples. donnât, s'il n'en méritait pas la peine, pour passer à d'autres plus intéressans. Peut-être y en a-t-il qui renferment des trésors les plus précieux, et l'on ne saurait satisfaire assez tôt l'impatience de tous les savans.

Au milieu des Richesses que Naples s'est formées des restes arrachés aux entrailles de la terre, les *catacombes*, cette demeure ténébreuse de la dissolution et de la mort, s'offrent encore comme le monument le plus intéressant de l'antiquité. Leur prodigieuse étendue et la disposition même du local réfutent victorieusement l'opinion qu'a long-temps soutenue la simplicité des dévots, que les premiers chrétiens préparèrent ces souterrains immenses pour s'en faire un réfuge pendant les persécutions. Il est vraisemblable que ces catacombes ne furent originairement que des mines et des carrières, d'où l'on tirait les matériaux nécessaires aux constructions. Dans la suite on en fit des lieux de sépulture, comme le prouvent les ossemens, les inscriptions qu'on y a trouvés, ainsi que la distribution de l'intérieur.

L'entrée des catacombes est large, haute et voûtée. On ne s'en approche qu'avec une

sorte de frayeur, et l'on frissonne en plongeant dans la profonde obscurité qui y règne, et que l'œil perce faiblement à l'aide des lumières dont on est précédé dans sa marche. Pour ne point s'égarer dans ce ténébreux dédale, le guide a la précaution de vous avertir souvent de ne point laisser éteindre les flambeaux; et cet avis qui retentit sourdement sous ces voûtes lugubres, augmente encore l'effroi que cause ce séjour funèbre. C'est un immense labyrinthe d'allées souterraines, dont on n'a pas encore compté le nombre, ni mesuré la longueur. Quelques-unes conduisent à des chambres sépulchrales, divisées en plusieurs étages, d'autres à des salles rondes et voûtées. Dans les murailles, on voit des niches pratiquées les unes au-dessus des autres, et des cadavres qui y sont étendus: quelques-unes cependant sont fermées par une maçonnerie; d'autres sont ouvertes et remplies d'ossemens. Tantôt on arrive à une espèce d'étoile, d'où partent plusieurs allées en différentes directions; tantôt on se trouve sous une voûte élevée; ici un escalier à demi rompu conduit à des tombeaux supérieurs; là, on est arrêté par les débris

Naples.

d'une arcade, qu'un tremblement de terre ou le poids du terrain a fait écrouler.

Naples.

Une odeur cadavéreuse infecte l'air emprisonné dans ces souterrains. Les exhalaisons méphitiques et la fumée des flambeaux rendent la respiration difficile. On se sent pressé de revoir le soleil et de retrouver des hommes ; car ceux dont on est accompagné, vus à la pâle lueur des torches, ressemblent plutôt à des ombres errantes dans les tombeaux.

CHAPITRE V.

Les Environs de Naples. — L'île de Caprée. — Son état actuel. — Palais de Tibère. — Vie infâme qu'il y mena pendant onze ans. — Plongeurs Napolitains. — Isle d'Ischia. — Ville de Foria. — Le rivage de Patria. — Lieu de la retraite de Scipion l'Africain. — Ancienne citadelle de Cumes. — Tombeau d'Agrippine. — Ville de Baies. — Pouzzole. — La Via Campana. — La Solfatare. — Parc d'Astruni. — Chasse des sangliers. — Le Pausilippe.

Après avoir passé l'hiver dans la ville de Naples, je consacrai les jours les plus frais de l'été et de l'automne à en visiter les environs. Naples.

Ma première course fut à l'île de Caprée, située à l'entrée du golfe, et distante de Naples d'environ dix-huit milles. Des rochers énormes et taillés à pic, donnent au lieu un aspect sauvage dont l'horreur est adoucie, à mesure qu'on en approche, par

Naples.

le mélange de la verdure des arbres et de la blancheur des maisons.

Le paysage qui environne le lieu où l'on débarque, est composé d'une multitude de différens arbres du plus beau feuillage, de bâtimens construits sur des terrasses; d'une plage douce, toujours couverte de matelots en action, et de petits bateaux bien peints, les uns à sec sur la plage, les autres à l'ancre; de maisons de campagne qu'on aperçoit à travers les arbres; et enfin, pour achever le tableau, des rochers imposans qui s'avancent fièrement jusques dans le sein de la mer sur une langue de terre, entre deux éminences escarpées qui bornent cette île, et dont les sommets ornés de bois, s'élèvent à une hauteur prodigieuse, j'aperçus les dômes et les bâtimens de la ville épiscopale. De loin elle avait l'air d'une cité considérable; mais vue de plus près, elle ne me parut qu'un village.

En partant de la ville, je suivis l'ancienne chaussée qui conduit à l'extrémité orientale de Caprée. Quoique mes yeux fussent faits depuis long-temps à ces vues aussi étendues que superbes, celle que je découvrais de ce lieu était si grande et si magnifique,

magnifique, qu'il m'était impossible de ne pas éprouver des mouvemens de surprise et de ravissement. D'un coup-d'œil j'embrassais une étendue de côte de plus de cent milles de long. Cette vue rassemble une multitude d'objets que peu de pays peuvent offrir. J'avais devant moi plusieurs îles riches et bien habitées, Naples avec ses montagnes et ses faubourgs si peuplés, bornés seulement par les montagnes de l'Apennin; le Vésuve vomissant des flots de fumée, et ayant à ses pieds des villages sans nombre et des plaines riantes qui forment le plus beau contraste avec le pourpre de ses laves; enfin, j'avais absolument sous moi le promontoire de Minerve qui s'avance vers Caprée, et qui sépare la baie de Naples du bassin de Salerne, formant un demi-cercle, et au fond duquel le soleil faisait apercevoir les ruines blanches de *Paestum*. La magnificence de cette vue aurait mis en défaut l'art du plus habile peintre; comment donc oserais-je me flatter de pouvoir donner une idée de celle qu'on découvre en cet endroit, de la chapelle de S.te-Marie, hermitage où végète maintenant un ignorant anachorète, dans le lieu jadis habité par des personnages d'un genre bien

Naples.

Naples. différent, car c'est là qu'était placé le palais de Tibère ! Il y vécut, près de dix ans, éloigné du monde, et se livrant à la débauche la plus infâme. Plusieurs auteurs ont écrit les détails de la vie abominable qu'il y menait; vie peu analogue à la délicatesse de son tempérament et à la faiblesse de son âge. Mais nombre de médailles et de morceaux de sculpture du genre le plus obscène, ayant été déterrés dans presque tous les coins de l'île, prouvent jusqu'à l'évidence que tout ce dont on l'a accusé n'était que trop véritable.

Avant Tibère, Auguste avait déjà trouvé que Caprée devait être une retraite délicieuse, jouissant de la vue de plusieurs grandes villes, et presque au centre de son empire. Son successeur préféra ce séjour à tout autre; et afin de varier ses jouissances, de goûter les plaisirs, et d'éviter les désagrémens de toutes les saisons, il y fit construire douze palais dans des sites différens, et les consacra aux douze grands dieux.

On retrouve encore les ruines de plusieurs de ces palais. A Sainte-Marie on voit des souterrains immenses et des réservoirs,

et sur une hauteur voisine, les ruines d'un phare. Naples.

De ce lieu j'allai dans la partie méridionale de l'île, où il y a un couvent de Chartreux.

Le côté de la montagne, qui est en face du couvent, est taillé en terrasses, soutenues par des voûtes, qu'on appelle encore les boutiques des anciens. Si effectivement elles étaient construites pour cet usage, on voit encore qu'elles étaient ornées de tout ce qui pouvait séduire les riches et oisifs voluptueux de la cour de l'empereur.

Je passai le temps de la chaleur dans une maison qui commande la plus grande partie de l'île. Dans toutes les ouvertures formées par les bois, et dans tous les vallons qui séparent les montagnes, on tend des filets pour prendre des cailles et d'autres oiseaux de passage. Le nombre en est incroyable. D'après les meilleurs témoignages, je sais que le nombre des cailles qu'on y prend dans les mauvaises années, monte à plus de douze mille; et dans les bonnes, il passe soixante mille. Dans une certaine année, on en prit cent soixante mille; et il y a huit ans, qu'en un seul jour du mois de mai, on en prit quarante-cinq mille.

Naples.

Aussitôt que la chaleur fut tombée, et que je vis les zéphirs agiter doucement les feuilles, j'allai me promener vers le nord, jusqu'au palais *della Marina*, où Tibère faisait sa résidence pendant l'hiver. Des colonnes et autres fragmens d'architecture épars sur le sable, déposent de l'ancienne splendeur de ce lieu.

Dans un vignoble tout auprès, je trouvai des paysans occupés à enlever une mosaïque en marbre blanc et noir. Les ruines s'étendent fort avant dans la mer, et cet élément s'est remis en possession du domaine qu'on avait usurpé sur lui à force de terrasses et de jetées.

D'après le rapport de *Dion Cassius*, Caprée était sauvage et aride avant le temps des empereurs, aujourd'hui même une partie de cette île est inculte et raboteuse; mais tous les endroits qui en sont susceptibles, sont cultivés avec soin, et couverts des plus riches moissons. La haine attachée à la mémoire de Tibère, devint fatale à son séjour favori; sa mort fut à peine sue à Rome, que le sénat donna des ordres pour faire détruire tout ce qu'il avait élevé dans cette île; et pour lui imprimer une espèce de tache, elle fut destinée à devenir une

prison d'état; la femme et la sœur de Commode furent exilées sur ces rochers, bientôt après teints de leur sang. Naples.

Cette île réunit tant d'avantages et de beautés naturelles, que je me suis toujours étonné qu'il y vienne si peu de ces hommes mélancoliques si communs en Angleterre. Un homme d'un caractère indolent et philosophique y trouverait, à chaque pas, des sujets de méditation joints à tous les charmes de la solitude. La bonté du climat et des fruits assurerait sa santé, et la beauté du paysage dont il serait environné dissiperait ses soucis, et ranimerait ses esprits.

Nous traversâmes, à pleines voiles, le canal qui a environ dix-huit milles de largeur; mais à peine eûmes-nous doublé le cap d'*Ischia*, qu'une grande pluie pensa nous faire chavirer: le vent devint si furieux, et le courant si violent, que nous fûmes trop heureux d'aller chercher un abri dans une caverne sur laquelle est bâti le château de Procida. Dans cet endroit la mer était tranquille, et tandis qu'au-dehors régnait la plus furieuse tempête, notre bateau était immobile sur ce crystal transparent. Un petit mousse m'amusa en plongeant pour chercher quelques pièces d'ar-

gent que je jetai dans l'eau. Il y a peu de plongeurs plus adroits que les Napolitains; j'en ai vu souvent rester plus de dix minutes dans l'eau, et on m'a assuré qu'il y en avait qui y restaient beaucoup plus de temps. Leur manière ordinaire de pêcher les huîtres, les oursins et d'autres coquillages, est de se précipiter dans la mer la tête la première, entre les rochers du Pausilippe et de Sainte-Lucie, et d'en détacher, avec un couteau, les coquillages qui y tiennent fortement; après quoi ils s'élèvent sur la surface de l'eau, et jettent les coquilles qu'ils ont prises, dans un panier qui surnage, et est attaché par une corde à un de leurs pieds; mais les efforts qu'ils font et la pesanteur de l'eau affaiblissent tellement leurs organes qu'ils ne vivent pas long-temps. Il est rare qu'ils arrivent à l'âge de trente ans. Lorsqu'ils pêchent le poisson appelé par les Napolitains *cannolicchi* à cause de son tranchant, ils marchent dans la mer ayant de l'eau jusqu'au menton, cherchant, avec leurs pieds, sur le sable, avec beaucoup de gravité et d'attention, jusqu'à ce qu'ils sentent le tranchant de ce coquillage; alors ils plongent avec une rapidité incroyable, et s'emparent de

Naples.

leur proie. L'air grave de ces pêcheurs a donné lieu à un proverbe qui s'applique à ceux qui se promènent en rêvant et méditant ; on dit d'eux qu'ils pêchent des *cannolicchis*.

Naples.

Le vent étant tombé, nous regagnâmes le large, et allâmes aborder à *Borgo d'Ischia*, jolie petite ville dans l'île de ce nom. Un grand rocher rond, aussi noir que s'il venait d'être vomi par un volcan, forme une espèce de port, au moyen d'une jetée qui va jusqu'à la ville. Le sommet et les côtes de ce rochers sont couverts de maisons, de vieilles tours et de fortifications ruinées, entassées les unes sur les autres.

Je montai environ un mille jusqu'au cratère situé sur le penchant d'une montagne qui est au centre de l'île. Sa forme est ronde, il est peu profond, et bordé tout autour d'un monceau de cendres. On y trouve beaucoup de pierres torses, comme si on les eût remuées avec un bâton, pendant que la nature était encore en fusion. On ne reconnaît aucune trace de végétation dans cette lave, quoiqu'elle soit exposée à l'air depuis 1301. L'éruption dura près de deux mois, et causa une si terrible dévastation dans l'espèce humaine

Naples. et animale, par la malignité de ses vapeurs et les qualités pestilentielles des cendres, que tous ceux qui purent échapper abandonnèrent ce lieu d'horreur. La commotion souterraine fut si violente, que le volcan vomit une quantité prodigieuse de pierres, outre ce qui était en fusion, et il se forma dans la mer, plusieurs rochers que l'on aperçoit encore au-dessus de l'eau.

Après avoir parcouru cette scène de désolation, je suivis un sentier champêtre qui me fit traverser de jolis hameaux, des maisons de campagne agréablement situées, des vignobles et des vergers chargés d'une grande abondance de divers fruits. De temps en temps je rencontrais des bruyères couvertes de myrtes, de chèvre feuilles et de quantité d'autres fleurs, qui, pressées sous mes pas, exhalaient leurs parfums délicieux.

Le lendemain je montai sur l'*Epomeo*, montagne à laquelle toutes les terres de l'île semblent tenir par une pente douce. J'étais sur un âne, la seule monture qui soit sûre dans ces montagnes roides et difficiles. Ma première station fut aux bains chauds de la *Misericordia*, où une foule de malades se baignaient dans une fontaine

fumante. Il me fut impossible de m'y arrêter assez de temps pour admirer toutes les beautés du lieu, car les exhalaisons de ces eaux étaient fétides au suprême degré, et je ne pus soutenir la vue de tant de malheureux affligés de maladies dégoûtantes. Je me hâtai d'arriver à des aspects plus rians, et je suivis un sentier qui contourne la montagne. J'arrivai au sommet précisément au moment où le soleil venait de percer une masse de nuages épais qui couvraient l'Apennin. A mesure que ses rayons s'étendaient, les vapeurs qui cachaient la mer se dissipaient, et je jouis successivement d'une vue dont mon faible pinceau ne saurait donner qu'une légère esquisse. Le lointain du tableau présentait la plus superbe marine et le plus beau paysage de la nature, tandis que les parties plus rapprochées offraient toute la richesse d'un sol fertile et de la plus riche population; et cette vaste étendue de terre et de mer se développait devant mes yeux comme une carte géographique où chaque objet serait marqué avec la plus grande précision.

Naples.

Le sommet de l'*Epomeo* est un rocher de tuf blanc, dans lequel on a taillé une église, des cellules, des galeries, et tout

Naples.

ce qui est nécessaire aux sept hermites qui l'habitent. Ces anachorètes subsistent d'aumônes qu'ils vont chercher trois fois la semaine en faisant le tour de l'île. Les cellules sont sales, et ces hermites ne m'ont paru avoir aucun goût ni pour l'étude ni pour les arts. Le prieur avait été gouverneur du château d'Ischia ; mais il y a vingt ans que, rongé de remords au souvenir des péchés que lui avait fait commettre sa vie militaire, et n'espérant pas pouvoir purifier son ame dans la région terrestre, il se fit hermite dans une région plus élevée. Les cellules sont disposées de manière à donner des vues sur presque toutes les parties de l'île. Du côté du midi, la pente qui va vers la mer est très-douce, et le pays offre la plus belle et la plus riche végétation : le côté du nord est au contraire escarpé et nud.

A un mille de là est la ville de *Foria*, habitée par un peuple industrieux, qui emploie un nombre considérable de petits bâtimens pour exporter ses fruits et ses vins ; mais faute de port, les habitans se trouvent exposés à faire de grosses pertes dans les temps orageux. Toutes les jeunes femmes que je rencontrai descendant la montagne, et portant des corbeilles de

figues sur la tête, me parurent grandes et belles; leurs traits sont réguliers, leurs yeux pleins de feu, leur taille svelte, et leur air élégant est au-delà de toute expression. Naples.

Je m'embarquai à *Foria*, pour aller à Ponza, et pris congé d'Ischia, qui, par la richesse de son sol, l'abondance de ses productions et la beauté de ses sites, peut le disputer aux lieux les plus renommés de la terre. Tous ces avantages y ont attiré beaucoup d'habitans. Le nombre en est augmenté de huit mille depuis environ trente ans.

Le vent était si frais et si contraire, qu'après plusieurs vaines tentatives, il nous fut impossible d'aborder à *Ponza*; il fallut donc changer de place et gagner le rivage de *Patria*, où sur les bords d'un grand étang, on voit quelques monceaux de pierre qui sont les ruines de *Literne*.

C'est dans ce lieu que Scipion l'Africain se retira pour se dérober à l'acharnement de ses ennemis, et où il passa, en philosophe, les derniers temps de sa vie; par cet exil volontaire, il échappa du moins aux indignités, sans avoir besoin, pour son salut, qu'on violât aucune loi de sa patrie. Sénèque dit avoir couché dans la maison de

Naples.

campagne, qui, deux cents ans auparavant, avait servi d'asile à ce héros. Il nous en parle comme d'un grand bâtiment environné d'un jardin entouré de hautes murailles, et flanqué de tours pour le garantir de toute surprise. Il est vraisemblable que ce rivage était moins mal-sain lorsque Scipion l'habitait, qu'il ne l'est dans l'état sauvage où on le voit aujourd'hui, étant maintenant couvert de marais et d'étangs d'eau salée.

Si l'on peut s'en rapporter à la tradition, les cendres de Scipion furent déposées dans cet endroit, et le mot *patria* qu'on trouve encore gravé dans l'ancienne tour, et dont le lac voisin a pris son nom; est un fragment de l'épitaphe qu'il s'était composée lui-même, et qui prouvait qu'il avait conservé un peu d'humeur contre sa patrie; elle était conçue en ces termes:

Ingrata patria, neque enim mea ossa habebis.

Du moins est-il certain qu'on n'a retrouvé ni urne ni inscription qui eût trait à cet homme illustre dans le tombeau des Scipions nouvellement découvert à Rome, près de la porte Saint-Sébastien.

Le Scipion dont est ici question, est le premier Scipion l'Africain, nommé Publius Cornelius, et fils du consul Scipion. Il n'avoit pas encore dix-huit ans quant il sauva la vie à son père à la bataille du Tesin. Ce fut lui qui prit Carthage-la-Neuve, qui termina la guerre d'Espagne, qui vainquit Syphax, roi de Numidie, l'an 203 avant Jésus-Christ. Il vainquit aussi Annibal à la bataille de Zama, qui décida entre Rome et Carthage. Ce fut alors qu'on lui donna le nom d'Africain. Les ennemis qu'il avait à Rome, lui inspirèrent le désir d'aller en Asie avec son frère, et tous deux y défirent Antiochus. A son retour il fut traduit devant le peuple à l'instigation de Caton, qui l'accusait de péculat; au lieu de se défendre, il dit au peuple :

Naples.

« Romains, c'est à pareil jour que j'ai « vaincu Annibal et les Carthaginois; al« lons au temple en rendre grâces aux « dieux. » Tout le monde le suivit, excepté ses accusateurs. Mais malgré ce triomphe, il quitta Rome pour jamais, et se retira à sa maison de Literne, où il cultiva la terre ainsi que les anciens Romains. Il y mourut peu de temps après. On connaît le trait de sa continence, et plusieurs autres que l'his-

Naples.

toire nous a conservés. Il n'eut qu'un fils fait prisonnier dans la guerre d'Asie, nommé dans la suite Scipion l'Africain, après avoir détruit Carthage.

De ce lieu nous fîmes six milles vers l'est pour aborder un rocher isolé où était l'ancienne citadelle de Cumes. Cette première ville, fondée en Italie, par une colonie grecque. Elle était jadis le centre du commerce de tout ce canton, fonda dans la suite la ville de Naples, et fut la capitale d'un état qui avait l'empire des mers avant qu'il fût question de Rome et de Carthage. Cumes eut une longue suite de prospérités pendant que Rome se trouvait renfermée dans les bornes de son premier domaine. Mais à mesure que la ville éternelle augmentait en puissance, la gloire de tous ses voisins s'évannouissait devant elle. Ceux de Cumes subirent le joug à leur tour, et furent traités avec douceur. Mais la véritable liberté était perdue, et avec elle le commerce abandonna ce séjour. Enfin la tristesse et la solitude de ce lieu, devinrent telles qu'elles passèrent en proverbe.

Les Goths ruinèrent absolument cette malheureuse ville, qui, n'étant plus à la fin qu'un repaire de voleurs, fut entière-

ment abandonnée en 1207. Ce rocher est le produit d'un volcan; il est taillé en plusieurs cavernes, parmi lesquelles on cherche en vain celle où la Sibylle rendait ses oracles. Cumes s'étendait dans la plaine du côté de l'est, et l'on en retrouve encore plusieurs ruines. Chaque averse qu'il fait découvre quelque nouveau fragment de l'opulence et du bon goût de ses anciens habitans.

Naples.

Je m'embarquai à Cumes, et j'abordai au bout du canal par lequel le lac *Fusaro* se décharge dans la mer d'Ischia. Mes conducteurs me montrèrent, dans ce lieu, les ruines du tombeau de Caius Marius. Comme je suis porté à croire que les contes vulgaires ont toujours un fondement de vérité, quelque faible qu'il soit, il me paraît possible que les cendres de ce célèbre consul aient été transportées de Rome, où il est mort, pour être déposées près de la maison de campagne qu'il avait en Campanie, et qu'il chérissait par préférence.

J'ordonnai à mon bateau de faire le tour, et je traversai, à pied, l'Isthme qui est entre le cap Procida et les montagnes de Baies. A son extrémité, est le promontoire escarpé de Misène. Les ruines de la ville de ce nom sont éparses au pied de la mon-

Naples.

tagne, et on y reconnaît distinctement les restes d'un théâtre ; un fragment superbe d'une corniche de marbre, prouve l'élégance avec laquelle il était décoré.

Lorsque le second triumvirat se fût aperçu que la puissance qu'il venait d'usurper ne pouvait acquérir de véritable consistance sans l'empire des mers, il s'occupa du soin de se procurer des forces maritimes. *Classis*, située au-dessus de Ravenne, fut choisie pour être le séjour de la flotte destinée pour l'Adriatique, et en même temps on établit à Misène, un arsenal et un port pour celle de la Méditerranée. Auguste convertit en magasins les cavernes creusées à Misène par la nature, et fit percer des routes pour y arriver de toutes parts. Les eaux salubres qui se trouvaient à quelque distance, furent détournées et conduites, par des aqueducs, dans des réservoirs immenses, dont le plus grand, très-bien conservé jusqu'à ce jour, est connu sous le nom de *piscine admirable.* C'est une citerne souterraine, distribuée en allées par des piliers carrés, voûtés par-dessus ; l'incrustation formée sur le mur par le sédiment des eaux, est devenue maintenant un albâtre si dur, qu'elle ne peut être entamée

tamée par aucun outil, et elle est si épaisse et si compacte qu'elle est susceptible du plus beau poli. Naples.

Il y avait sur cette péninsule, une maison de campagne bâtie par Caius Marius, et d'une si grande élégance, que l'austérité de plusieurs Romains en fut blessée. Ils regardaient cette recherche comme indigne du caractère d'un véritable soldat. Quelque temps après, Lucullus ayant dévasté l'Asie, fit bâtir, dans ce même lieu, une maison dont la magnificence effaça entièrement celle de Marius; mais elle fut éclipsée à son tour par le palais que les empereurs y firent construire. Quelques tristes cabanes de pêcheurs et une auberge solitaire remplacent aujourd'hui ces habitations, dont depuis si long-temps il ne reste plus de vestiges, et qui ont appartenu à tant de héros et de monarques; et de misérables bateliers viennent s'enivrer de ripopée, peut-être au même endroit où ces voluptueux maîtres du monde savouraient à longs traits les vins de Chio et de Falerne.

Un pauvre malheureux, malade, déplorant ses maux et demandant l'aumône, était étendu par terre, presqu'au même endroit où Tibère avait rendu le dernier soupir.

Naples. En rapprochant des circonstances si frappantes, je ne pus m'empêcher de m'abandonner à mes réflexions; et retraçant à mon imagination ces tableaux du temps passé, mon ame se livrait à cette douce mélancolie que les poëmes d'Ossian m'ont souvent fait éprouver. Je me sentais porté à une trop grande admiration pour l'antiquité, et à regretter d'être né dans un siécle si dégénéré. Mais au milieu de ces réflexions, la vue soudaine d'un vaisseau de guerre qui voguait majestueusement sur le golfe, le bruit éloigné de son artillerie qui saluait le port, et jusqu'au télescope même avec lequel je le regardais, eurent bientôt dissipé ces vapeurs noires, ainsi que mes faux raisonnemens, et je remerciai dieu de m'avoir fait naître dans un temps où les arts, le commerce et les sciences brillent avec tant d'éclat.

Le port où mouilla jadis la flotte d'Agrippa, n'offre plus aujourd'hui qu'un méchant bac destiné à passer les voyageurs. Je m'en servis pour me rendre aux Champs Elisées, qui sont abrités au nord par une petite éminence couverte d'arbres dont les branches sont entremêlées de vignes abondantes. Tout ce rivage est entrecoupé de

cavernes et de sépultures. Il y a une ancienne route qui conduit du bac vers Capoue, à travers une quantité innombrable d'anciens monumens qui renfermaient jadis les cendres des morts, et qui sont aujourd'hui habités par des vivans. La raison pour laquelle on trouve sur cette route, ainsi que dans les environs, un si grand nombre de tombeaux, c'est que la superstition des payens leur faisait croire qu'on ne pouvait être heureux dans l'autre monde, qu'après avoir reçu la sépulture dans celui-ci; et en conséquence, celui qui mourait paisiblement dans son lit, comme celui qui avait trouvé la mort dans un combat ou dans un naufrage, recevait toujours de ses amis les honneurs des funérailles. Naples.

J'allai le matin à l'ouest de *Bauli*, où l'on montre quelques ruines qu'on dit être le tombeau d'Agrippine, mère de Néron, assassinée, dit-on, par ordre de son fils. Il est vrai que ses esclaves brûlèrent son corps et déposèrent ses cendres sur la route de Bauli; mais les ruines que nous vîmes ressemblent beaucoup plus à celles d'un théâtre ou d'anciens jardins, qu'aux restes d'un sépulchre.

De là, nous entrâmes dans une baie où

Naples. le pur crystal des eaux réfléchissait les tristes ruines de la ville de Baies, ce séjour si beau, et jadis si recherché par les anciens maîtres du monde. Les bains chauds et les vapeurs médicinales dont ses environs abondent, doivent avoir fixé anciennement l'attention des malades, d'autant plus que le bain était le plaisir le plus fréquent des anciens Grecs, même en bonne santé, et leur remède ordinaire lorsqu'ils étaient incommodés.

Il était donc bien naturel qu'un endroit où l'on trouvait des eaux chaudes naturellement à différens dégrés, dans le plus délicieux de tous les sites, fût regardé d'eux comme un trésor précieux. Baies offrait au plus haut point tous ces avantages; et la facilité de sa communication avec Rome n'en était pas un des moindres. Au commencement, les empereurs s'y retiraient pour s'y délasser des travaux de l'empire, pour donner du ton à leurs nerfs et ranimer leurs esprits épuisés par des campagnes sanglantes et des dissentions domestiques. Leurs habitations étaient peu de chose; mais bientôt les progrès du luxe firent élever palais sur palais, avec tant de promptitude et de magnificence, qu'enfin tout le

terrain se trouvant employé, de hardis architectes, secondés par des trésors inépuisables, portèrent jusque dans la mer les fondemens de leurs nouveaux édifices, et repoussèrent cet élément de ses anciennes limites. Il s'en est depuis amplement dédommagé, en reprenant bien plus qu'il n'avait perdu. Naples.

Baies, qui jusque-là n'avait été habitée que pendant la saison des eaux, devint alors une ville permanente. Le Romain que son âge ou ses infirmités ne rendaient plus propre à jouer un rôle sur le théâtre de la politique, celui que son indolence naturelle portait à rechercher un endroit où il pût réunir les agrémens de la ville à ceux de la campagne, celui qui cherchait à fuir le voisinage dangereux de la cour et l'espionage des délateurs, tous ceux-là y couraient en foule pour mener une vie exempte de crainte et de trouble. Une si grande affluence d'habitans opulens eut bientôt fait de Baies un prodige de l'art, comme jusque-là elle avait été celui de la nature. On peut juger de sa magnificence par les ruines innombrables qui nous en restent; ces monceaux de marbre, ces mosaïques, ces stucs et autres précieux frag-

l'endroit où j'y arrivai. Quelle preuve plus évidente que ce lac était jadis le cratère d'un volcan.

Naples.

Sa vue, quoique bornée, est infiniment agréable. La surface rembrunie de ses eaux tranquilles, que l'on dit avoir trois cent soixante brasses de profondeur, réfléchissent distinctement les bois qui couvrent ses rivages. Des milliers d'oiseaux sauvages voltigent à l'entour, et des alcyons sans nombre pêchent le long de ses bords.

Les ruines d'un grand temple s'avancent majestueusement jusqu'au rivage. Le marbre dont il était orné a été emporté depuis long-temps; mais sa forme et sa grandeur lui donnent encore un air très-imposant. Il est vraisemblable que ce temple avait été dédié aux dieux infernaux, auxquels ces lieux étaient jadis consacrés. Des forêts sombres et antiques déployaient leurs rameaux au-dessus de l'abîme, et leurs feuillages épais étaient impénétrables aux rayons du soleil. Les vapeurs méphitiques qu'exhalaient les entrailles de cette terre brûlante ne pouvant pénétrer jusqu'à l'atmosphère supérieure, s'étendaient en brouillards sur sa surface. Cet effrayant ensemble inspirait une horreur religieuse analogue au culte

O 4

des environs, paraissent encore les ruines de superbes maisons de campagne où les arts ont déployé toute leur magnificence, dont des murs en ruines et presque enterrés, et quelques fragmens de marbre, nous montrent encore les vestiges, comme si le temps les eût épargnés pour nous donner simplement une idée du bon goût qui avait présidé à leur construction. Dans les derniers jours de la république, et dans les jours brillans des empereurs, presque toutes les personnes d'un rang élevé avaient des maisons de campagne dans ce canton, et les intrépides antiquaires de Pouzzole les indiquent hardiment aux voyageurs, comme s'ils leurs disaient la vérité : parmi ces ruines, il y en a une surtout qui mérite de fixer l'attention, et qui justifie en quelque sorte la foi que nous ajoutons à l'autorité plus que suspecte de ceux qui nous instruisent; c'est le lieu où l'on prétend que Cicéron tenait son académie, et où il a composé quelques-unes de ses admirables productions : c'est du moins une douce illusion que de pouvoir se persuader que l'on presse de ses pieds le même sol sur lequel ce grand homme faisait ses promenades solitaires, où il méditait sur la décadence de sa patrie et

Naples.

Naples. sur les sublimes objets de la morale et de la métaphysique.

Après avoir passé plusieurs heures d'une manière si satisfaisante, je terminai cette journée agréable par une promenade à Pouzzole au clair de la lune. L'air était rafraîchi et doucement agité par un léger vent de terre qui, après le coucher du soleil, succède toujours au vent de mer. Les flots venaient se briser mollement contre les édifices ruinés qui arrêtent leur cours. La lumière réfléchie de la lune, et la vue de quelques vaisseaux sous voile, animaient cette délicieuse marine, tandis que les jardins de cette belle vallée exhalaient les plus doux parfums.

Pouzzole est située d'une manière aussi agréable qu'avantageuse pour le commerce; mais la métropole en absorbe presque toutes les branches. Les Romains connaissaient bien l'utilité de ce port, et s'étaient donné beaucoup de peine pour ajouter encore aux avantages qu'il tenait de la nature. De tous les ouvrages qu'ils y ont fait, il ne reste plus qu'un rang de pilotis placés pour rompre la violence de la mer, et qui sont connus sous le nom de pont de *Caligula*, parce que cet extravagant empereur triompha,

en traversant la mer, sur un pont qu'il fit élever depuis Baies jusqu'à Pouzzole. Mais ce pont était de bateaux et n'avait rien de commun avec ces pilotis. Les ruines des anciens édifices sont dispersées fort au loin sur les montagnes et sur les rivages d'alentour. Il existe encore un amphithéâtre presque entièrement conservé, et le temple de Sérapis offre plusieurs objets dignes de la curiosité des voyageurs. La moitié de ce temple est enseveli sous les laves et sous les ruines des montagnes écroulées par des commotions volcaniques ; c'était une cour carrée, entourée de logemens pour les prêtres, et de bains pour ceux qui venaient offrir des sacrifices. Au centre est une plate-forme circulaire, où l'on montait par quatre marches. Au milieu de cette plate-forme on voit encore un autel, des brâsiers pour le feu, des anneaux pour attacher les victimes, et tous les autres instrumens de sacrifices, presque tous entiers et à leur place. Mais les colonnes qui soutenaient le comble ont été transportées au nouveau château de Caserte.

Naples.

La ville de Pouzzole contient environ six mille habitans et occupe une petite péninsule. La cathédrale est un ancien temple

Naples. qu'on avait consacré aux divinités qui présidaient au commerce et à la navigation.

Parmi ces restes de la grandeur des anciens, rien ne mérite plus notre admiration que la *Via-Campana* : elle est pavée de lave et bordée des deux côtés de mausolées respectables, dont l'intérieur est orné de stuc, et dans lesquels reposent les morts. Cette voie fut construite par Domitien, avec autant de solidité que de magnificence ; et dans ses poèmes, Stace en parle souvent avec les plus grands éloges.

Je montai de là à la *Solfatare* : c'est un volcan presque éteint, que les anciens appelaient la cour de Vulcain. Sa forme est circulaire ; elle est environnée de montagnes assez hautes, et malgré le voisinage du feu, la vigne et les arbres fruitiers y viennent bien. L'âtre du volcan est blanc comme de la craie composée de diverses matières que l'action continuelle des acides, qui s'élèvent avec des vapeurs, a convertie en une espèce de marne. On y recueille de l'alun condensé, du sel ammoniac et du souffre, par le moyen de tuiles placées au-dessus des soupiraux de la montagne, et qui tiennent lieu d'alambics. La vapeur qui en sort est très-chaude, elle décolore le

papier et les métaux. La terre tremblait et raisonnait sous mes pieds; et en approchant l'oreille, je pus distinguer le frémissement et le bruit de l'eau bouillante. Malgré cela, on voit sur un côté de cette croûte, un bois de châtaigniers fleurir avec la plus grande vigueur, et multitude d'arbustes tapisser les bords partout où ils rencontrent un sol où ils peuvent étendre leurs racines hors de la portée de la fumée. Ces eaux, cachées dans le sein du volcan, ont une issue vers le nord, et forment un ruisseau brûlant et fétide qui coule dans une vallée sombre, à travers des rochers et des buissons, jusqu'au lac d'Agnand où il va se rendre. Naples.

De mémoire d'homme, on ne se souvient pas que la Solfatare ait jeté des flammes, et dans les temps humides, elle produit une fumée plus épaisse que dans les terres fort séches.

De là, j'allai au parc du roi à Astruni, qui n'est qu'un bassin volcanique de quatre milles et demi de circonférence, et entouré de murailles. Autour de la crête, la pente extérieure est parfaitement cultivée, et l'intérieur du parc est rempli de superbes arbres de haute futaie; vers le mi-

Naples. lieu est un monticule entouré d'arbres majestueux, et entouré d'un vallon étroit et sinueux, dans lequel il y a plusieurs étangs. Les promenades sont délicieuses dans ce fond, pendant la saison de la fraîcheur. Mais comme l'épaisseur des bois les rend impénétrables aux zéphirs, la chaleur y est insupportable en été. Ce parc renferme une grande quantité de sangliers qui se nourrissent de glands et de châtaignes. Lorsque cette nourriture manque, on leur apporte des vivres, et ils accourent en foule pour la recevoir. A mesure que ces animaux grandissent, ils deviennent farouches et ne se montrent plus. Le roi les chasse quelquefois, mais ils sont trop gras et trop craintifs pour lui procurer autant d'amusement qu'il en trouve dans ses autres forêts.

Aussitôt que la reine et sa suite sont placées hors de tout danger, derrière une palissade élevée sur le monticule, un cordon de chasseurs et de paysans part des murs du parc en jetant de grands cris et animent ainsi les chiens; ils battent tout le bois à mesure qu'ils descendent: rien n'est plus gai ni plus agréable que ce début. Ils poussent le gibier devant eux jusque dans la plaine où le roi et ceux qui l'accompa-

gnent sont postés à cheval et armés de longues lances. Les sangliers descendent à toutes jambes et passent à la file devant les lanciers. Naples.

Je descendis ensuite au lac d'Agnano, dont l'aspect est agréable ; mais qui n'offre aucun de ces traits hardis de la nature sauvage. Sur les bords du lac sont les étuves de St. Germain, très-fréquentées pendant l'été, et la fameuse grotte du Chien. Il s'y exhale, un peu au-dessus du sol, une vapeur fatale à tous les êtres vivans qui viennent la respirer. Il est d'usage d'en faire l'expérience sur des chiens ; et ces animaux après avoir perdu connaissance dans la grotte, la recouvrent lorsqu'on les en fait sortir, et se rétablissent tout-à-fait dès qu'on les a plongés dans l'eau du lac.

La route qui conduit à Naples traverse un vallon fertile, où des peupliers très-élevés et entrelacés de pampres ombragent des terres labourées qui portent tous les ans plusieurs fois, des moissons abondantes. Le vif incarnat des grenades, qui brille parmi les différentes teintes vertes des haies, anime singulièrement cette vue, quoiqu'elle soit peu étendue.

Je traversai le bocage pour me rendre

Naples. au bord de la la mer, où m'étant embarqué, je suivis le canal étroit du Lazaret pour me rendre à Nisida. Le nombre des habitans de cette île est peu considérable, et ses productions ne consistent qu'en huile; elle fourmille de lapins et de grands serpens noirs, qui, s'élançant à travers les sentiers, lorsque nous les réveillions en passant, causaient une inquiétude mortelle à mon guide, qui avait les pieds nuds. Ils me parurent cependant craintifs et peu dangereux.

Je passai ensuite à la pointe du Pausilippe, cap très-élevé, et formé de rochers à pic, dans lesquels on a creusé de profondes cavernes, carrières inépuisables qui fournissent de la pierre à tout le pays. Je commençai alors à apercevoir la superbe baie de Naples, qui se découvrait à mesure que j'avançais entre le promontoire et le rocher de la *Gaiola*, mais toujours sans perdre de vue le golfe non moins intéressant de Baies et de Pouzzole. Plusieurs voûtes et des ruines de murailles qui bordent le rivage, sont honorées du nom d'*Écoles* de Virgile, et mon *Cicerone* m'assura que ce célèbre poète y avait donné des leçons publiques de poésie. On croit vulgairement dans

dans ce pays qu'il était sorcier et premier ministre de l'empereur : cette opinion est de toute ancienneté. L'abbé Alexandre, qui écrivait il y a trois cents ans l'histoire de la ville de Naples, assure qu'Auguste en avait donné la seigneurie à Virgile. Naples.

Ces murs sont probablement les restes de la maison de Lucullus. Tout auprès est un hermitage et une statue de saint François, en pierre. Une corbeille suspendue au-dessus de la mer offre aux passans un moyen de contribuer, s'ils le veulent, à l'entretien de l'hermite et de sa lampe.

Je débarquai à l'église de la *Mergellina*, fondée par Sannazar. Il est rare que des poètes laissent assez de bien pour faire de semblables fondations, et que les moines soient redevables de leurs richesses aux hommes d'esprit et de génie. Le corps du poète est placé derrière l'autel, sous un monument qu'ornent, d'une manière profane, des divinités payennes et des satyres, faisant allusion à ses poëmes; mais pour sauver les apparences, on a gravé les noms de David et de Judith au bas des statues d'Apollon et de Minerve.

A mon avis, Sannazar doit tenir dans notre estime, un rang distingué, comme

bon patriote et comme un excellent ami. On a souvent reproché aux gens de lettres trop de facilité à abandonner les malheureux, et à offrir leurs hommages aux favoris de la fortune. Ce poète ne suivait pas cet exemple. Ses ouvrages respirent partout un attachement généreux pour ses bienfaiteurs, les malheureux princes d'Arragon. Il devint le compagnon volontaire de Frédéric II dans son exil, partagea ses malheurs, et avec une tendresse qui ne s'est jamais démentie, s'occupa à soutenir son courage qui l'abandonnait, jusqu'à ce qu'une mort secourable vint délivrer cet infortuné prince des peines qu'il n'avait pas méritées. Sannazar retourna alors à Naples, et passa le reste de sa vie dans l'étude et les douceurs de la société, jouissant de l'amour et de l'estime de ses concitoyens.

Naples.

On a blâmé Sannazar d'avoir choisi la mer et les rivages pour sujets de ses églogues; mais ceux qui condamnent ses idylles sur la pêche, parce qu'ils n'en trouvent pas le sujet intéressant, ne le jugent ainsi que par l'habitude qu'ils ont, sans doute, des mers orageuses du nord, où l'on ne pêche que des baleines; et ils auraient plus d'indulgence pour lui, s'ils étaient davantage

accoutumés au crystal transparent des mers de Naples, où une surface tranquille et azurée réfléchit de grandes masses de rochers pendant en précipices, richement couronnés de bois qui étendent leurs rameaux et leurs racines de cette manière majestueuse et sauvage si admirablement rendue par Salvator Rosa. Ce fut en imitant ces beaux sites, que *Claude Lorrain et le Poussin* formèrent leur manière si précieuse de peindre le paysage; et sans doute des lieux qui ont été étudiés par de si habiles maîtres ne doivent pas être jugés indignes de la plume d'un poète. Dans la Méditerranée, les détails de la pêche sont bien éloignés de déplaire à la vue et à l'imagination; et si l'on veut écarter les prestiges de la poésie, on trouvera qu'un pêcheur beau et bien fait, quoique couvert d'eau ou d'écailles de poisson, est un objet pour le moins aussi digne des soupirs d'une nymphe, qu'un berger ou un chevrier imprégnés de la mauvaise odeur de leurs puants troupeaux.

Naples.

La lecture des poëmes de Sannazar me fait toujours un grand plaisir, parce que cet aimable poète donne une idée toujours vraie de la nature, sans qu'il emploie au-

Naples. cune de ces images et métaphores si usées dont on a inondé la poésie pastorale, depuis le siècle de Théocrite.

Je me rendis ensuite à l'église de *Pie-di-Grotta*, célèbre par une image de la madone, et où le roi se rend en procession le 8 de septembre de chaque année, accompagné de toute sa cour, et suivi de presque tous les habitans de Naples et des environs. On range les galères en bataille fort près du rivage, et elles saluent le roi lorsqu'il passe. Sous le dernier règne, un ambassadeur Turc fut frappé de la magnificence et de la solennité de cette cérémonie; mais le hazard lui ayant fait jeter les yeux sur les dames qui composaient la suite de la reine, il ne put s'empêcher de marquer son étonnement de ce qu'un prince aussi jeune et aussi riche avait un harem si mal composé.

De ce lieu, je tournai à gauche le long du chemin de Pouzzole, et j'arrivai à la grotte qui traverse en ligne droite, de l'est à l'ouest, la montagne du Pausilippe. Ce passage est taillé dans le roc; il est voûté. Il reçoit le jour des deux entrées et d'en haut, par quelques ouvertures diagonales. Sa plus grande élévation est de quatre-

vingt-neuf pieds, et sa moindre de vingt-quatre. Il a deux mille quatre cent quatorze pieds de long et vingt-deux de large. La poussière rend ce passage insupportable en été, et le défaut de jour y est toujours sensible, car celui qui entre par les ouvertures dont je viens de parler, joint à la faible lumière d'une lampe qui brûle devant un tableau placé au milieu du passage, ne garantissent pas assez du danger d'être écrasé, de se cogner contre les murs, ou de se blesser par des fagots que des ânes y laissent tomber en passant. Je n'ai jamais pu m'accoutumer à ce chemin souterrain, mais je me pressais toujours de le quitter à cause du bruit, de l'obscurité, de la poussière et de l'humidité. Si auprès de toute autre capitale de l'Europe, on était obligé de se servir d'un semblable passage, il faudrait tout le soin et l'attention de la police pour mettre en sûreté la fortune et la vie des passans. On est bien surpris de trouver une si profonde sécurité dans un pays où la police est si mal faite. Cette sécurité fait honneur au caractère du peuple, et je dois lui rendre la justice de dire que je n'ai jamais rçu la moindre insulte pendant tout le temps de

Naples.

Naples. mon séjour à Naples, quoique j'aie parcouru à pied et à cheval plusieurs parties de ce royaume.

Au-dessus de l'entrée, du côté de l'est, et sur la crête d'un précipice, on voit un édifice voûté et entièrement en ruines, qu'on dit être le tombeau de Virgile : mais les preuves qu'on en donne sont bien faibles. Le laurier est si commun dans les vignobles et dans les jardins de Naples, qu'on ne doit pas être étonné d'en trouver dans cet endroit.

Après avoir traversé la grotte, je suivis un sentier à gauche et montai au sommet de Pausilippe, par un chemin raboteux et escarpé : je parcourus avec une grande satisfaction les hauteurs, en jouissant tour-à-tour de la vue de Naples et de Baies.

Le charme et la solitude de cette montagne fertile lui ont mérité le nom grec de *Pausilupos*, qui *calme les peines*. A Villa-Mazza, sont les ruines des viviers de Pollion, dont plusieurs anciens écrivains font mention. Les dépenses qu'il fit pour les embellir, la passion extravagante qu'il avait pour ses poissons qui, par ses soins et la façon dont il les nourrissait, devenaient d'une grosseur énorme, la cruauté qu'il

eut de leur donner de la chair humaine, et les reproches que lui fit Auguste pour avoir ordonné en sa présence qu'on y jetât un esclave qui n'avait fait qu'une faute légère, sont autant de circonstances qui rendent célèbres ces fameux viviers. Naples.

Voyage à Pæstum et à la côte d'Amalfi.

CHAPITRE VI.

Route de Naples au palais de Portici. — Herculanum. — Fouilles et découvertes qu'on y a faites. — Ville de Pompéïa. — Ses ruines sont très-curieuses. — Villes de Noiera, Vietri, et Salerne, célèbre par son école de médecine. — Pæstum. — Superbes traces de son ancienne magnificence. — Amalfi. — Son histoire. — Lieu de la naissance de Flavius Gevia, inventeur de la boussole.

Naples.

A la fin de septembre j'allai visiter Pæstum et la côte d'Amalfi.

Une statue de St. Janvier, placée sur le pont de la *Madeleine*, à l'extrémité des fauxbourgs de Naples, rappelle à la mémoire des passans les cruelles éruptions du Vésuve, dont il est supposé que ce saint a si souvent arrêté la fureur. Une grande chaussée

bien unie, qui suit les bords de la mer et qui passe par un village où un grand nombre de nobles ont des maisons de campagne, conduit au palais de Portici. Naples.

A peu de distance de ce palais, est l'entrée d'Herculanum, ville ensevelie sous un torrent de laves vomies par le Vésuve dans la première année du règne de l'empereur Titus. L'épaisseur de la couche qui couvre cette ville, s'est considérablement augmentée depuis cette époque, par les nouvelles éruptions arrivées depuis, et forme aujourd'hui une masse de vingt-quatre pieds, d'une pierre de couleur gris foncé, et que l'on écrase facilement. Mais cette lave ne pouvant s'amalgamer avec aucun corps étranger, les marbres et les bronzes s'y conservent comme dans un étui fait exprès, et l'on y trouve souvent des moules plus corrects que ceux que l'art parvient à faire de fragmens de tête ou de quelques membres de statues.

L'exacte situation de cette ville souterraine était inconnue avant l'an 1713, que le hazard la fit découvrir. Des ouvriers, en creusant un puits, rencontrèrent une statue posée sur les gradins d'un théâtre. On en déterra ensuite plusieurs autres qui

Naples. furent envoyés en France par le duc d'Elbœuf. Mais les fouilles furent négligées jusqu'à l'avènement de Charles III, infant d'Espagne, au trône de Naples : on doit à ses efforts infatigables et à sa libéralité, d'avoir pénétré dans la plus grande partie d'Herculanum, d'où l'on a tiré ces trésors d'antiquité qui forment aujourd'hui le muséum le plus intéressant de l'univers. Le roi ayant jugé que ce serait une entreprise trop considérable, que de vouloir découvrir toute la ville et la rendre entièrement au jour, se contenta de faire pousser des galeries lorsque l'on rencontrait des édifices remarquables, et fit même déblayer entièrement deux des principaux : le théâtre est le plus beau de ces deux édifices.

Sur une balustrade qui séparait l'orchestre d'avec le théâtre, on a trouvé une rangée de statues, et de chaque côté de l'avant-scène, une figure équestre des deux consuls *Nonius* et *Balbus*, père et fils. On les a placés dans le péristyle du palais de Portici. Le petit nombre de statues équestres en marbre qui existent, rendroit celles-ci bien précieuses, quand même leur beauté ne serait pas aussi parfaite

qu'elle l'est ; l'une d'elles surtout est un morceau de la plus grande beauté. Naples.

Depuis que le roi d'Espagne a quitté Naples, les fouilles ont été continuées, mais avec moins d'ardeur et de dépense. Il est vrai que la quantité prodigieuse d'objets de curiosité qu'on a déjà tirés d'Herculanum et de Pompéïa, peut faire excuser en quelque sorte ce relâchement de zèle et d'activité.

Je quittai ces voûtes ténébreuses avec impatience, pour aller examiner les richesses qu'elles avaient contenues jadis, et qui sont placées avec le plus grand ordre dans une des ailes du palais. J'indiquerai seulement quelqu'un des principaux objets. Ce muséum ne possède pas seulement des statues, des bustes, des autels, des inscriptions et quantité d'autres objets d'opulence et de luxe; mais aussi un assortiment complet de tous les instrumens de ménage, de chirurgie et de musique, qui étaient en usage chez les anciens; des trépieds des formes les plus élégantes et d'un travail exquis; des lampes d'une variété infinie; des vases et des bassins qui ont les plus belles proportions; des chandeliers d'une forme charmante; des patères et

Naples. autres instrumens de sacrifices ; des miroirs d'un métal poli ; du verre qui est si dur, si clair et si bien coloré, qu'il imite parfaitement les émeraudes, les saphirs et d'autres pierres précieuses ; une cuisine complète, même fournie de casseroles de cuivre doublé d'argent, de marmites, de bouilloires, et enfin de tout ce qui peut y être employé ; des échantillons de diverses espèces de combustibles qui conservent leurs formes, quoique réduits en cendres ; du blé, du pain, du poisson, de l'huile, du vin, et de la farine ; une toilette à l'usage des dames, fort bien fournie de peignes, de dés, d'anneaux, de rouge, de boucles d'oreilles, etc.

Parmi les statues qui sont en grand nombre, un Mercure et un Faune sont les deux morceaux dont les connaisseurs font le plus de cas. Les bustes seuls remplissent plusieurs pièces, mais on ignore le nom de presque tous ceux qu'ils représentent. On y a trouvé aussi de fort belles mosaïques, mais fort peu de médailles précieuses. La plus curieuse est un médaillon d'or qui représente Auguste. Il a été frappé en Sicile, la quinzième année de son règne. Les peintures à fresque qu'on a arrachées des mu-

railles et qu'on a encadrées et mises sous verre, pour mieux les conserver, se voient dans une pièce séparée. L'élégance des attitudes et les variétés infinies des sujets les rendent dignes de l'attention des artistes et des antiquaires; mais aucun des tableaux qu'on a trouvés n'a assez de mérite pour prouver que les Grecs aient poussé l'art de la peinture aussi loin que celui de la sculpture. Nous devons cependant présumer que les chefs-d'œuvre des anciens peintres étant d'une nature plus périssable que les bustes et les statues, ont été détruits dans les affreuses révolutions qui ont si souvent ravagé la Grèce et l'Italie. Herculanum et Pompeïa, n'étant que des villes du second ordre, ne devaient probablement pas posséder les ouvrages des grands maîtres, chefs-d'œuvre qui n'étaient destinés qu'à orner les temples les plus célèbres, ou les palais des rois ou des empereurs. Naples.

On crut avoir fait une trouvaille bien plus précieuse que celle des bronzes et des tableaux, en découvrant parmi ces ruines une grande quantité de manuscrits. On se flattait de rendre au jour plusieurs ouvrages des auteurs classiques qui ont été malheureusement perdus, et qu'une nouvelle mine

Naples.

de science allait s'ouvrir pour nous. Mais la difficulté de dérouler ces parchemins brûlés, d'en coller les fragmens sur les surfaces unies, et de rétablir les caractères effacés, y a mis tant d'obstacles, que jusqu'à présent on n'y a fait que bien peu de progrès. Un prêtre Napolitain a trouvé un moyen sûr de réussir : mais il faudrait le travail réuni de plusieurs savans pour continuer avec quelqu'espoir de succès une opération aussi longue et aussi délicate. Ce projet a été abandonné et ces manuscrits restent maintenant ensevelis dans la poussière, et aussi inutiles au monde savant qu'ils l'ont été pendant les dix-sept derniers siècles. Un volume qu'on est parvenu à dérouler et qu'on a entièrement rétabli est un traité en langue grecque sur les effets pernicieux de la musique dans une république.

La maison royale de Portici est vaste et bien située, ayant vue d'un côté sur la mer et de l'autre sur un jardin spacieux et sur une forêt de chênes toujours verts, plantés sur les laves du Vésuve, qui semble lui-même appartenir à cette forêt.

Je poursuivis ma route par un pays aussi agréable que peuplé, entre le Vésuve et

la mer jusqu'à *Torre dell' Annunziata*, et à deux milles au delà jusqu'aux monticules formés par les cendres qui couvrirent la ville de Pompeïa, dans l'éruption de 79. On a fermé l'enceinte de cette ville pour empêcher les vols et les déprédations. L'entrée est auprès des casernes où logeaient les cohortes romaines qui composaient la garnison. La cour est entourée d'un portique soutenu par des colonnes de pierres recouvertes de stuc, et peintes. Les soldats, dans leurs momens de loisir, s'amusaient à tracer des figures de gens d'escrime et d'athlètes, et écrivaient aussi leurs noms sur ces colonnes. Les lettres qui composent ces noms sont longues et serrées. Le morne silence et le triste état de ces casernes me donnèrent l'idée d'une ville rendue après un long siège; je ne pouvais que difficilement me persuader que ce que je voyais eût été enterré pendant l'espace de dix-sept siècles. Il paraît que les troupes ne manquaient d'aucune commodité nécessaire, et même de luxe, car il y avait un théâtre et un amphithéâtre à l'usage des soldats.

Naples.

Près des murs de la ville et du même côté, sont les restes d'un ancien temple d'ordre dorique, monument d'une anti-

quité bien plus reculée que le reste de la ville. Je crois que ce sont les ruines de quelqu'ancien édifice renversé par quelque tremblement de terre, long-temps avant l'éruption de 79.

Naples.

Les excavations n'ont pas été régulièrement suivies. On les a faites en divers endroits, suivant les caprices des ingénieurs, ou suivant les espérances qu'ils s'étaient formées. Le centre de la ville est encore enterré sous les vignes, les travaux n'ayant eu lieu qu'auprès des murs et des portes. Une ouverture qu'on y a faite laisse voir quelques maisons qui font partie d'une rue, et un temple d'Isis. Le dehors de ce temple est de la plus grande simplicité. L'architecture en est peu solide et n'a aucun des caractères de noblesse des temples consacrés aux grandes divinités. Les murs sont chargés d'ornemens en stuc, d'une manière assez grossière; on en a ôté les inscriptions des peintures qu'on a transportées à Portici. On ne trouva pas la statue de la déesse sur son piédestal, lorsqu'on découvrit le temple. Mais comme un cep de vigne avait poussé ses racines précisément dans ce lieu, il est à présumer que quelque paysan avait découvert la statue en creusant pour planter

ter son cep, et qu'il en avait disposé long-temps avant que le gouvernement n'eût déclaré vouloir faire fouiller dans ce terrain. Naples.

On me conduisit ensuite, à travers une longue étendue de vignes, à une excavation très-considérable, qui a fait découvrir une des principales rues, une porte, une portion des murailles, quelques tombeaux et un chemin hors la ville.

Il paraît que les habitans de Pompéïa ne se souciaient guère d'aligner leurs rues en construisant leurs maisons; car quelques-unes avancent beaucoup, tandis que d'autres sont un peu reculées. Il y avait devant les boutiques des bancs de pierre, et au-dessus des portes, des enseignes emblématiques en relief, qui indiquaient le genre de commerce que faisaient les marchands. Les boutiques ressemblent exactement à celles que l'on voit à Rome et à Naples.

Par une inscription nouvellement trouvée dans les fouilles, il paraît qu'il y avait à Pompéïa des guinguettes dans le goût de celles que l'on trouve dans les faubourgs de Londres et de Paris. Les maisons sont petites et renferment des cours rondes d'où tous les appartemens reçoivent le jour. Les

Naples. murailles des appartemens sont couvertes de stuc et peintes d'une manière fort agréable, sur des fonds brun-oranger, ou d'autres couleurs foncées. Les peintres ont dessiné des bordures légères et des guirlandes qui renferment des masques, des animaux, des fruits, des paysages et des décorations d'une architecture bizarre. Dans les cuisines et dans les chambres des domestiques, un serpent vert était peint sur les murailles, et une lampe brûlait toujours devant ce serpent.

A peu de distance de la ville, le chemin est bordé de maisons de campagne, qui ne sont pas encore déterrées. On n'en a déblayé que deux. L'une est sans contredit l'échantillon le plus complet que nous ayons des maisons des anciens. Il semble qu'elle n'ait été enterrée pendant dix-sept siècles, et conservée, que pour notre instruction. A l'exception du toit, trop faible pour résister à un poids si considérable, elle est aujourd'hui précisément dans le même état où elle était le jour qu'elle fut engloutie.

On a trouvé dans ce lieu le squelette du propriétaire qui avait sur lui la clef de la maison et une bourse remplie d'or.

Les caves contiennent encore plusieurs amphores rangées le long du mur, et les ossemens de plusieurs malheureux qui s'étaient réfugiés dans cet endroit pour se garantir du danger qui les menaçait. Mais comme les cendres avaient été mouillées, et qu'elles bouchaient les plus petites ouvertures, elles couvrirent entièrement les corps de ces infortunés. Ces cendres étaient si fines; et faisaient si bien corps ensemble, que l'empreinte des parties charnues des cadavres est devenue une espèce de moule ayant encore toute sa solidité. Les plafonds et les murs de cette maison sont ornés de peintures agréables de différens genres, qui prouvent autant d'imagination que de bon goût dans les peintres de ce temps-là. Les festons et les bordures sont admirables, autant par la légèreté que par l'éclat de leurs couleurs. On trouve encore quelques carreaux de vître dans la fenêtre d'une chambre à coucher. Naples.

Malheureusement, il n'y a plus qu'un petit nombre d'ouvriers employés à découvrir cette intéressante ville. Les raisons que l'on donne pour excuse, sont la quantité d'antiquités que l'on a déjà, et l'embarras de trouver des endroits pour placer les

Naples.

décombres. La ville de Pompéïa tirait son nom de la pompe triomphale avec laquelle Hercule conduisit ses captifs le long de cette côte après avoir conquis l'Espagne.

Je rejoignis ma voiture et je continuai mon voyage à travers une plaine fertile, dont les champs sont séparés par des murs en terre, et plantés de peupliers.

Je traversai le *Sarno* au pont de la *Scafata*, près de l'endroit où Teïa, roi des Goths, fut battu et tué par Narsès, en 552. Le *Sarno* est un ruisseau agréable et transparent, mais trop profond pour être passé à gué. Il sort par deux sources, des montagnes qui sont à l'est, et vient se réunir auprès de la petite ville de Sarno, qu'il entoure avant de commencer à serpenter dans la plaine.

La *Scafata* est aujourd'hui plus connue par son église dédiée à la vierge qui fait des miracles dans l'eau. Le jour de sa fête, on fait une fosse dans le champ voisin; aussitôt elle se remplit d'eau, et des milliers de dévôts vont s'y plonger pour se guérir de leurs incommodités. Anciennement, les hommes et les femmes s'y baignaient ensemble, mais depuis peu le gouvernement les a obligés de se baigner séparément. Tout

le mystère de cette prompte crue d'eau, c'est que le sol est tellement de niveau avec le lit du Sarno, ou que celle qui filtre des montagnes voisines est si abondante, que, quelque part que l'on creuse, l'eau paraît aussitôt. Naples.

Je traversai ensuite la ville épiscopale de Nocéra qui mérite plutôt le nom de village. A un mille de Nocéra est une église consacrée à la vierge. Cette église a été construite des débris d'un temple payen, par les empereurs qui ont succédé immédiatement à Constantin le Grand. Près de cette église, le chemin tourne à droite et est fort bon. Il traverse une montagne qui réunit le promontoire Sorrento à la grande chaîne de l'Apennin.

Les différens points de vue dont on jouit en traversant ces montagnes, sont de la plus grande beauté et charment d'autant plus qu'ils sont entièrement différens de ceux des environs du Vésuve. Des précipices de distance en distance contrastent avec le coup-d'œil uniforme des bois et de la verdure. Tous les enfoncemens des montagnes sont converts de villages, de couvens et de maisons de campagne; c'est certainement le lieu le plus beau possible pour

Naples. étudier le paysage. La nature n'est nulle part plus riante et ne saurait être plus propre pour échauffer l'imagination et exciter l'enthousiasme d'un grand artiste. La tradition nous apprend que plusieurs des maîtres les plus célèbres ont éprouvé le pouvoir de ses charmes, et qu'ils ont fait entrer, dans leurs plus belles compositions, plusieurs des beautés de ce charmant séjour.

La Cava était moins une ville qu'un assemblage de plusieurs villages et hameaux, jusqu'à ce que la nouvelle route y eût attiré un nombreux concours de voyageurs et de marchands. Comme elle faisait depuis long-temps partie du domaine royal, le commerce y fut protégé et encouragé par plusieurs priviléges importans. Une manufacture de draps y entretient l'activité et la population; et ses habitans semblent jouir d'une plus grande aisance que tous les peuples des environs. Ils se sont distingués par une aversion invincible pour les jésuites, jadis si puissans, et n'ont jamais voulu leur permettre de s'établir chez eux. Mais quoiqu'ils soient venus à bout de vaincre les intrigues de l'ordre le plus rusé de tous les moines, il n'en faut pas conclure qu'ils aient plus de génie que le reste de leurs compatriotes;

au contraire, la simplicité et la balourdise des habitans de la *Cava* sont un sujet de plaisanterie dans le pays. Naples.

A *Vietri*, qui est une ville considérable, située sur un promontoire, le chemin tourne à gauche, descend rapidement par plusieurs masses énormes de rochers qui bordent le rivage, et après deux milles, arrive aux portes de Salerne.

La route offre, pendant la dernière heure, une variété étonnante de paysages, et ne laisse rien à désirer de toutes les beautés naturelles dont sont composés les plus riches tableaux. La mer déploie une immense surface du plus bel azur : et pour corriger l'uniformité de cette vue, plusieurs rochers escarpés séparent l'horizon de distance en distance; et de hautes montagnes, ainsi que des plaines couvertes de bois, s'avancent et bornent son étendue. Des précipices effrayans et ayant toute la majesté de la nature sauvage jettent leur ombre sur ces abîmes. Des tours romantiques défendent la côte, qui est ornée de jolies maisons de campagne et de jardins en terrasse, derrière lesquels s'élèvent des montagnes parées d'une verdure de mille teintes différentes; et dans le centre de ce

Naples. superbe site, les bâtimens étendus de Salerne s'élèvent en amphithéâtre jusqu'aux ruines de l'ancien château qui couronne ce tableau merveilleux.

Salerne a environ deux milles de circonférence; elle s'étend en partie le long de la mer, et en partie s'élève jusqu'au château, qui n'a de remarquable que sa situation sur une hauteur entièrement isolée de la grande chaîne des montagnes. D'anciens murs en assez bon état l'environnent. Ses rues sont étroites et tortueuses, ses maisons élevées et obscures. La cathédrale fut bâtie sur les fondemens d'un ancien monument. Elle est d'un style gothique et lourd, devenu encore plus ridicule par les réparations qui y ont été faites depuis quelques années. L'église renferme les monumens de plusieurs personnages célèbres: le chœur est pavé de carreaux ovales et carrés, de vert antique, de porphyre et de serpentine. Le maître autel, décoré magnifiquement, mais avec un goût aussi barbare, a de chaque côté une superbe colonne de marbre vert et blanc. L'archevêque actuel a fait construire tout auprès un mausolée superbe où son corps doit être deposé vis-à-vis de la chapelle et du tombeau

d'Hildebrand, qui occupa la chaire de St.-Pierre sous le nom de Grégoire VII, et mourut en 1085. Cet orgueilleux pontife humilia et fit trembler tous les souverains de la chrétienté; mais enfin ayant été chassé de Rome par la faction de l'empereur, il fut obligé d'avoir recours à Robert Guiscard. Ce prince adroit le prit sous sa protection et lui rendit toutes sortes d'honneurs qui ne pouvaient tirer à conséquence; mais il le tint renfermé, dans Salerne, comme un tigre furieux à qui il aurait été trop dangereux de laisser la liberté. Le dépit et le chagrin qu'il ressentit d'avoir été trompé dans ses espérances, irritèrent tellement ce caractère fougueux, qu'une prompte mort termina ses jours. Il fut canonisé par Grégoire XII, et passe pour un grand saint à Rome et à Salerne; mais pendant long-temps, il n'a pas été permis de célébrer sa fête à Naples, et tout le reste du monde chrétien n'a jamais jugé à propos de reconnaître sa sainteté. Naples.

Les Olivetains ont une ancienne église qui consiste dans un chœur d'une grande étendue, et des bas côtés qui en sont séparés par des colonnes antiques de différentes espèces et grandeurs. Le plan de

Naples. cette église est absolument le même qui a été tant vanté par le père Laugier. Ce religieux à écrit sur l'architecture d'une manière très-ingénieuse, quoique un peu bizarre. Le pavé est couvert d'inscriptions; et sur le mur est l'épitaphe de maître *Pierre Baliardus* dont l'histoire est rapportée dans un imprimé qui est placé au-dessous. Quoique ce ne soit qu'un conte de petits enfans, la foi qu'on y ajoute généralement à Salerne mérite qu'on en fasse mention dans la description de cette ville.

Baliardus était un maître d'école célèbre, âgé de 95 ans, et en conséquence très-grand sorcier. Il arriva un jour que trois de ses petits fils qui étaient sous sa tutelle, trouvèrent son livre magique, et en lurent tout haut un passage cabalistique. A cette évocation, les démons parurent pour recevoir leurs ordres, et firent une peur si effroyable à ces pauvres enfans, qu'ils en moururent subitement. Lorsque Pierre revint chez lui, et qu'il vit le malheur arrivé à sa famille, il évoqua à son tour ces esprits infernaux, et leur reprocha la mort de ses enfans, mais ils prouvèrent leur innocence; et cet événement inspira au vieux sorcier un repentir de ses crimes, si vif et

Naples.

si profond, qu'il prit aussitôt ses livres diaboliques, et se jetant à genoux devant l'église, il les réduisit en cendres. Au même instant, il sortit de terre une fontaine qui coule encore aujourd'hui pour attester la vérité de cette histoire. Pierre doutant un peu de son salut, conjura un crucifix qui était devant lui, de lui donner quelque preuve de la miséricorde de Dieu. Aussitôt la figure du Christ ouvrant les yeux, se pencha vers lui, et au même moment le vieillard tomba mort, ne pouvant résister aux transports de joie et aux remords que cette aventure lui inspirait.

Auprès de cette inscription, est un ancien sarcophage sur lequel est sculpté un sujet de chasse. Le prieur s'étant informé à mon domestique, si j'étais français, et ayant appris que je ne l'étais pas, me dit que ce sarcophage contenait les restes de Jean de *Procida*, le premier auteur des vêpres siciliennes.

C'était précisément le temps de la grande foire de Salerne, où il vient de tous les pays un grand nombre de vaisseaux chargés de marchandises, et où tous les marchands du royaume se rendent pour faire leurs achats. La foire se tient au bord de

la mer, et jouit de plusieurs franchises. Une affiche ordonne à toutes les filles qui veulent faire leur métier pendant la foire, de se présenter devant le magistrat, pour se faire enregistrer et payer dix carlins par jour, pour en obtenir la permission.

Naples.

L'air de Salerne passe pour être mal-sain en été, à cause de la culture du riz, des vapeurs méphitiques qui s'élèvent de derrière la ville, et des montagnes qui, l'environnant de tous les côtés, empêchent que le vent du nord ne vienne purifier l'air qu'on y respire, tandis que celui du midi, lorsqu'il dure quelque temps, y rassemble les émanations dangereuses de la plaine.

Rien n'a tant contribué à la réputation de Salerne, que son école de médecine, qui a dû son origine à la révolution que les Arabes causèrent dans les sciences en s'établissant en Europe. Ils introduisirent en Italie, dans les huit et neuvième siècles, le goût des lettres, dans le temps où le reste de l'Europe était enseveli dans la plus profonde ignorance. Ces mahométans possédaient seuls le peu de connaissances solides qui existaient alors, et à cet égard, ils firent beaucoup de bien aux peuples chez qui ils s'établirent. Il paraît que leur

exemple excita une grande émulation dans ces esprits engourdis, et que le désir de s'instruire attira à Salerne tous ceux qui avaient le goût des belles-lettres : ils y fondèrent une université où il y eut des professeurs pour toutes les sciences et toutes les langues. Charlemagne encouragea cet établissement et y contribua ; c'est pour cela que cette université se vante d'être plus ancienne que celle de Paris et de Bologne.

En 1100, les membres de cette école publièrent un recueil d'observations sur les moyens de conserver la santé et de la rétablir, ouvrage qui mérita les applaudissemens de son siècle et des savans. Il fut composé en vers léonins, et dédié à Robert, duc de Normandie, fils de Guillaume le conquérant. Ce jeune prince demeurait alors à Salerne, où il s'était mis entre les mains des médecins pour se faire guérir d'une blessure qu'il avait reçue en Palestine par une flèche empoisonnée. L'histoire dit que sa femme, *Sibylle de Conversano*, suça le poison de sa plaie, et donna la première ce bel exemple de courage et d'amour conjugal, qui a été imité dans une semblable occasion, par Eléonore, femme

Naples.

d'Edouard, premier roi d'Angleterre. Peut-être cette dernière histoire a-t-elle été composée à l'imitation de l'autre.

Les princes de la maison d'Hauteville furent également généreux et constans à protéger cette école; et tous les auteurs contemporains s'accordent à lui donner le titre de *premier collège du monde connu.* Salerne devint si fière du mérite de ses médecins, qu'elle prit pour devise de ses armes la dénomination de ville d'Hippocrate. Frédéric II de Suabe était trop savant et trop persuadé des grands avantages que procure la culture des sciences, pour ne pas accorder une protection distinguée à un établissement utile, et il le combla de plus d'honneurs et de biens que n'avaient fait aucun de ses prédécesseurs. Cette école continua à fleurir avec beaucoup d'éclat, et à produire des hommes très-illustres dans leur profession, jusqu'à ce que dans le quatorzième siècle, la médecine fût généralement pratiquée par le clergé et par les moines. Peu-à-peu ces usurpateurs, à la faveur du caractère sacré dont ils étaient revêtus, et de l'empire qu'ils exerçaient sur l'esprit des peuples, s'emparèrent de la pratique de la médecine et ruinèrent les

professeurs laïques. On cessa de suivre les écoles, et la science de la médecine ne se trouva plus que chez les moines. Cette cause, parmi plusieurs autres dont les auteurs ont rendu un compte exact, fit abandonner l'école de Salerne, qui enfin tomba entièrement.

Naples.

Depuis cette époque, l'art de la médecine s'est imperceptiblement frayé une route jusqu'aux parties septentrionales de l'Europe, où un raisonnement profond, une grande connaissance de la chimie et de la physique expérimentale, ont considérablement perfectionné cet art.

Je louai un bateau et partis de Salerne à quatre heures du matin. Mon patron craignant que la mer ne fût trop grosse au large, se tint près de la côte. A dix heures, il me débarqua à la tour de Pæstum, éloignée de Salerne, d'environ trente milles. Après avoir traversé pendant un quart de mille une plage sablonneuse, j'arrivai à la porte de l'ouest de cette ancienne ville, jadis colonie de Doriens, rétablie et embellie par les Sybarites. Elle devint une colonie des Romains, l'an 272 avant Jésus-Christ; en perdant sa liberté, elle perdit sa considération. La seule chose qui lui

Naples. donna de la célébrité sous ce peuple si puissant, ce fut la qualité de ses roses. Les poètes classiques ont vanté souvent leur parfum délicieux, et la propriété singulière qu'elles avaient de fleurir deux fois l'an.

Nous savons très-peu de chose de l'histoire de Pæstum. Située à une grande distance des autres colonies grecques, elle prit peu de part à leurs querelles, et s'allia aux nations barbares dont elle était environnée. Lorsque ses habitans célébraient une certaine fête annuelle, ils ne manquaient jamais de déplorer le malheur qu'ils avaient de se voir ainsi éloignés de leur ancienne patrie, et de n'être presque plus regardés que comme ses voisins! Mais dans le même moment, ils se félicitaient d'une position qui leur procurait continuellement la paix, l'abondance et le repos. Leurs médailles prouvent qu'ils n'avaient plus ce bon goût si long-temps l'apanage de la Grèce; car elles sont plus grossières et plus mal dessinées que presque toutes celles de la Sicile et de la grande Grèce; mais ils déployèrent dans leur architecture toute la solidité et toute la science de leur mère patrie.

Peu

Peu de villes ont laissé de si belles traces de leur magnificence et de si beaux monumens d'architecture. Les maisons des particuliers n'ont pu résister à la révolution de tant de siècles ; mais les murs de la ville se sont conservés presqu'entiers, et renferment un espace d'environ trois milles de circonférence. En plusieurs endroits, cette muraille est à peu près de sa hauteur entière et est construite de pierres longues tirées des carrières voisines.

Naples.

Les portes sont placées au milieu de chacun des quatre côtés de la ville. On peut suivre encore les traces d'une grande rue qui allait en ligne droite de la porte du nord à celle du midi. Du côté de l'est sont les ruines des principaux édifices. Le temple est un des plus superbes monumens antiques qui nous soient restés. Cependant, quoique d'un style que peu d'architectes modernes voudront adopter, il est fait pour leur inspirer des idées sublimes, et pour les convaincre que la simplicité dans le plan, la solidité dans les proportions, et la hardiesse dans l'exécution, sont les caractères de la véritable grandeur. Ce temple leur prouvera qu'une trop grande profusion d'ornemens, loin d'ajouter à la véritable

Naples.

majesté d'un édifice, en affaiblit l'effet, et que les Grecs et les Romains ont eu raison d'adopter pour leurs grands édifices publics, un style sérieux et simple, et de réserver pour les petits monumens ce parfait fini qui appartient plutôt à l'élégance qu'au genre majestueux.

Il n'y a que peu d'années que Pæstum commence à occuper l'attention des curieux. Les premiers qui nous en ont donné des vues, prétendent que les ruines de cette ville ont été trouvées par un peintre qui était venu chasser dans les environs. Mais nous ne devons pas supposer pour cela que Pæstum était restée inconnue ni cachée pendant tant de siècles par des forêts inaccessibles, car jamais elle n'a été environnée de bois, et les murailles sont séparées de la mer par une plage de sable entièrement découverte. Les colonnes de Pæstum ont servi depuis long-temps et servent encore aujourd'hui de point de reconnaissance pour les marins. Je puis attester qu'elles s'aperçoivent de toutes les parties du golfe de Salerne.

J'étais fort occupé à dessiner et à mesurer ces colonnes, lorsque mon patron vint m'avertir que la mer était agitée par un

vent de nord-ouest assez fort qui venait de s'élever, et qu'il nous serait impossible de mettre au large pendant la nuit. Comme il était encore dangereux, dans cette saison, de dormir sur le rivage, je pris le parti de m'en retourner à Vietri par terre. Le pays est plat, humide et propre à la culture. La forêt de Persano, qui bordait l'horizon, faisait le plus bel effet possible. Le roi habite souvent le palais qu'il a en cet endroit, parce que la chasse y est plus abondante que dans ses autres forêts. On y trouve une race superbe de chevaux blancs qui ont les oreilles brunes. Il y a quelques années que ces animaux étaient devenus si nombreux, que le roi fut obligé, par considération pour les paysans, d'en faire détruire un grand nombre. On en tua plus de deux milles dans l'espace de quelques jours, et il fallut plusieurs vaisseaux pour emporter leurs peaux.

Naples.

Je consacrai le jour suivant à faire une excursion dans les bois et dans les montagnes, tantôt à pied, tantôt à cheval, et sans aucun projet formé.

Le premier objet de ma curiosité fut le *Palombiera*, endroit où l'on prend avec des filets, les ramiers de passage. C'est un

Naples. amusement extrêmement recherché par les citoyens de ces cantons, qui consacrent l'automne au plaisir et à la joie. Ils font des parties entr'eux, et si le hasard conduit quelque étranger au lieu où ils se rassemblent, ils le reçoivent avec toute la cordialité imaginable. Je ne suis nullement étonné de leur passion pour ce genre de plaisir. Il est en effet très-attachant; le site où ces filets sont tendus est de la plus grande beauté; l'air y est pur et balsamique, et tout y respire la santé et le plaisir.

A certaines époques de l'année, lorsque les ramiers quittent le nord et l'ouest de l'Europe, pour aller passer l'hiver dans des climats plus chauds, les chasseurs se rendent dans les montagnes, et tendent leurs filets à travers les vallons par lesquels ces oiseaux ont coutume de passer. On attache des filets à de grands arbres plantés pour cet usage; les branches étant très-épaisses et très-fournies aux sommets, et les tiges très-nues et très-hautes, il reste au-dessous un grand espace vide où l'on tend les filets qui pendent jusqu'à terre, et qui, par le moyen de poulies, peuvent se replier avec la plus grande célérité. Quel-

quefois on les attache sur des perches plus élevées que les arbres. A quelque distance est une petite tour très-élevée et circulaire. Tout en haut on place un homme qui avertit de l'approche du gibier. Comme la vue s'étend fort loin, il aperçoit les oiseaux à une distance inconcevable. Les ramiers arrivent d'un vol rapide; mais la sentinelle, armée d'une fronde et préparée à jouer son rôle, leur lance une pierre au moment où ils approchent de son poste. Alors ces pauvres animaux qui croient voir des oiseaux de proie prêts à les dévorer, se précipitent avec la vitesse d'un éclair, afin d'éviter leurs serres cruelles, en se cachant sous les branches; mais ils y trouvent une mort bien plus certaine, en s'enveloppant dans des filets qui tombent de manière qu'aucun de ceux qui y entrent ne peuvent en sortir. Quelquefois on en prend par douzaines, et les Napolitains les trouvent délicieux. L'adresse avec laquelle les sentinelles se servent de leur fronde est très-extraordinaire; sans faire aucun effort, ils lancent des pierres à une très-grande hauteur, et n'ont pas même besoin pour cela de faire tourner la fronde. Naples.

Le lendemain je gravis la montagne qui

Naples. se prolonge vers l'ouest ; je descendis ensuite à Marina-de-Vietri, ville considérable qui est jointe à Vietri par une rue bien garnie de maisons. Cet endroit portait anciennement le nom de *Martiana*, peut-être en l'honneur de la sœur de Trajan. On assure qu'il y a quelques années on y trouva des statues et plusieurs autres morceaux très-curieux ; mais que l'évêque de la *Dava*, ayant en horreur tout ce qui avait rapport au paganisme, les fit briser et enterrer sous les fondations d'une maison qu'il faisait bâtir alors.

De-là, je montai lentement pendant quelques heures, et traversai des hameaux situés sur les flancs des montagnes où l'on jouit de la plus belle vue de la baie, et j'allai ensuite par les bois et à travers des précipices et des rochers escarpés, jusqu'à un monastère de Camaldules. Le prieur et son assistant me reçurent avec beaucoup de politesse, et m'offrirent de partager avec eux le mince ordinaire du couvent. J'acceptai leur invitation et je dînai joyeusement avec des légumes et des macaroni. Après le dîner, j'allai me promener dans les bois ; les nuages me privèrent de la vue pendant quelque temps ; mais s'étant dis-

persés vers le soir, ils me laissèrent jouir du spectacle le plus surprenant. Je m'imaginais que j'étais élevé dans une autre région, et que j'apercevais la terre à travers une ouverture de la voûte céleste.

Naples

Les camaldules, à tour de rôle, viennent ici des autres couvens; ils y mènent une vie fort dure et fort inutile pour leur patrie et pour le reste du genre humain; mais ils sont très-convaincus que cette retraite leur est très-avantageuse pour leur salut; parce qu'ils s'y rendent plus agréables à Dieu et même au public, en détournant, par l'efficacité de leurs prières, le glaive de la justice divine, avant qu'il tombe sur les têtes des coupables mortels. Ils passent leur vie à prier, et l'étude leur est défendue. A la vérité, il leur serait impossible de s'y livrer, étant obligés d'aller au chœur sept fois dans les vingt-quatre heures, et ayant l'habitude de s'arrêter et de méditer à chaque verset de leur office. Il n'est permis aux femmes d'entrer dans le couvent que deux fois l'année : tous les pélerins et voyageurs y sont nourris pendant trois jours.

Je m'embarquai le lendemain à huit heures du matin, dans un bateau à six

Naples.

rames. Le temps était doux et un peu couvert, la mer parfaitement calme et d'un bleu foncé. La vue de la côte était magnifique, les montagnes semblaient sortir du sein des eaux, et étaient couvertes de verdure jusqu'à leur sommet, à l'exception de quelques pointes escarpées qui ne servaient qu'à varier le tableau. Environ à la moitié de la hauteur, je distinguai plusieurs villages dont le nombre semblait augmenter en approchant du pied des montagnes, qui paraît être entièrement couvert de maisons et d'orangers. Sur les pointes les plus élevées et les plus escarpées de ces montagnes, on voit des couvens et des églises, et dans le profond vallon qui en interrompt la chaîne, sont situées les quatre principales villes de la côte.

J'arrivai bientôt à Amalfi. Ses édifices n'ont rien de remarquable ni par leur élégance ni par leur grandeur, et contiennent au plus quatre mille habitans qui paraissent assez misérables. *Amalfi* n'offre plus que l'ombre de l'ancienne splendeur dont elle jouissait dans le temps qu'elle s'étendait sur les rochers énormes qui la resserrent aujourd'hui de chaque côté, et où l'on aperçoit encore les ruines de ses tours et

de ses remparts. On y trouve bien peu de choses qui puissent rappeler l'idée de sa prospérité. Sa cathédrale est du genre, même peu agréable, de cette sorte d'architecture qui fut de mode dans les siècles barbares, où l'on avait oublié les belles proportions de l'architecture grecque. Le clocher est un des plus désagréables de son espèce, et son portail n'a pas même la légèreté de l'architecture gothique. Deux grandes colonnes antiques de granit rouge d'Egypte, placées à l'entrée du chœur, rendent encore plus choquants les défauts de tout ce qui l'environne. Sous ce chœur sont la chapelle et le tombeau de l'apôtre saint André, en l'honneur de qui cet édifice a été consacré, lorsqu'en 1208, le cardinal Capuano apporta de Constantinople le corps de ce saint. Naples.

On rapporte diversement l'origine de cette ville, dont il n'est fait mention chez aucun écrivain du haut empire.

L'opinion la plus générale est que, vers le milieu du quatrième siècle, un nombre considérable de familles romaines avait quitté Rome et s'était embarqué pour Constantinople, soit par ordre de l'empereur, soit par des vues particulières d'intérêt; mais qu'ayant été assaillies par une tem-

Naples.

pête, elles firent naufrage sur la côte de Salerne, et ne purent continuer le voyage qu'elles avaient projeté. Elles restèrent long-temps dans cet embarras ; mais elles se décidèrent enfin à venir s'établir dans le lieu où est situé Amalfi, espérant y être en sûreté et s'y procurer tout ce qui est nécessaire à la vie.

Des montagnes impénétrables et une côte inaccessible garantirent cet état naissant de la première furie des Lombards, qui d'ailleurs tentaient rarement des conquêtes maritimes. Lorsqu'en 825, cette petite république, sous la protection des empereurs d'Orient, ayant assez de richesse et de renommée, pour exciter l'ambition de ses voisins, Sico, prince de Salerne, y vint la nuit à la tête d'un corps de troupes, et s'empara de la ville. Les démêlés qui divisaient les citoyens lui avaient fait naître l'idée de cette surprise et lui en rendirent l'exécution facile. Le vainqueur emmena la plus grande partie des habitans, et les força de s'établir à Salerne, presque dépeuplée par le ravage que venait d'y causer un désordre épidémique. Une pareille émigration était trop violente pour opérer une prompte union, et avant la fin de la qua-

trième année de leur captivité, les habitans d'Amalfi, ayant profité de l'absence des chefs de Salerne, qui faisaient alors la guerre à ceux de Bénévent, prirent les armes et après avoir pillé et brûlé Salerne, ils regagnèrent en triomphe leurs anciens foyers, le prince de Salerne n'étant plus en état de les forcer à revenir.

Naples.

Se voyant ainsi réunis dans leur pays, les Amalfins établirent un gouvernement plus sage, réformèrent plusieurs abus de leur législation, et prirent toutes les mesures qui pouvaient entretenir la bonne intelligence parmi eux, et prévenir les mauvais desseins des ennemis du dehors. Si la prospérité est une preuve de sagesse, cet établissement fut bien sage, car sous une pareille administration, Amalfi parvint au plus haut degré de puissance. Les Napolitains, étroitement liés avec les Amalfins, en reçurent plusieurs services signalés; les infidèles même trouvèrent avantageux de rechercher leur alliance et de faire un traité avec eux.

Dès leur origine, leur situation leur avait donné le goût du commerce, et leur intelligence, pour la navigation, leur acquit à un tel point l'estime de l'empereur de

Naples.

Constantinople, que, par ses ordres, on établit à Amalfi un tribunal pour juger de toutes les contestations qui avaient rapport au commerce. Son code et ses arrêts devinrent la règle de toute cette partie de l'Europe. Ses négocians envahirent tout le commerce du levant, et firent en quelque sorte à eux seuls, le commerce du monde. Dans la suite, les Pisantins, les Vénitiens et les Génois s'élevèrent sur leurs ruines, et après avoir été pendant plusieurs siècles les seuls commerçans de l'Europe, ils ont fait place à leur tour aux entreprises plus vastes et plus hardies des puissances maritimes de nos jours.

Les besoins des peuples orientaux les forcèrent, malgré l'antipathie que leur inspirait la différence de religion, à entretenir un commerce libre avec les habitans d'Amalfi, même dans le temps qu'ils faisaient la guerre la plus implacable aux autres nations chrétiennes. Ce privilége exclusif leur fournit l'occasion de fonder un établissement qui a causé de grands embarras aux princes Mahométans; je veux parler de cet ordre de chevalerie institué sous l'invocation de saint Jean de Jérusalem, dont les membres ont été appelés ensuite Chevaliers de Rho-

des, et depuis qu'ils ont perdu cette île, sont connus sous le nom de Chevaliers de Malte. Ils doivent leur existence politique au crédit dont les négocians d'Amalfi jouissaient à la cour du calife, et la pitié que leur inspiraient les pauvres pélerins qui allaient visiter le saint Sépulcre, et qui, n'ayant ni asile ni ressource, éprouvaient la plus grande misère et les plus grands dangers, non seulement dans la traversée, mais pendant leur séjour dans la Terre-Sainte. Ces négocians charitables obtinrent en 1020, la permission du chef des Musulmans, de bâtir deux hôpitaux et une chapelle à l'usage des dévots européens. Plusieurs personnes pieuses se dévouèrent au service des malades. Les habitans d'Amalfi se chargèrent de faire des quêtes en Italie et de pourvoir aux premiers besoins de cet établissement. Lorsqu'ensuite les croisés se furent rendus maîtres de Jérusalem, et que des pélerins vinrent en plus grand nombre visiter le saint sépulcre, on jugea convenable non-seulement de leur assurer un asile pour se reposer des fatigues de leur voyage, mais encore de leur procurer un passage libre dans un pays infesté d'ennemis cruels et implacables. Ce fut alors

Naples.

Naples. que ces humbles serviteurs des malades endossèrent la cuirasse, et allèrent en troupes au-devant des caravanes, qu'ils escortaient au travers de ces déserts si dangéreux. En un mot, ce fut alors que les templiers et les hospitaliers commencèrent à devenir célèbres.

Enfin, pour couronner la gloire d'Amalfi, il fut réservé, à un de ses enfans, de faire ou de perfectionner la découverte la plus importante pour la navigation. *Pasitano*, village situé sur la côte occidentale d'Amalfi, se glorifie d'avoir donné le jour à *Flavius Gioia*. Au commencement du quatorzième siècle, cet homme célèbre inventa la boussole à huit aires de vent, et désigna le nord par une fleur de lys, armes de son souverain, qui était de la maison de France. Quelques auteurs affirment que la propriété qu'a l'aimant de toujours tourner au nord, était bien connue long-temps avant cette époque. M. de Buffon rapporte dans le cinquième volume de son supplément, donné sous le titre d'*Epoques de la nature*, que les Chinois passent pour avoir connu cette propriété, pendant plus de quatre mille ans, sans l'avoir jamais appliquée à la navigation. Il ajoute qu'Homère dit dans son

Odyssée, que les Grecs s'étaient servis de la boussole en conduisant leur flotte devant Troies, temps à peu près le même que celui où les Chinois fixent chez eux cette découverte. Cette dernière assertion m'a paru si extraordinaire, que je me suis donné la peine de parcourir avec soin toute l'odyssée ; mais je n'ai pu trouver aucun passage qui eût le moindre rapport à ce fait ; et plusieurs personnes parfaitement versées dans la langue grecque, et sachant Homère par cœur, ont tenté la même chose avec aussi peu de succès que moi. Quelques auteurs croient que la boussole a été inventée vers le commencement du treizième siècle, perfectionnée depuis et appliquée à la navigation, par Gioia, environ cent ans après. Je crois qu'avant 1302, on n'avait qu'une idée très-confuse de la propriété de l'aiguille aimantée. Son principe était connu, mais non pas encore assez éclairci, quoiqu'on eût fait pour cela quelques faibles tentatives. Sans doute, Gioia fut excité par des expériences qui avaient été faites avant lui ; mais il eut assez de talent ou de bonheur pour trouver la vraie manière de rendre cette étonnante propriété de l'aimant utile à l'univers.

Naples.

Naples.

L'entreprise des Pisantins sur Amalfi est une époque très-intéressante pour toutes les nations chez qui le droit romain est établi; car ce fut dans le pillage qu'ils firent de cette ville, qu'ils emportèrent les célèbres pandectes, code composé par ordre de l'empereur Justinien, et qui avait été apporté de Grèce, comme un simple objet de curiosité, par un marchand de cette ville.

Le commerce, cet enfant capricieux de l'industrie, qui ne prospère que lorsqu'on l'abandonne librement à ses propres volontés, et ne manque jamais de périr lorsque l'autorité s'en mêle, quelque ménagement qu'elle y mette, s'affaiblit, et tomba entièrement à Amalfi depuis la perte de sa liberté.

En partant de ce lieu, nous doublâmes le cap *Conca*, ainsi nommé d'un village situé sur le penchant d'une montagne. La côte, en cet endroit, tourne tout-d'un-coup au nord-ouest, et forme un coude profond. *Possitano* est situé dans ce coude. Nous trouvâmes moins de villages à mesure que nous approchions de la grande mer. Nous gouvernâmes vers les îles *Galli*, qu'on suppose être les anciennes îles des Sirènes, qu'Ulysse

qu'Ulysse passa avec tant de précautions et de dangers. Elles ont éprouvé de grands changemens dans leur forme, leur grandeur et leur nombre, par l'effet des tremblemens de terre. Naples.

La tradition qui plaçait les sirènes dans ces environs, est très-ancienne, et généralement reçue; mais il serait difficile de déterminer ce qu'elles étaient réellement, en les dépouillant de tout ce que l'imagination des poètes leur a prêté de fabuleux. Il est assez extraordinaire que toutes les îles situées auprès des promontoires de l'Italie aient été regardées comme le lieu de la résidence ou de la sépulture d'une déesse ou d'une sirène.

La quantité de retraites délicieuses qu'offre la presqu'île de Sorrento, la beauté des sites, l'abondance non-seulement du nécessaire, mais du superflu, enfin la douceur du climat, ne pouvaient manquer d'y attirer beaucoup d'étrangers, et insensiblement, ils ont dû y prendre le goût des plaisirs, et de cette molle indolence qui affaiblissait leur corps, énervait leur courage et leur rendait odieux tout autre séjour. Peut-être aussi que dans les siècles fort reculés, l'Italie fut possédée par des nations

Naples. dont nous ne savons pas même les noms, et dont les richesses, le goût et les connaissances ont été remplacés par des siècles de barbarie qui en ont effacé jusqu'au souvenir, et que, dans ces temps reculés, les sujets soumis à l'empire des femmes désignées par ce nom, ont excellé dans les arts et les sciences. Leur intérêt et leur politique pouvaient les avoir rendus très-habiles dans l'art d'attirer chez eux les étrangers, et de les corrompre ensuite par leurs vices et leur volupté. Nous avons des preuves presque certaines que les sciences florissaient dans cette partie de l'Europe avant l'époque de la guerre de Troie. Mais probablement elles étaient l'apanage des seuls prêtres. Les anciennes cérémonies en usage sur les bords du lac Averne en sont une preuve certaine. Ainsi la superstition, d'accord avec le vice, a dû rendre l'abord de ce pays infiniment dangereux pour les étrangers.

Ces îles sont au nombre de cinq; nous débarquâmes sur la principale, dans une petite anse formée naturellement par un rocher. Des pêcheurs en foule y étaient venus sécher leurs filets et prendre leur repas. Notre pilote, qui faisait les fonctions de cuisinier, avait fait une provision de co-

quillages et de poissons pendant que j'examinais le rocher. L'agrément de ce repas était bien augmenté par l'aspect sauvage des environs. Naples.

De là, nous fîmes voile pour le canal de Caprée, et passâmes devant *Donerana*, le dernier hameau de la côte sud du cap *Campanella*. Il est célèbre parmi les marins, parce qu'on prétend qu'il est fréquenté par des malins esprits, aujourd'hui en possession de l'ancien domaine des Sirènes, ces démons du paganisme. Les vignes de *Donerana* croissent parmi les lentisques qui abondent dans ce pays. Les qualités astringentes de cet arbuste se communiquent au vin, qui suffoque presque, lorsque ceux qui en ont beaucoup bu se couchent sur le dos, posture si familière aux Napolitains.

CHAPITRE VII.

Voyage de Naples à Tarente. — Ville de Nole, lieu de la mort d'Auguste. — Entrée dans la Pouille. — Avellino. — Fonctions des vieilles femmes que l'on loue pour hurler aux enterremens. — Bords rians du Servaro. — Ville de Troja. — Celle de Manfredonia. — Chemin de l'intérieur des montagnes Cerignoles. — Le champ de bataille de Cannes. — Vestiges de l'ancienne ville. — Arrivée à Barletta. — Ruines d'Egnatia. — Description de Franca-Villa. — Ville de Tarente. — Son histoire. — Ses ruines.

Naples.

Le 12 avril 1777, je partis de Naples et sortis par la porte de Capoue. Une belle allée de peupliers rend cette route la plus agréable de toutes celles qui environnent Naples. A la distance d'un mille, nous passâmes près des ruines de Poggio-Reale, petite ville bâtie par Alphonse II, duc de Calabre. Bientôt après nous quittâmes les hauteurs pour descendre dans les vastes

plaines de Nole, qui ne forment qu'un bosquet continu de peupliers élevés et de très-grands ormes plantés en allées, pour soutenir les vignes qui croissent à leurs pieds, et qui étendent leurs branches en formant des guirlandes de pampre. Naples.

Entre ces rangées d'arbres, les laboureurs sèment différens grains, sans jamais laisser reposer la terre.

L'aspect de cette belle plaine étonne quelques momens, et satisfait les regards; mais son étendue, l'uniformité des objets et la privation de toute entrevue, rendent bientôt celle-là désagréable et fatigante. Le sol est un limon sablonneux et volcanique, très-riche et très-végétatif. L'ombre épaisse d'une si grande quantité d'arbres l'entretient dans un état convenable d'humidité, sans laquelle la fertilité serait bientôt diminuée par l'extrême chaleur du climat: mais aussi cette ombre a l'inconvénient de répandre une mauvaise odeur qui incommode les environs.

Nous tournâmes à gauche pour nous rendre à Nole, ville très-peu digne de l'attention d'un observateur, toutes les ruines de ses anciens édifices étant presqu'effacées: il ne reste, de deux amphi-

Naples.

théâtres, que quelques pans de murs en briques, le marbre dont ils étaient revêtus ayant été enlevé par un comte de Nole, pour servir à la construction de son palais.

Quelques circonstances rendent intéressante l'histoire de cette ville.

Auguste y mourut le 19 août de l'an 14 de J. C., âgé de soixante-quinze ans, non sans soupçon d'avoir été empoisonné par Livie dans un plat de figues, pour avoir laissé entrevoir un retour de tendresse pour Agrippa son petit-fils; mais il me semble que la vieillesse et les infirmités étaient des causes suffisantes de la mort d'un homme usé par les fatigues d'un long règne sur un peuple de conquérans que sa cruauté et sa politique avaient forcé, de fiers républicains qu'ils étaient, à devenir les plus vils esclaves qui aient jamais rampé sous la verge de fer du despotisme. Son fidèle ami, ce général toujours heureux, Marcus Agrippa, était mort quelques années auparavant dans ce même lieu.

C'est ici que commence le chemin qui, par les montagnes, conduit dans la Pouille. Nous entrâmes dans une vallée agréable, qui, en serpentant, pénètre jusqu'au sein des Apennins. Ces montagnes s'avancent

dans la plaine comme des promontoires, et semblent attester que dans des siècles reculés elles ont été baignées par les eaux de la mer, jusqu'à ce que le sol qui est à leurs pieds, ayant été exhaussé par des dépôts de substances marines, par l'effet des feux souterrains, ou par des amas de cendres vomies par le Vésuve, s'est tellement élevé, qu'il a enfin repoussé les eaux jusqu'aux limites qu'on leur connaît maintenant. Naples.

Fort près sont les ruines d'*Abella*, lieu célèbre jadis par la quantité de ses pommes, ainsi que nous l'apprend Virgile :

Et quos maliferæ despectant Mœnia Abellæ.

La vallée est terminée par un village nommé *Cardinalé*. C'est là qu'on commence à gravir une très-haute chaîne de montagnes : la montée est facile et le chemin est bon, ombragé de superbes forêts qui s'étendent depuis le sommet jusqu'au pied de la montagne. Il y a cependant quelques percées de distance en distance, qui laissent apercevoir les horribles précipices dont la côte est environnée.

La descente est bien plus courte pour aller dans la Pouille que pour descendre dans la terre de Labour.

Naples.

Le paysage qui s'offrait à nos yeux était singulièrement beau, orné d'une culture très-variée, égayé par la blancheur des maisons et par les eaux du Sabatto, ruisseau limpide qui coule en serpentant au milieu des bois et des vergers. Des montagnes sombres et majestueuses l'ombragent de tous côtés, excepté dans un seul endroit, où une grande ouverture offre une superbe vue des montagnes éloignées, et du paysage qui conduit à la mer Adriatique.

Une avenue de près d'un mille de longueur, nous conduisit aux portes d'*Avellino*: elle est plantée de peupliers remarquables par leur hauteur, leur grosseur et l'épaisseur de leurs feuillages: c'est une ville considérable: ses rues sont vilaines, mais les maisons sont assez jolies; les églises n'ont rien de remarquable, et sont chargées d'ornemens de mauvais goût, ce que les Napolitains semblent avoir emprunté des Espagnols. Le nombre de ses habitans se monte à huit mille. Le principal article de leur commerce consiste dans les macaroni et les pâtes de plusieurs espèces, qui sont fort recherchés dans le pays, à cause de leur excellente qualité.

Naples.

Avellino abonde en vivres de toute espèce; chaque rue est fournie d'une eau excellente, mais le vin y est très-médiocre. Le sol des environs produit peu de blé, mais une grande abondance de fruits, parmi lesquels la pomme a la préférence. Cependant celui de tous qui rapporte le plus aux habitans, ce sont leurs noisettes : cet arbrisseau fourmille dans toute la vallée, et dans les bonnes années produit soixante mille ducats.

Les femmes de ces cantons sont belles et ne se donnent pas beaucoup de peine pour se parer à leur avantage : elles se lavent les cheveux toutes les semaines, et emploient pour cela une lessive de cendre, ce qui change leur couleur naturelle, du brun foncé en un jaune pâle, qui offre souvent plusieurs teintes sur la même tête.

Je reconnus les traces des coutumes anciennes dans les fonctions de certaines vieilles femmes que l'on loue dans la Calabre pour hurler aux enterremens. Le maintien et la dose de douleurs que l'on doit avoir dans ces tristes cérémonies sont réglés dans ce pays par la plus sévère étiquette. Les vices et les vertus d'un père de famille qui vient de mourir, sont rappelés

Naples.

aux assistans par le plus âgé de la compagnie : la veuve répète ensuite tout ce qu'on vient de dire, y ajoute ses propres réflexions, jette ensuite les hauts cris, et s'arrache des poignées de cheveux dont elle jonche le cercueil. Les filles se les arrachent également, et se frappent la poitrine, mais gardent le silence. Les parens plus éloignés répètent froidement l'oraison funèbre, et n'exercent aucun outrage sur leurs personnes. Lorsque le parent d'un homme de qualité ou d'un riche citoyen cesse de vivre, on loue plusieurs vieilles femmes pour remplir toutes ces cérémonies à la place de la famille.

Les traces de feu se voient évidemment pendant plusieurs milles au-delà d'Avellino, d'où nous nous rendîmes à Ariano, vilaine ville, bâtie sur le sommet inégal d'une montagne, qui a une vue très-étendue de tous les côtés, mais qui aussi est exposée à toutes les rigueurs des vents; elle est sans commerce et sans manufacture, ayant toujours été en déclinant depuis la désolation causée par un tremblement de terre en 1456. Elle compte environ quatorze mille habitans. Le vin d'Ariano est pâle comme le vin rouge de champagne, auquel

il ressemble un peu par certain piquant qui rafraîchit extrêmement dans les grandes chaleurs. Nous logeâmes au bas de la ville, dans le couvent des Dominicains. Depuis cent ans, leur maison a été rebâtie trois fois, ayant été renversée autant de fois par les tremblemens de terre. Le dernier et le plus terrible arriva en 1732, et fut fatal à tout le pays qui s'étend le long de l'Apennin, du côté de l'Est.

Naples.

Pour s'assurer une retraite en cas de nouveaux malheurs, ce que, par leur situation, ils sont toujours dans le cas de craindre, ces religieux ont fait construire un petit bâtiment en bois, dont les diverses parties sont réunies par de grosses chaînes de fer, arrangées de manière qu'elles ont assez de jeu pour se prêter aux oscillations de la terre, et qu'elles peuvent reprendre ensuite leur équilibre.

C'est une chose digne de remarque que l'Abruzze, la Pouille et la Calabre, ont été plusieurs fois dévastées par des tremblemens de terre, tandis que le pays de Labour, quoique plus exposé aux ravages du Vésuve, a rarement éprouvé de pareilles catastrophes. L'issue que cette montagne procure aux feux souterrains garantit sans

Naples. doute le pays voisin de ces secousses violentes, et le défaut de semblables soupiraux sur les côtes de l'est est probablement cause des convulsions qui ont si souvent bouleversé ces villes.

D'Ariano, nous redescendîmes rapidement du côté de la mer Adriatique, ayant toujours monté depuis Naples : comme on nous assura qu'il y avait beaucoup de voleurs répandus dans les bois, nous prîmes une escorte de cavalerie pour n'être pas taxés d'entêtement ni de témérité, quoique nous ajoutassions peu de foi à ce rapport. Ces détachemens de troupes sont placés de distance en distance, par ordre du gouvernement, pour accompagner les voyageurs et les marchands.

Notre route devenait plus agréable à mesure que nous parcourions les bords riants du *Servaro*. Les montagnes sont couvertes des deux côtés d'immenses forêts qui règnent depuis leur sommet jusqu'au lit du fleuve. Notre odorat fut rafraîchi par les parfums qui s'exhalaient de plusieurs bosquets d'arbustes à fleurs; et notre vue fut réjouie par la brillante fleur de l'arbuste *suda*, qui croît abondamment dans ce canton.

Naples.

Nous continuâmes notre route le long de la rive gauche de la rivière, par une plaine d'une grande étendue, couverte de petits chênes et d'une herbe grossière. Le roi a une maison de chasse auprès de cette forêt.

A quelques milles de là, sur la gauche, est la ville de *Troja*, bâtie sur une éminence, des débris de celle d'*Æcas*, détruite par Constance II. On l'a regardée pendant long-temps comme la clef de l'Apennin, et par cette raison elle essuya plusieurs siéges.

Bientôt après nous quittâmes les bois et gravîmes la dernière montagne, d'où nous descendîmes dans l'immense plaine de la Pouille, par des terres en friche et couvertes de poiriers sauvages. Le premier coup-d'œil de ce pays est curieux par le nouveau genre de vue que l'on aperçoit; mais il devient désagréable lorsqu'on en a joui quelques momens. Vers le milieu de la plaine est la ville de Foggia, qui n'a ni murailles, ni portes, ni citadelle, quoique ce soit une des principales villes de la Capitanate : elle est assez bien bâtie en pierres blanches, et a deux ou trois belles rues. Cette ville, ainsi que plusieurs autres de la côte, fut

ruinée et rebâtie ensuite avec plus d'élégance et de régularité. Pendant l'été, l'air en est très-mal-sain, ce qui fait que toutes les personnes aisées se retirent ailleurs pendant les chaleurs. Elle contient l'hiver environ vingt mille habitans.

Pendant quelque temps, nous eûmes de la peine à trouver un logement, parce que toutes les auberges, qui ne sont que de misérables cabanes, étaient occupées par le peuple des environs, qui était venu pour la foire. C'est dans ces occasions que Foggia devient un lieu très-fréquenté et gai, même pour la noblesse napolitaine; elle y vient exercer ses talens pour le jeu, aux dépens de la bourse des gentilshommes campagnards, moins habiles qu'eux, et qui s'en retournent ordinairement dépouillés de toutes leurs économies d'une année entière. Cette passion effrénée du jeu règne avec une violence extrême par tout le royaume; c'est une peste qui ne s'éteint jamais, quoiqu'il y ait quelques momens d'intermittence, et malheureusement il n'y a point de lazareths pour en arrêter les progrès.

En partant de Foggia, notre premier gîte fut *Manfredonia*, qui en est éloigné

de vingt milles. Nous traversâmes un pays garni de pâturages couverts de chardons, d'artichaux sauvages et de fenouil de la grande espèce. Cette dernière plante sert à faire des ruches et des siéges : on en fait manger les feuilles aux ânes pour les fortifier, et les paysans font cuire les bourgeons tendres, et les mangent comme un mets délicat. Cette plante couvre la moitié de la plaine et s'élève si haut, que dans une des guerres entre les Français et les Espagnols, ces derniers marchèrent à travers ces fenouils, et, sans être aperçus, s'approchèrent des retranchemens du camp des Français. Les artichaux servent à nourrir les buffles.

Naples.

Le 19 avril, nous suivîmes la côte au nord-est pendant trois milles par un pays fertile et bien cultivé; nous arrivâmes au pied du mont Gargan : cette chaîne de montagnes, presque entièrement composée de marbre, forme un grand promontoire qui s'avance dans la mer Adriatique, et elle est séparée de l'Apennin, du côté de l'ouest, par les plaines de *Lucera* et de *San Severo*. La plupart des géographes la représentent comme faisant partie de cette grande chaîne qui parcourt le milieu de l'Italie : mais,

Naples. dans ce point comme dans bien d'autres qui regardent ces provinces, j'ai eu plus d'une occasion de remarquer plusieurs erreurs dans les meilleures cartes, et je n'en connais pas une seule à laquelle on puisse s'en rapporter entièrement. Peu de personnes voyagent dans la vue de faire des observations sur les lieux. Ainsi la plupart des voyageurs sont obligés d'adopter les erreurs de ceux qui les ont précédés, faute de moyens de pouvoir se procurer de meilleurs renseignemens.

Nous grimpâmes pendant une heure par un sentier très-raboteux, au travers des halliers, de pins sauvages, de genièvres, de lentisques et d'autres plantes odoriférentes, et nous arrivâmes enfin au sommet de la montagne que commande la baie de Manfredonia, où nous trouvâmes la misérable ville de Sant-Angelo, qui contient environ six mille habitans ayant l'air d'autant de sauvages. Nous nous logeâmes chez les Carmes, qui nous reçurent très-honnêtement, et nous procurèrent des vivres en abondance.

Après dîné, un des moines nous conduisit au sanctuaire, qui est une caverne dans un rocher. Un petit bois de vieux arbres ombrage

brage ce lieu. Les branches sont couvertes d'os percés que les pélerins y attachent, soit comme des preuves qu'ils ont accompli leurs vœux, soit par une suite de quelque dévot caprice, comme les payens avaient coutume autrefois d'attacher de petites images, ou des masques, aux branches des arbres en l'honneur de Bacchus. Nous descendîmes, par un portique d'architecture gothique, un escalier de cinquante-cinq marches, d'un marbre à gros grain, où les traces des mains ou des pieds des dévots sont empreintes. Dans le fond, nous entrâmes dans une grotte sombre et humide: c'est la chapelle de l'archange Michel. La statue du saint est d'une pierre molle, commune dans le pays : elle est au-dessous de toute critique, ainsi que le reste de la décoration de cette chapelle.

Naples.

Le lendemain matin, nous fîmes une course très-agréable dans l'intérieur des montagnes, par des vallées charmantes et à travers des forêts superbes qui nous rappelèrent ces bois vénérables, cités par Horace, qui jadis se ployaient sous l'effort des vents impétueux qui battaient les flancs raboteux du mont Gargan, etc. Les vallons ombragés sont encore cultivés avec soin,

Naples.

et semblent favorisés du plus heureux climat et de la plus riche végétation. L'herbe est courte, mais délicate. Après cette course charmante, pour prendre notre repas, nous nous assîmes au bord d'un clair ruisseau qui se précipite parmi les rochers et se perd dans les buissons. Nous retournâmes ensuite à Sant-Angelo, et le lendemain nous traversâmes la plaine jusqu'à Lucera, qui est située sur le sommet d'une montagne détachée de l'Apennin, et qui domine sur une étendue immense de pays et de mer.

De *Lucera* nous continuâmes notre voyage vers le midi jusqu'à *Cerignole*, à travers une plaine immense arrosée par les eaux du *Carapelle* et du *Servaro*. Nous rencontrâmes une foule de gens qui revenaient de la fête de l'*incoronata*. C'est une image de la Vierge qui a été trouvée dans un arbre, et pour laquelle on a une grande vénération. Tout le monde était d'une grande gaîté. Les femmes sur-tout me parurent extrêmement satisfaites des plaisirs de la journée.

Le 22 avril, nous partîmes de grand matin pour aller examiner le champ de bataille de Cannes, fameux par la victoire remportée par Annibal sur les Romains, l'an 536 de Rome. Nous prîmes le chemin de Barletta,

En suivant la rive droite de l'*Ofanto* : une chaîne de petites montagnes dépouillées de bois et distribuées en pâturages et en terres labourées, borde la rivière, de ce côté, pendant un espace de quatre milles, au bout desquels nous entrâmes dans une plaine terminée par les monticules sur lesquels était située la ville de Cannes. Naples.

Les vestiges de la ville de Cannes sont très-peu de chose; ils ne consistent qu'en quelques fragmens d'autels, de corniches, de portes, de murs, de voûtes et de souterrains qui servaient de magasins à blé. Elle fut ruinée l'année avant la bataille; mais ayant été rebâtie de nouveau, elle devint le siége d'un évêché dans les premiers siècles du christianisme. Elle fut ruinée de nouveau dans le sixième siècle. La prospérité des villes maritimes, dont la richesse et la population s'étaient augmentées par les croisades et par le commerce, devint la ruine des grandes villes de l'intérieur; et il est probable que celle de Cannes à été entièrement abandonnée avant la fin du treizième siècle.

Au pied de la montagne, on voit une arche très-grande, au-dessus d'une auge de marbre qui reçoit les eaux d'une fontaine

Naples.

abondante. Nous trouvâmes dans ce lieu un camp de bergers de l'Abruzze qui se préparait à retourner dans les montagnes. Grossiers par leur figure, par leur langage et leurs habillemens, mais polis et hospitaliers, ils nous offrirent du lait, du fromage et de la viande froide. Les principaux d'entre eux nous donnèrent quelques médailles de cuivre des empereurs Zenon et Léon, qui avaient été trouvées dans ces ruines, et parurent surpris de ce que nous voulions leur payer ces bagatelles. La montagne au-dessus de la fontaine étant plus élevée que les autres, j'y montai pour reconnaître le pays, et j'en traçai l'esquisse. En examinant les notes que j'avais préparées avant d'aller visiter le champ de bataille, je parcourus alors cette vaste étendue de plaines uniformes. Tout était plongé dans le silence; ni hommes ni bêtes n'annonçaient cette scène : nous étions placés sur des ruines et sur des voûtes, et les bords de la rivière étaient déserts et sauvages. Mes idées prirent naturellement la teinte de cette triste vue, en réfléchissant sur le sort de Rome et de Carthage. Rome se rétablit du coup affreux dont elle avait été frappée dans ces plaines; mais depuis long-

temps sa gloire et ses trophées sont cachés dans la poussière. Carthage est ensevelie dans des ruines encore plus effacées que celles des méchans murs de Cannes; à peine en reste-t-il quelques vestiges. Les projets hardis, les belles marches et les exploits de son héros, et jusqu'à la victoire qu'il avait remportée dans ce même lieu, auraient été depuis long-temps ensevelis dans l'oubli, si ses ennemis mêmes n'en eussent assuré l'immortalité; car les annales de Carthage n'existent plus; une ruine générale a tout englouti. Naples.

Le lieu de l'action est désigné à la postérité par le nom de *Campo di sangue*, champ du sang. Les paysans nous firent voir des éperons et des têtes de lances nouvellement trouvés en labourant les champs, et nous dirent qu'on y avait trouvé, en différens temps, des quantités d'armures de toute espèce.

Le lendemain, nous louâmes un guide; ou, pour mieux dire, un drôle fort bavard et fort bruyant offrit de nous conduire. Notre voyage fut très-agréable pendant neuf milles, à travers une plaine où il n'y avait que peu de blé et de bois, mais une grande quantité de lentisques.

Naples.

Notre conducteur, qui, pendant tout le voyage nous avait entretenus de contes merveilleux, d'apparitions et de miracles, nous apprit enfin le sujet du désir qu'il avait eu de nous accompagner jusqu'à ce lieu. Ce n'était rien moins que l'espérance de découvrir, parmi les cavités de ces ruines, l'entrée de la *Grotte enchantée*, qui contient une colonne d'argent massif avec quantité d'autres choses précieuses. Il nous assura que c'était l'opinion de tout le pays que quiconque avait l'ame assez pure, et serait assez favorisé pour pénétrer dans cette caverne mystérieuse, y trouverait sans contredit des trésors suffisans pour acheter tous les troupeaux des plaines de la Pouille. Cet honnête homme était sûr d'obtenir la préférence, parce que peu de jours auparavant il avait été faire ses dévotions à la *Madonne de l'incoronata*, et n'avait rien négligé de tout ce que l'église prescrit pour purifier son ame. Il ne put s'empêcher d'être surpris, lorsqu'en parcourant tous les coins et recoins de ce lieu, aucun de nous ne put trouver un creux de plus d'un pied de profondeur. Il nous dit, avec un air qui peignait la honte et l'embarras, qu'il se rappelait à présent que plusieurs

gens de bien de sa connaissance, entr'autres un capucin qui menait la vie la plus exemplaire, n'avaient pas été plus heureux que lui dans les recherches qu'ils avaient faites de cette caverne enchantée. Naples.

Comme il paraissait croire que notre présence était contraire à l'influence de son heureuse étoile, nous le quittâmes, en lui donnant le seul argent que probablement il était destiné à gagner ce jour-là, et nous continuâmes notre voyage le long de la mer. Aussi long-temps que nos yeux purent le distinguer, nous le vîmes qui courait çà et là de l'air le plus occupé, en cherchant sa grotte chimérique.

Nous traversâmes un pays riche et cultivé jusqu'à l'embouchure de l'*Ofanto*, où nous passâmes un pont et entrâmes dans la terre de Barri. A trois lieues plus loin nous arrivâmes à *Barletta*.

Cette ville, vue du dehors, paraît être absolument en ruines : ses murs s'écroulent de toutes parts, et ses fossés sont comblés de décombres ; mais l'intérieur de la ville est magnifiquement bâti. Quoique peu peuplée, elle présente l'idée de la capitale d'un état puissant réduit à l'état de province conquise. De fréquens changemens de maî-

Naples.

tres, une mauvaise administration et la décadence du commerce ont ruiné Barletta. Ses rues sont larges et bien pavées, ses maisons spacieuses et élevées, et la cathédrale est remarquable par ses colonnes antiques de granit.

En partant de Barletta, nous vîmes devant nous la ville de *Trarsi*, située dans une presqu'île, à la distance de six milles. Aussitôt que nous y fûmes arrivés, nous allâmes rendre nos devoirs au *preside*, à qui nous présentâmes une lettre du secrétaire d'état. Il nous donna un ordre pour que tous les couvens de son district eussent à nous loger et à nous bien recevoir. Nous étions pourvus de semblables recommandations pour chaque province, et c'est le meilleur moyen qu'on puisse prendre lorsqu'on veut voyager dans un pays si mal fourni d'auberges. Nous passâmes notre après-dîner avec l'archevêque, prélat respectable et instruit. Il nous apprit qu'il n'avait rien négligé pour introduire le goût de l'étude et de la littérature dans son diocèse, mais jusqu'ici sans aucun succès; car les Trarsiens sont, nous dit-il, un peuple fort gai, *gente multo allegra*, mais malheureusement né avec une aversion

invincible pour l'application. Quoiqu'entièrement sous ses ordres, les étudians trouvaient moyen de l'attraper; et souvent lorsqu'il croyait le séminaire entier enseveli dans le silence, et livré à la plus profonde contemplation ou à l'étude de la théologie, il était bien étonné, en entrant dans la cour, de voir tout le monde occupé à danser. Nous eûmes lieu de nous convaincre qu'il n'exagérait point dans ce qu'il avait dit, car je n'ai jamais entendu un bavardage aussi complet, et un tintamarre aussi bruyant que celui qui se fit entendre toute la journée sous nos fenêtres. C'est une maxime établie à Trarsi, par un usage d'un temps immémorial, qu'on ne travaille jamais l'après-midi. Il est de règle de passer ce temps à dormir, à bavarder et à ne rien faire. Nous ne pûmes jamais obtenir du maréchal de ferrer un de nos chevaux le soir.

Naples.

Bisseglia est éloignée de quatre milles de Trarsi. C'est une jolie ville entourée de vergers et de maisons de campagne. Ses murs, bâtis en pierre, sont très-élevés. Les recherches que je fis pour retrouver les anciens édifices dont il est fait mention dans une des descriptions de cette ville, ont été sans succès.

Naples. Le clergé offre à la dévotion des *Bisségliens*, le sang liquéfié de St. Pantaléon et de deux autres martyrs, miracle qui a lieu tous les ans. Ce genre de prodige était en usage chez les Grecs du Bas-Empire, qui introduisirent plusieurs opinions et pratiques religieuses dans cette province. Cependant les liquéfactions miraculeuses sont encore plus anciennes dans la Pouille.

Nous eûmes du froid et de l'humidité dans notre voyage de l'après-midi. Le vent soufflait de la mer, et le chemin, passant sur un roc pelé et fort élevé, nous exposa à toute sa violence. Le pays est plat et séparé par des murs en pierres sèches : le sol est naturellement maigre, et produirait à peine quelques brins d'herbe, si les gens du pays n'avaient trouvé la manière de le rendre meilleur, au moyen d'un engrais abondant de plantes marines pourries.

Bari a beaucoup d'apparence de loin. Nous logeâmes au couvent des Dominicains où le bon prieur nous donna sa propre cellule. Notre obligeant hôte nous fit servir un souper abondant en poisson, jaloux de soutenir à cet égard la réputation de *Bari*. La grande quantité et l'excellente qualité du poisson attestent qu'Horace con-

naissait parfaitement les avantages qui étaient particuliers à son pays. Naples.

A peu de distance de la ville, dans un endroit qu'on dit avoir servi de cimetière à l'ancien *Bari*, le hasard a fait découvrir une quantité de vases funéraires, connus des antiquaires sous le nom de vases étrusques; car, pour un de ces vases faits en Toscane, il y en eut mille faits en Campanie, où la même espèce de poterie était d'un usage habituel: ils sont fort estimés pour leur légèreté, leurs belles formes et la science profonde qu'on suppose cachée sous les caractères ambigus et les divers groupes peints tout autour, en couleur d'un jaune foncé sur un fond noir. Ces figures et la forme de ces vases n'ont pas peu contribué à former le goût et à enrichir l'imagination de nos artistes en porcelaine; mais elles ont très-peu contribué au progrès de nos connaissances en histoire et en antiquités; car on est à peine parvenu à en expliquer un seul à la satisfaction des savans. La grande vogue que ces vases ont eue parmi les gens curieux et riches de ce siècle, a fait imaginer aux Italiens de les contrefaire, et il n'est pas rare de voir aujourd'hui un jeune amateur acheter une cruche mo-

Naples. derne, bien imitée par les cassures et la crasse qui l'entoure, pour un véritable vase antique. Un habitant de Bari, qui en possédait, il y a peu de temps, une collection complète, m'apprit que les plus beaux avaient été trouvés dans un grand sépulchre, environ trois pieds en terre. Il contenait un squelette enfermé dans un cercueil de pierre, autour duquel ces vases étaient rangés et vides. Encouragé par cette découverte, il fit fouiller dans divers autres endroits de ses vignes, et rencontra des voûtes semblables, mais point de vases d'un bon grain et d'un travail fini.

A l'extrémité sud de la péninsule, est un port qui offre un abri passable aux petits bâtimens. Il fut un temps où son commerce était très-florissant, comme étant à-la-fois le marché des Dalmatiens et des Levantins; mais les droits exorbitans et les entraves mal entendus qui embarrassent le commerce de ce royaume, ont depuis long-temps chassé les marchands ailleurs. Malgré cela, les habitans de Bari, dont le nombre se monte à près de dix-sept mille, sont un peuple laborieux et actif, et ne laissent pas encore de faire un certain commerce en huile et en amandes; et outre ces deux

articles principaux, ils fournissent encore beaucoup de potasse, de savon, d'anis et d'ail, aux îles Vénitiennes. Naples.

La première ville que je rencontrai en continuant ma route, fut *Mola-di-Bari*, qui contient environ six mille âmes, agréablement située sur des roches, et ayant de loin beaucoup d'apparence. Je ne sais pas si de plus près elle offre quelque chose de remarquable, mais je ne voulus pas m'y arrêter; j'allai dîner à Polignano, à un mille plus loin. C'est une petite ville perchée, ainsi qu'un nid d'oiseau, sur le haut d'un rocher énorme qui s'élève à pic au-dessus de la mer. Depuis Bari, le sol n'est pas bon, et ne produit que des oliviers, objet principal de la culture des habitans; car l'huile est le grand article du commerce de cette province.

Pendant qu'on préparait mon dîner, je m'amusai à voir des paysans qui jetaient des boules de bois avec leurs pieds: ils sont extrêmement adroits à ce jeu: ils élèvent la balle avec les doigts des pieds et la jettent, à une distance considérable, le long d'un grand chemin aussi raboteux que les glaciers de la Suisse. L'après-midi mon voyage fut agréable; pendant cinq

milles je traversai des bois d'oliviers jus-
Naples. qu'à *Monopoli*. Cette ville, ainsi que presque toutes celles de cette côte, a une grande apparence de magnificence, qui s'évanouit quand on s'en approche. Les environs sont bien plantés en figuiers, amandiers, et un petit nombre de citronniers et d'orangers. Je n'ai vu qu'un seul jardin qui eût des arbres toujours verts. Les oliviers sont la principale richesse. L'étendue des plantations de cet arbre utile est étonnante. On m'a assuré que, depuis Monopoli, les bois d'oliviers s'étendaient de trois côtés pendant douze milles.

A un mille de Monopoli, le paysage s'étend, et présente à droite une longue chaîne de montagnes couvertes de bois; les plantations d'oliviers qui sont dans la plaine, sont remarquables par leur grande étendue, l'épaisseur de leur feuillage et la grosseur des arbres. On les taille en forme de coupe, en élagant le milieu, comme les jardiniers taillent les pommiers et les poiriers. Ce procédé leur procure, dans toutes les parties, l'influence de l'air et du soleil, et les fait mûrir promptement.

A six milles plus loin, sont les ruines d'*Egnatia*, qui était l'avant-dernier gîte

d'Horace à Brindes : elle est maintenant connue sous le nom de *Torre-Dagnazzo*. Il n'en reste plus qu'une partie du rempart, qui, auprès de la mer, se trouve bien conservée jusqu'à la naissance du parapet. Il y a auprès quelques arches et des voûtes. Naples.

Le petit nombre de villageois qui habitent ces ruines, n'ont plus de temple dans lequel ils puissent faire brûler de l'encens sans feu, pour amuser ou étonner les voyageurs : mais ce secret n'est pas perdu dans le royaume ; et soit qu'il ait été conservé par tradition, ou découvert de nouveau, on le pratique encore avec succès.

Aussitôt que nous nous fûmes reposés un peu, nous nous éloignâmes successivement de la mer, en tirant vers les montagnes : nous traversâmes un bois d'oliviers qui nous procura une ombre très-agréable. Des bandes de tourterelles voltigeaient sans cesse à travers le chemin : mais quoiqu'elles passassent souvent auprès de moi, je respectai trop les vertus que les poètes leur attribuent, pour me permettre d'en tirer. Les jeunes sont très-recherchées pour la délicatesse de leur chair. La manière de les tuer est assez curieuse. Lorsque le soleil est au zénith, et que le jour est bien clair,

Naples. des chasseurs s'en vont en cabriolet sous les oliviers, et marchent ensuite lentement, mais sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent quelque tourterelle perchée sur une branche. Le pauvre oiseau, frappé de cette vue extraordinaire, ou ébloui par le mouvement des roues, fixe les yeux, et se met à tourner la tête en imitant leur mouvement : lorsqu'il est étourdi, un des chasseurs descend légèrement de la voiture et le tire. On place aussi à différens endroits de petits bassins de pierre, qu'on remplit d'eau; ces oiseaux y viennent boire, et le chasseur, qui s'est mis en embuscade derrière un buisson, les tire à son aise.

Après avoir fait six milles, nous arrivâmes à *Ostroni :* c'est une pauvre ville épiscopale, située sur le sommet d'un précipice, au-dessus d'une forêt d'oliviers. L'extérieur d'*Ostroni* était si peu engageant, que je résolus d'aller ce jour-là jusqu'à *Francavilla*, où, par les ordres du prince, je fus reçu et traité avec des égards particuliers.

Je devrais regarder le lendemain de mon arrivée ici comme le plus beau jour de ma vie, car on m'y rendit des honneurs qui auraient pu tourner la tête à un simple gentilhomme

gentilhomme anglais. J'étais à peine habillé, que *Don Dominico*, l'intendant du prince, me fit demander audience. Il avait été secrétaire de la princesse, et avait tous les talens requis pour faire un parfait maître de cérémonie. Ayant été introduit avec son habit de gala, de couleurs bien bigarrées et bien antiques, il me témoigna combien il avait été désagréablement surpris de voir qu'au lieu de deux *nobile signore* que le prince son maître lui avait annoncé, il n'en avait vu arriver qu'un. Lorsque je lui eus dit la raison qui avait empêché mon ami de venir, il s'étendit en complimens de condoléance très-pathétiques, et me promit que l'aumônier ferait des prières pour son prompt rétablissement. Au même instant, le recteur du village, le père gardien des capucins et le corps des magistrats arrivèrent en grande cérémonie. Le premier m'adressa une harangue courte mais polie, qu'il ne rendit pourtant qu'avec embarras. Mon introducteur des ambassadeurs me dit à l'oreille que le recteur avait composé un discours très-éloquent pour deux illustres voyageurs ; mais qu'en apprenant qu'il n'y en avait qu'un, il n'avait pu s'en servir, n'ayant pas eu le temps d'arranger toutes

Naples.

Naples. les figures de rhétorique qui avaient été composées pour deux. Ce que je perdis de son discours, fut compensé par celui du moine, qui, en parlant du nez, et en me faisant plusieurs révérences, me gratifia de toutes les vertus possibles, et s'exprima en métaphores si bizarres, qu'il enchanta tous ses auditeurs, et pensa me faire oublier mon rôle. Il apprit à la compagnie que je voyageais dans les pays étrangers pour faire une provision d'huile pour les lampes des sciences de mon pays; que mon esprit naturel servait de cruche, et que mon éloquence était la flamme. Je fus trop heureux de me débarrasser de mes orateurs, et j'allais les conduire jusqu'à la porte, lorsque mon mentor m'arrêta tout court, de crainte que je ne leur fisse trop d'honneur.

On me conduisit ensuite à la chapelle, où les musiciens de la ville exécutèrent une messe. Un nuage d'encens obscurcit l'église pendant tout le service, après lequel *Don Dominico* me mena voir la ville, ou plutôt me fit voir par la populace, car elle nous suivit pendant tout le temps. J'étais parfaitement ennuyé de ma gloire, et je m'y serais certainement dérobé, si je n'avais craint de faire trop de peine à mes hôtes.

Francavilla est grande et bien bâtie : les rues sont larges et droites, et les maisons, quoique d'une architecture lourde, ont de l'apparence. Depuis 1734, qu'un tremblement de terre renversa une partie de la ville, les habitans n'osent pas élever leurs maisons de plus d'un étage. La grande rue passerait pour belle, même dans une capitale. Les avenues par lesquelles on arrive à la ville, sont bien plantées et offrent un ombrage agréable. Les habitans, au nombre de douze mille, vivent du commerce de leur huile et de leur coton, dont ils font de très beaux bas. Naples.

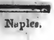
La demeure du prince est un château triangulaire, entouré d'un fossé sec : les appartemens sont spacieux ; mais comme depuis long-temps les propriétaires n'y ont point paru, tout y a le caractère de l'abandon et de la décadence.

Après ma promenade, j'allai faire un dîner somptueux ; mais comme le cuisinier, qui n'a jamais été fort habile, était retiré depuis vingt ans, il voulut ce jour-là montrer ses talens dans une grande occasion ; de sorte qu'il me fut presqu'impossible de manger de ses ragoûts, et même de pouvoir distinguer un seul plat. Je ne

pus jamais obtenir de Don Dominico, ni
Naples. de personne de la compagnie, de se mettre à table avec moi; de sorte que, comme le gouverneur Sancho, je me vis entouré de mes officiers, de mon médecin, de mon aumônier et de mes musiciens. Je différai cependant du chevalier errant, car le médecin, au lieu de m'enlever mes plats, avait grande attention de me les vanter et de me presser d'en manger; mais je remarquai qu'il n'osa risquer d'en nommer aucun.

Après ce repas, aussi long qu'ennuyeux, on me laissa pour faire la sieste, et le soir on me régala de la tragédie de Judith et d'Holopherne, jouée par les jeunes gens de la ville, sur le théâtre du château. Leur accent, leurs gestes forcés et les bévues de langage qu'ils faisaient, firent de ce misérable drame une véritable farce. Lorsque l'héroïne tua le général, la salle entière trembla d'applaudissemens; la partie supérieure de son corps fut cachée par les coulisses, ses jambes étaient étendues sur le théâtre, et marquaient si bien les angoisses de la mort, par ses convulsions et ses coups de pieds, qu'il attendrit tous les cœurs, ravis d'une si belle exécution.

Judith se présenta ensuite, et récita un long monologue, tenant son épée d'une main, et une tête à perruque dégoutante de sang de l'autre. Jamais actrice tragique ne fut renvoyée du théâtre avec des applaudissemens plus brillans et plus sincères.


Naples.

Je fis une course à *Oria*, ville bâtie dans une situation pittoresque, sur trois montagnes, au milieu de la plaine. Le château et la cathédrale sont hardiment établis sur les sommets les plus élevés. Ce lieu est originairement une colonie de Crétois, ses médailles portent un minautore.

Je continuai ma course à quelques milles plus loin, vers le sud, jusqu'à *Casal-Nuovo*, ville considérable, mais sans aucun édifice remarquable. Elle contient environ quatre mille habitans. Ils ne sont connus que pour le goût qu'ils ont pour la chair des chiens; c'est en quoi je leur connais peu de rivaux. Nous ne vîmes pas un seul de ces animaux dans les rues. Malheur au pauvre barbet qui suit son maître dans ce pays de cannibales. Je ne pus obtenir de mon conducteur de m'avouer s'il nourrissait des troupeaux de chiens, comme on élève ailleurs des troupeaux de moutons, ou s'il se donnait quelque peine pour les engraisser, afin de

Naples. rendre leur chair meilleure, soit en les châtrant, soit en leur donnant quelque nourriture particulière. On dit que la chair de cheval se vend publiquement au marché de *Bari* et de *Francavilla*. Le bailli de cette seigneurie m'apprit que les belles-lettres y étaient fort cultivées. Il pouvait, disait-il, nommer, sans se compter, douze hommes très-savans qui composaient une académie, savoir : deux médecins, deux apothicaires et huit gens de loi. Il n'y a ici ni commerce ni manufactures.

Je partis de *Francavilla* avec quatre hommes bien armés et bien montés. Tous les grands barons entretiennent un certain nombre de gens de confiance, braves et déterminés, pour protéger leurs vassaux, escorter les paiemens qu'on leur fait, et empêcher les dévastations sur leurs champs et dans leurs forêts. Mais comme je n'avais nulle crainte d'être attaqué, je me débarrassai de cette suite inutile le plutôt qu'il me fut possible. J'avançai tout doucement pour jouir de l'air pur du matin, et pour examiner le pays à mon aise. J'arrivai au haut de la plaine d'Oria; et, par une descente assez roide, je descendis dans celle de Tarente. La séparation ne se fait pas

gradueIlement, mais tout d'un coup, par une barrière de rochers à pic. Après avoir passé par de très-beaux vergers, j'aperçus *Mare-Piccolo*, ou la petite mer au-delà de laquelle s'élève la ville de Tarente.

Naples.

Peu après je passai près d'un monceau de décombres que les antiquaires disent être le reste de la muraille des Japigiens. Elle avait anciennement quarante milles de long, et s'étendait d'une mer à l'autre. Je mis pied à terre pour jouir des charmes de ce lieu agréable et solitaire; et tandis que mes yeux parcouraient ce beau paysage, mon imagination s'égarait dans de tristes réflexions sur les vicissitudes et les destins des empires, et sur le sort de Tarente en particulier. Il régnait dans ce moment un morne silence dans ce port, jadis le rendez-vous de tous les vaisseaux de l'univers; un seul bateau pêcheur troublait alors le sein de ses eaux, où jadis la nombreuse flotte des Carthaginois avait déployé son pavillon. De tous les temples, gymnases, théâtres et autres monumens de la gloire et de l'opulence de Tarente, il ne reste pas une seule colonne sur la hauteur où jadis cette ville fut assise. Quelques couvens indiquent son ancienne situation,

[redacted] tandis que la ville moderne, resserrée dans
Naples. une petite île, occupe la place où était l'ancienne citadelle. Mais malgré ce changement dans le destin de Tarente, son site offre encore des beautés sans nombre. Un pont assez long, composé de sept arches, joint la ville au continent du côté du nord. La mer passe à travers avec une grande impétuosité.

On a comparé Tarente à un vaisseau, pour la forme : le château qui est à l'extrémité en représente la proue ; la grande église, le grand mât ; la tour de Raimond d'Orsini, le beaupré ; et le pont, le câble.

Ferdinand I.er, craignant une attaque de la part des Turcs, fit couper l'isthme pour laisser passer la mer. Philippe II fit élargir et creuser ce passage, pour y faire passer des vaisseaux. Mais il a été ensuite comblé par les sables et les immondices ; de sorte que ces eaux devenues stagnantes, étaient très-nuisibles. L'air de Tarente en fut extrêmement altéré jusqu'en 1755, qu'il fut encore ouvert par les ordres du roi. Les rues sont sales et étroites, surtout la *Marina*, qui s'étend le long de *Mare-Piccolo* ; elle est sans doute la plus affreuse habitation de l'Europe, et ne peut le céder à

cet égard, qu'au ghetto des juifs à Rome.
La cathédrale est très-peu de chose, et il est bien triste que la chapelle du patron ait été décorée aux dépens de presque tous les monumens de l'ancienne ville. Les colonnes de granit tirées des ruines de ces temples, sont entassées sans goût et sans proportion dans cette église. La place qui se trouve auprès du pont, est la seule de quelqu'étendue; c'est le rendez-vous de tous les citoyens pendant l'été; ils s'y rassemblent autour de la fontaine pour respirer l'air frais de la soirée et s'y rafraîchir. Tarente moderne ne saurait dans toutes les saisons se vanter de cette salubrité qui rendait l'ancienne ville les délices des gens voluptueux et l'asile des valétudinaires. Naples.

A peine était-il jour, que mon impatience me fit sortir de la ville, pour aller examiner les ruines de l'ancienne Tarente, ville dont la description m'avait si souvent enchanté dans mes lectures, et que sa gloire et ses malheurs rendent vraîment intéressante. Je parcourus inutilement les champs et les jardins, en examinant, avec l'attention la plus scrupuleuse, chaque pierre qui pouvait avoir l'apparence de l'antiquité;

Naples. mais, à mon grand étonnement, je n'en pus découvrir la plus légère trace. A peine reste-t-il le moindre vestige de cette ville, et jamais rien n'a été plus complétement effacé de dessus la terre, que ne l'est Tarente. Ses pompeuses annales ont besoin d'être aussi authentiquement attestées qu'elles le sont par les historiens qui avaient été témoins oculaires de son existence, pour croire qu'une ville jadis rivale de Rome, avait élevé ces superbes tours et déployé de nombreuses armées sur ces montagnes solitaires. Je revins à la ville en suivant les bords de *Mare-Piccolo*, promenade agréable qui jouit de la plus belle vue. Près du couvent d'*Alcanterine*, est un monticule entièrement composé de coquillages dont les anciens se servaient pour la composition de la teinture de pourpre si renommée. Nous lisons dans certains auteurs, qu'on teignait les toisons sur les corps des brebis, mais nous n'avons aucun renseignement des procédés ni des avantages de cette méthode.

Les Grecs, qui n'ont jamais été en peine de trouver une fable ingénieuse pour excuser leur ignorance sur les causes et l'ori-

gine des choses, n'ont pas manqué d'attri- [redacted]
buer au chien d'Hercule la découverte de Naples.
la pourpre ; ils disaient que ce chien, en courant sur la plage, rencontra un de ces testacées qu'il écrasa avec ses dents. A l'instant une teinte, impossible à effacer, couvrit sa gueule, et cet événement fit naître la première idée de teindre les étoffes de cette couleur. Il n'y a pas de doute que cette teinture n'ait été en usage dès la plus haute antiquité. Moïse et Homère font mention de couleurs composées, et la femme d'Alcinoüs est représentée filant de la laine teinte en pourpre.

Une situation douée d'un climat aussi délicieux, et qui offrait un des plus beaux ports du monde, doit avoir attiré de bonne heure l'attention des navigateurs orientaux qui, comme Colomb, Drake et Cook, allèlèrent à la recherche de pays inconnus. Sans doute quelques-uns d'entr'eux tentèrent de pénétrer dans le golfe Adriatique, dans l'espérance d'y rencontrer des sources de richesses qui n'avaient point encore été employées, et des établissemens commodes pour des colonies que l'excès de la population obligeait à faire sortir. Considérons

Naples. *Taras* comme un autre Cortez; mais au lieu de le faire chef d'une troupe d'assassins superstitieux, supposons-le à la tête d'une horde d'hommes civilisés et pleins d'humanité, qui désiraient se procurer un établissement avantageux dans un pays étrangers, mais qui ne voulaient pas en poser les fondemens par le meurtre de ses premiers habitans : la sagesse et la modération de ces aventuriers attirèrent l'amitié des sauvages, habitans naturels du pays : le sentiment d'un amour mutuel réunit bientôt ces deux peuples. Dans la suite, le chef de ces étrangers passe pour être de la race des dieux, et ses compagnons connaissent trop bien l'avantage de cette erreur pour ne pas chercher à l'accréditer.

Tous les chefs d'expéditions maritimes, et même tous ceux des peuples qui habitaient près de la mer, étaient appelés dans le langage figuré de ces siècles dont les expressions les plus simples sont des énigmes pour nous, enfans de l'Océan, de Neptune, ou de quelqu'autre divinité maritime. Les vaisseaux de la grande espèce recevaient le nom de quelque monstre de la mer, ou de quelqu'animal terrible, terrestre. Le

taureau d'Europe était un vaisseau du premier rang ; le bélier de Phryxus en était un du second ; et il y a lieu de croire que la colombe envoyée par Jason, était un bâtiment léger propre à la découverte. Le dauphin que l'on trouve sur les médailles de Tarente, portant un homme nu, assis sur son dos, avait peut-être été frappé en mémoire de *Taras* et de son vaisseau. Naples.

La démocratie fut introduite à Tarente vers la dix-septième olympiade : la doctrine de Pythagore s'y établit et contribua merveilleusement à polir les mœurs, à étendre les idées et à former le jugement de ce peuple naturellement porté au commerce des arts et des sciences. La prospérité du commerce fut un des premiers objets de ses législateurs. Les Tarentins savaient bien que les Égyptiens, les Phéniciens et les Grecs n'étaient pas moins redevables au commerce qu'aux armes, du haut degré de gloire et de puissance où ils étaient parvenus : en conséquence on mit tout en œuvre pour exciter l'émulation parmi les citoyens, pour former une puissance maritime, pour attirer les étrangers, en un mot, pour faire de leur ville le centre du commerce de

Naples.

l'univers. Son heureuse situation seconda leurs efforts: elle était également commode pour celui de l'Illyrie, de l'Italie, de la Grèce, de l'Asie et de l'Afrique. Il faut se rappeler que les navigateurs anciens considéraient la Méditerranée comme ceux de nos jours considérent l'Océan; l'Espagne, comme nous le Pérou; Tyr et quelques autres états sur les côtes, comme nous considérons l'Angleterre et la Hollande, c'est-à-dire comme de grandes puissances maritimes. Tandis que l'Égypte et la Perse étaient pour eux ce que sont pour nous les grands états du continent dans cette vaste étendue de côtes, depuis Reggio jusqu'à Seponte; Tarente était le seul port qui pût offrir un asile dans les tempêtes, car on ne croit pas que celui de Brindes existât alors. Chaque département du gouvernement de Tarente était calculé pour l'avantage du commerce, et ses cérémonies religieuses et ses fêtes étaient instituées pour encourager l'échange mutuel et attirer les étrangers. Mais lorsque dans la suite les abus se glissèrent dans le gouvernement de l'état, et que des plaisirs frivoles et tumultueux succédèrent aux vues d'une sage politique, on

remarqua que son calendrier contenait plus de fêtes qu'il n'y avait de jours dans l'année. Naples.

On pourrait en dire autant de Rome moderne, où chaque jour offre la fête d'un patron, l'anniversaire de la consécration d'une église ou du transport d'une relique, ou de toutes ces choses à-la-fois, outre les processions et autres solennités. La différence des principes entre les deux religions, fait que ces fêtes modernes n'entraînent pas la même gaîté ni les mêmes excès que chez les païens.

La puissance de Tarente s'accrut avec ses richesses, et devint supérieure à celle de toutes les autres colonies de la Grèce. Le nombre de ses citoyens se montait à trois cent mille. Treize villes considérables reconnaissaient ses lois, et ses flottes dominaient sur toutes les mers. La plus brillante époque de son histoire fut sous le gouvernement d'Archītas, dont la science profonde dans la philosophie et dans la mécanique n'empêchait pas les talens en politique : ses vertus avaient acquis toute la perfection où la loi naturelle peut conduire les hommes. Il passe pour avoir été l'inventeur de plusieurs instrumens utiles,

et pour avoir perfectionné ceux déjà connus.
Naples. Pour cimenter de plus en plus l'union des colonies grecques, il institua des assemblées nationales à Héraclée, ville dépendante de Tarente, où tout ce qui avait rapport à l'intérêt général devait se discuter. Avec lui finit la véritable prospérité de sa patrie. Le luxe et la débauche acquirent assez d'empire pour corrompre et pervertir tous les principes de gouvernement et de morale, pour corrompre les corps et le courage des citoyens, ce qui exposa la république faible et sans défense aux insultes des barbares dont elle était entourée. Les beaux arts n'en continuèrent pas moins à fleurir; le luxe et la mollesse semblent favoriser leur accroissement, comme un sol fertile et abondant favorise celui d'une belle plante. Quoique leurs grossiers conquérans nous aient privés de leurs beaux ouvrages de sculpture, d'architecture et de peinture, on peut se former une idée de leur perfection par la beauté de leurs médailles qui nous restent: le grand nombre de savans nés à Tarente, ou élevés dans ses écoles, est une preuve suffisante du prix qu'on y attachait aux sciences et aux belles-lettres.

Tarente

Tarente n'offre plus aujourd'hui même l'ombre de cette fière république qui osa se déclarer la rivale de Rome, et elle ne serait pas même la résidence d'un grand seigneur. Pauvre et languissante dans son commerce comme dans ses manufactures, elle se console par les priviléges dont elle jouit, et par l'avantage qu'elle a de relever immédiatement du roi. Naples.

Ses habitans négligent la culture de leurs terres, pour s'adonner totalement à la pêche. Ce genre d'industrie est moins gêné, exige moins de travail et offre plus de profit. Leurs terres sont cultivées et leurs blés coupés par les Calabrois: leurs pâturages sont couverts des troupeaux de l'Abruzze, tandis que les habitans de Tarente semblent imiter l'indolence et les mœurs douces de leurs aïeux, du moins autant que leur pauvreté peut le leur permettre: ils aiment encore passionnément les plaisirs, et c'est en cela seulement qu'ils montrent de l'ardeur: ils sont affables et d'un commerce aimable pour les étrangers; ils grasseyent en parlant, et leur prononciation est plus agréable que celle des peuples voisins. Les femmes y accouchent avec une grande facilité, et regardent comme un

Naples.

très-léger inconvénient les dangers et les douleurs si terribles aux yeux des femmes des autres pays. Il n'y a pas d'exemple à Tarente d'une seule femme morte en couche.

Voyage de Tarente à Reggio.

CHAPITRE VIII.

Ruines de l'ancienne ville de Métaponte. — Pythagore y passa les dernières années de sa vie. — Caractère sublime de ce philosophe. — Situation d'Héraclée. — Idées bizarres des Calabrois. — L'arbre qui produit la manne. — Charondas à Thurium. — Mœurs des habitans de la Calabre Cretone. — Son état actuel. — Isle de Calypso. — Ville de Squillace. — Histoire de la possession des femmes de ces cantons, qui se guérissent en regardant le portrait de St. Dominique. — Arrivée à Reggio. — Description de cette ville.

Le 6 de mai, je louai un guide et continuai ma route vers la Calabre. Nous voyageâmes toute la journée le long de la plage, entre la mer et une immense forêt de pins. Tout le sol est sablonneux, Naples.

Naples. ce qui prouve clairement qu'il a été nouvellement abandonné par la mer. Après un trajet long, mais agréable, nous nous arrêtâmes à *Torre dimare*, pauvre endroit situé près d'une tour en ruines. Après dîner, nous passâmes en bac le *Cussiente*, l'ancien *Métaponte*, où Auguste et Marc-Antoine eurent une entrevue qui avait été ménagée par la médiation généreuse d'Octavie.

Près de l'embouchure de cette rivière; quelques colonnes qui sortent de dessous des monceaux de sable, marquent la situation de Métaponte. Ces colonnes de marbre commun sont sur deux rangs séparés d'environ quatre-vingt pieds : elles sont au nombre de quinze, elles ont cinq pieds de diamètre, quinze de hauteur, et sont éloignées de dix pieds l'une de l'autre. Ce sont là les seuls vestiges de Métaponte, ville jadis parfaitement bien située pour atteindre à ce degré de prospérité qui semble avoir été constamment le but de ses citoyens, c'est-à-dire, dans l'époque où sa gloire était respectable, parce qu'elle était innocente, bien peuplée, entourée de villes et de villages cultivés avec soin, fécondés et non désolés par les eaux qui étaient alors en-

fermées dans des canaux. Les riches moissons qui couvraient ses plaines étaient la base sur laquelle cette colonne de Pylos avait fondé sa puissance et sa grandeur. L'honneur que ses habitans attachaient à l'état de cultivateur, ainsi que la fertilité de leur territoire, sont attestés par leurs médailles qui portent pour empreinte une tête de Cérès et un épi de blé, comme aussi par l'offrande magnifique qu'ils faisaient au temple d'Apollon à Delphes; ce présent consistait dans une représentation de l'été en or massif. Naples.

Pythagore passa les dernières années de sa vie à Métaponte. Après sa mort, la maison qu'il avait habitée fut convertie en un temple consacré à Cérès. Les Métapontains y allaient avec la plus grande ferveur, bien convaincus de tous les avantages qu'ils avaient retirés de ses instructions.

Le philosophe avait un des plus sublimes caractères de l'antiquité, et était du petit nombre des sages dont les vues ne s'étaient pas bornées à de simples objets, mais dont la science devint utile à toutes les nations qu'ils instruisirent, éclairèrent et guidèrent dans le chemin de la vertu et de la véritable gloire. On fait plusieurs contes

Naples. ridicules sur ses opinions et sur sa doctrine, qui le feraient prendre pour un visionnaire et un imposteur; mais nous devons nous méfier des anecdotes sur les grands hommes des siècles reculés, lorsque nous les trouvons en contradiction avec l'esprit de leur conduite en général. Il est possible que Pythagore ait jugé nécessaire, pour captiver le respect et la confiance d'un peuple crédule et superstitieux, de répandre des contes aussi étranges que merveilleux, afin de les engager par là, à écouter avec plus d'attention ses leçons, et à se conformer plus strictement à ses préceptes. Il fut le législateur et le réformateur de la grande Grèce. Ce fut à lui et à ses disciples que les divers petits états qui composaient ce pays, furent redevables d'une célébrité à laquelle ils ne pouvaient pas prétendre par leur étendue ni par leurs conquêtes. On est en droit de penser que leur ruine fut causée par le mépris de ses préceptes, ou peut-être encore par la grande prospérité, suite de ses institutions, qui éleva ses républiques à un degré de puissance si extraordinaire, qu'elles en furent éblouies, et enfin corrompues.

Le lendemain nous trouvâmes pendant

onze milles une plaine qui n'était que des landes ; nous passâmes, en bac, l'*Agri*, anciennement *Aciris* : c'était alors une rivière navigable, mais aujourd'hui ce n'est plus qu'un torrent rapide.

Naples.

A la lisière d'un bois, près des bords de l'Agri, et à environ trois milles de la mer, on voit quelques décombres qui désignent la situation d'Héraclée, et suivant les conjectures les plus vraisemblables, *Syris*, qui était le port de cette ville, était situé près de l'embouchure du Syris. Héraclée était le lieu de rendez-vous où la ligue grecque s'assemblait pour discuter l'intérêt général et terminer tous les différends. Sur ses médailles, dont j'achetai plusieurs des paysans, est un Hercule ouvrant la gueule du lion de Némée. Il y a apparence que Leuxis, un des plus célèbres peintres de l'antiquité, était né à Héraclée, plutôt que dans les autres villes de même nom, puisque tous ses chefs-d'œuvre se trouvent dans les villes de la grande Grèce.

A Monte-Giordano, nous entrâmes dans la Calabre citérieure, et je poursuivis ma route jusqu'à *Rosetto*, qui en est à quatre milles : quoique *Rosetto* ne soit qu'un pau-

Naples.

vre endroit, j'y fus très-bien reçu par un prêtre. Ce bon vieillard me fit plusieurs questions sur Naples, sur l'Angleterre, sur l'Amérique; et, pour me payer de ma complaisance à y répondre, il me fit un détail très-sensé des mœurs et des usages de son pays, et m'apprit plusieurs particularités dont je n avais aucune idée. J'appris de lui que la population diminue journellement, d'abord par plusieurs causes qui naissent du système du gouvernement dont il avouait d'ailleurs qu'il *était* très-mauvais juge; et puis par d'autres, qu'il était en état de comprendre, et qui le frappaient journellement: il attribuait le progrès de la dépopulation à l'usage où sont les Calabrois de ne se marier jamais hors de la banlieue de leurs villes, ce qui, selon lui, devait perpétuer chez eux, leurs défauts naturels et leurs maladies, et faute de croiser les races, devait se terminer enfin par une stérilité absolue, et l'extinction entière des familles. Par ce moyen, tous les paysans d'un village sont proches parens. La dot d'une fille dépend de la richesse et du nombre de ses parens, et consiste ordinairement dans une pièce de vignoble, et quelquefois dans un seul arbre fruitier,

parmi lesquels le mûrier tient la première place. Naples.

Les Calabrois ont quelques idées très-bizarres, profondément enracinées dans leurs esprits, comme, par exemple, que tout enfant dont la mère a été fidèle à ses vœux, doit nécessairement ressembler au père. Sans doute il n'est pas difficile de persuader à un paysan, qui voit rarement les traits de son visage dans un miroir, que la figure de son enfant est le portrait en petit de la sienne; mais s'il venait à être parfaitement convaincu que cette ressemblance n'existât pas, on ne parviendrait jamais à lui persuader de pardonner à sa femme, ou de regarder son enfant autrement que comme un bâtard.

On regarde comme une tache d'avoir été nourri par une autre que par sa propre mère; ce cas arrive rarement, car les femmes sont si vite remises de leurs couches, que les enfans sont rarement exposés à la nécessité de tetter le sein d'une autre.

Les pieds des montagnes abondent en *ornus:* c'est le frêne fleuri et à petites feuilles, qui produit la manne. Cet arbre croît de lui-même et sans culture, les paysans ont seulement l'habitude de cou-

Naples. per toutes les branches lorsqu'elles deviennent plus grosses que la jambe. Vers la fin de juillet, ceux qui ramassent la manne font une incision horizontale dans le tronc : comme la liqueur ne suinte jamais dès le premier jour, on fait le lendemain une autre incision : alors le bûcheron enfonce la queue d'une feuille d'érable dans l'incision la plus élevée, et le bout de la feuille dans celle de dessous, de manière qu'elle forme une espèce de coupe qui reçoit la liqueur à mesure qu'elle distille par les incisions. Le vieillard me dit que les vipères et les fouines aiment singulièrement la manne. La tyrannie que l'on exerce contre les pauvres paysans à cause de cette production naturelle de leurs forêts, tient une des premières places parmi les maux sans nombre qu'ils endurent ; toute la manne appartient au roi, qui l'afferme à une compagnie. Le seigneur fournit un certain nombre de paysans pour la cueillir. On ne permet pas à ces malheureux de s'absenter, ne fut-ce que pour un jour, ni de faire le plus petit ouvrage pour leur propre compte. La modique rétribution qu'on leur paye n'est qu'une faible compensation pour leur service forcé. On puni-

rait les paysans avec la dernière rigueur s'ils étaient pris à brûler ou à détruire cette espèce d'arbre qui leur cause tant de peine, et on les emprisonnerait sans pitié si on trouvait chez eux le plus petit morceau de manne. Il leur est permis d'en manger autant qu'ils veulent dans les bois. Après dîner nous passâmes le Sybaris, aujourd'hui le *Cocilo*, et nous entrâmes dans la peninsule formée par cette rivière et par celle de *Crathis*, où quelques débris d'acqueducs et de tombeaux indiquent le lieu où fut jadis Sybaris, connue dans l'histoire ancienne par son luxe et les mœurs efféminées de ses habitans, ce qui était devenu proverbe.

Naples.

On ne pouvait trouver une position plus heureuse pour le commerce et l'agriculture, tant qu'une population considérable et une sage industrie dirigèrent le cours des eaux. L'arrosement, dans un climat aussi chaud, est l'ame de l'agriculture; mais si des quais et des digues ne contiennent pas les rivières dans leur lit, et ne les empêchent pas de couvrir les terres voisines en trop grande quantité, et dans les saisons peu convenables, elles produisent la perte et la dévastation, au lieu de la santé et

Naples. des richesses. Il ne reste plus rien de Sybaris qui donna autrefois des lois à quatre nations, qui comptait vingt-cinq villes considérables au nombre de ses possessions, et pouvait mettre trois cent mille hommes sous les armes. Le commerce produisit les richesses qui amenèrent à leur suite le luxe et cette mollesse qui ont excité également l'étonnement et l'indignation des anciens historiens. Ils nous ont laissé plusieurs exemples de la mollesse des Sybarites dont quelques-uns sont à peine croyables, mais qui prouvent tous ensemble que ce peuple sacrifiait tout aux jouissances du moment, et nous démontrent combien des voisins aussi indigens que belliqueux, ont dû trouver de facilité à les soumettre.

Après la ruine de Sybaris, Thurium devint un état considérable, sous les lois de Charondas, qui en fut lui-même la victime, ayant prononcé la peine de mort contre tout citoyen qui entrerait armé au sénat; lorsqu'on lui eut fait apercevoir que, dans sa précipitation, il s'était rendu, avec son épée, dans cette assemblée, il se la plongea aussitôt dans le cœur, et scella ainsi son décret de son propre sang.

Nous passâmes le *Crathis* en bac: c'est

une belle et large rivière dont les eaux sont très-claires et rapides. Les anciens croyaient qu'elles avaient une vertu médicinale, ainsi que la propriété de teindre, d'un beau blond, les cheveux des personnes qui en buvaient habituellement; ils croyaient de même que celles du Sybaris les rendaient noirs. Naples.

Pendant une lieue, nous montâmes, par une pente douce, une fort belle montagne plantée de beaucoup d'orangers, de citronniers, d'amandiers et de beaucoup d'autres arbres fruitiers, dont les diversités de teintes, de forme et de grosseur offraient un des plus beaux coups-d'œil que j'aie vus, même en Italie où les paysages sont presque partout enchanteurs.

J'eus un grand plaisir à rencontrer des troupeaux de mulets et d'ânes, chargés d'oranges que l'on venait de cueillir, et qu'ils portaient au rivage où on devait les embarquer pour Tarente et pour Gallipoli. Je descendis vers la plaine par un pays si délicieux qu'il m'est impossible d'en donner une juste idée. Partout les fruits et les fleurs s'élevaient par touffes, rafraîchis par l'air du matin. La nature bienfaisante répand sa corne d'abondance sur ces peuples;

Naples. mais, par une fatalité trop longue à décrire, sa bonté contribue peu à leur bonheur, tandis que dans les régions moins fortunées du nord, nous voyons les laboureurs actifs et entreprenans, lui arracher, malgré elle, ses faveurs, et établir leur félicité et leur indépendance sur le moindre de ses bienfaits.

Je m'arrêtai fort peu de temps à *Rossano*; pendant toute l'après-midi, nous traversâmes un vallon délicieux. Un de nos chevaux, devenu boiteux, nous obligea de passer la nuit à *Mirti*, une de ces maisons isolées que les gens du pays appellent Fondaco. Cette auberge était meilleure que je ne l'aurais espéré. L'hôte me parut fort honnête. Il recommanda sérieusement à mes gens de ne laisser rien traîner, parce qu'il y avait dans les environs, un camp de Bohémiens qui ne manquerait pas de s'emparer de tout ce qu'ils trouveraient sous leur main.

Cela me donna envie de m'informer de l'état de ces vagabons, dont j'avois vu une grande quantité en Espagne; et voici ce que je pus recueillir du compte qu'il me rendit, ainsi que ce que j'en avois appris ailleurs.

Les Bohémiens ou Égyptiens de la Calabre ne contractent jamais d'alliance avec aucune autre classe de citoyens, mais se marient toujours entr'eux. Ils n'est pas possible de dire où ils demeurent, n'ayant point d'habitations fixes, et ne possédant ni terres ni biens, ils établissent leur camp dans les endroits où ils jugent à-propos de faire quelque séjour. Ils vivent au moyen des profits qu'ils font par les petits métiers qu'ils exercent; mais leur principale industrie consiste à troquer des chevaux et des ânes, ce qu'ils font souvent pour le plus petit retour. On en a vu troquer leur âne contre un autre, moyennant un verre de vin. Ils travaillent ordinairement en ferrailles de toute espèce. Leurs vêtemens sont très-misérables; ils coupent leur barbe, mais ils laissent croître leurs cheveux de toute leur longueur, sans les jamais couper ni même les peigner. Quant à leur religion c'est un mystère qui n'est connu que d'eux seuls. Ils paraissent n'avoir aucune vénération pour la Vierge, quoiqu'ils croient en Jésus-Christ : au reste, on n'en peut juger que par les apparences, et parce qu'ils se conforment, en quelques occasions, aux cérémonies de l'église ca- Naples.

Naples.

tholique pour les mariages, les enterremens, etc. : mais pour peu que les prêtres leur fassent des difficultés, ils trouvent le moyen de s'en passer, et alors ils remplissent ces cérémonies selon leurs usages qui, à beaucoup d'égards, ressemblent à ceux du paganisme. Du reste, il paraît absurde de parler de la religion d'une classe d'hommes dont le caractère moral paraît si dépravé, qu'on ne peut leur supposer aucuns principes capables de servir de frein à leurs passions. Ils passent en général pour être voleurs, frippons, sans foi, sans pudeur, et livrés aux mœurs les plus dissolues; il n'existe pas de frippons plus adroits ni plus effrontés. Lorsqu'ils mènent leur âne à la foire, ils les piquent aux épaules avec de très-petites aiguilles qui sont attachées à un morceau de liége, ce qui fait sauter ces pauvres animaux comme des chevreuils. Les acquéreurs, qui sont dupes de cette ruse, croient acheter les animaux les plus agiles, et sont ensuite étonnés de ne plus trouver que des rosses. Ils ont, outre cela, l'art de faire tomber les mulets et les ânes qu'ils achètent, afin de les déprimer.

Un Égyptien ayant été, pour vol, traduit en justice, il déclara que sa loi lui

lui permettait de prendre aux autres, chaque jour, autant qu'il fallait pour sa subsistance. Ce peuple parle deux langues, d'abord celle du pays, avec un accent et une prononciation étrangère, et puis celle qui lui est particulière : cette dernière ressemble beaucoup, pour le son, aux langues orientales ; c'est celle dont ils font usage quand ils ont quelque secret à se dire. Ils couchent ensemble, comme des chiens dans un chenil ; les hommes, les femmes et les enfans pêle-mêle, n'occupent pas plus de place que s'ils étaient morts et enterrés, ce qui doit produire une chaleur et une fermentation singulière propre à engendrer la vermine qui les dévore.

Naples.

Le 10 de mai nous voyageâmes le long de la mer, ayant des montagnes à notre droite. Au pied de ces montagnes coule l'*Aquanile*, qui servait jadis de barrières entre Crotone et Sybaris. Ce fut sur le bord de cette rivière que les Crotoniates remportèrent la victoire qui les rendit maîtres du pays des Sybarites. Ils furent menés au combat par l'athlète Milon, vêtu et armé comme Hercule, avec une massue et une peau de lion, et couronné des prix qu'il avait remportés aux jeux olympiques.

Naples. Le lendemain nous arrivâmes à Crotone pour dîner. Philoctète établit la première colonie dans cette ville, qui devint ensuite la capitale des Lucaniens, et joua un rôle distingué dans la seconde guerre punique, par la résistance opiniâtre qu'elle opposa à Annibal. Croton a succédé à l'ancienne Crotone, mais ne couvre pas la même étendue de terrain. On m'a assuré que le climat y était mal-sain en été, ce qui ne doit pas venir d'une cause locale, car la salubrité de Crotone était passée en proverbe chez les anciens. Le port est assez grand pour contenir une grande quantité de vaisseaux marchands de la grandeur des polacres : l'entrée en est marquée par deux phares. Les maisons y sont mesquines, les rues étroites et sombres ; et j'ai trouvé l'humeur, la misère et le désespoir peints sur tous les visages. On y voit fort peu de mouvement et de commerce ; le fromage et le blé sont ses principales denrées.

Maintenant que j'ai décrit l'état actuel de la ville, qu'il me soit permis de me reporter au temps où Pythagore, après de longs voyages, entrepris pour son instruction, y fixa son séjour. Quelques auteurs ont cru qu'il y était né, ou ais

moins qu'il en était originaire, car on croit assez généralement qu'il était de Samos. Cet illustre sage passa les derniers temps de sa vie à élever ses disciples dans l'exercice de sa sublime morale, et à former les Crotoniates dans cette véritable science du gouvernement, qui seule peut assurer le bonheur, la gloire et l'indépendance. Par l'influence de cette philosophie, les habitans de Crotone habituèrent leurs corps à la frugalité et aux fatigues, et leurs cours aux privations et au désintéressement : leurs vertus faisaient l'admiration de la Grèce, et il était passé en proverbe que les derniers des Crotoniates étaient les premiers des Grecs. Dans une des assemblées aux jeux olympiques, il y eut sept citoyens de Crotone parmi les vainqueurs, et le nom de Milon était devenu presque aussi fameux que celui d'Hercule. On attribuait la force des hommes et la beauté des femmes, à l'influence du climat, qu'on supposait être singulièrement analogue à la condition humaine. Leurs médecins avaient une grande réputation. Demade était le plus célèbre. Il se distingua par son attachement pour sa patrie : caressé et comblé de biens par le roi de Perse, dont la femme

Naples.

Naples.

avait été tirée par lui des bras de la mort, il renonça aux richesses et aux honneurs, pour aller jouir à Crotone, du bonheur obscur d'une vie privée. On a attribué aux Pythagoriciens ce système du monde qui depuis a été donné avec quelques modifications, par Copernic, et qui est admis universellement aujourd'hui, comme étant le plus conforme à la nature et à ce que nous apprend l'expérience. Théano, femme de Pythagore, et plusieurs autres personnes de son sexe, disputaient alors de vertus avec leurs maris.

Dans ces jours fortunés, Crotone était dans l'état le plus florissant: ses murs renfermaient un espace de douze milles; et de toutes les colonies grecques, elle fut la seule qui donna des secours à la mère patrie lorsqu'elle fut attaquée par les Perses: elle punit les Sybarites de leur honteuse mollesse, mais la victoire devint fatale aux vainqueurs, car l'or et tous les vices qui l'accompagnent s'introduisirent dans Crotone, et altérèrent bientôt la pureté de ses mœurs. Il faut avouer que la nature de l'homme lutte contre un long exercice d'une vertu rigide. On ne doit donc pas s'étonner si les Cortoniates tombèrent par degrés

dans les vices qu'ils avaient d'abord détestés. Peu après cette époque, les Locriens, qui étaient moins corrompus qu'eux, les défirent sur les bords du *Suepo*, et réduisirent leur république à la misère et à la détresse. Naples.

Je louai un bateau pour faire le tour des caps : nous eûmes bientôt doublé celui de *Nau*; et, traversant une baie profonde, remplie d'écueils et d'îlots, nous débarquâmes à *Capo delle Colonne*, qui sert à former l'ouverture du golfe de Tarente, qui a soixante-dix milles de large. La côte est très-élevée ; à une pointe qui s'avance sur la mer, on voit quelques pierres éparses et quelques couches de pierres d'un ancien bâtiment, qu'on dit être les ruines de l'école de Pythagore et du temple de *Junon Lucienne*.

Il y eut aussi peu d'endroits plus visités que le fut ce temple ; dans de certains temps les chemins de l'Italie et de la Grèce étaient couverts de dévots qui portaient des présens et des offrandes au temple de la déesse. Un si grand nombre de sacrifices grossit à un point incroyable le trésor du temple. Parmi une foule d'ornemens des plus précieux métaux, on distinguait une colonne

Naples. d'or massif; en un mot, ces trésors furent le modèle de ceux de Lorette; mais ce dernier endroit a été plus heureux ou mieux protégé que *Lucinium*, qui souvent a excité l'avidité, et enfin est devenu la proie des conquérans sacrilèges.

De ce promontoire la vue est très-étendue. Je me rembarquai, et suivis la côte jusqu'à ce que nous eussions doublé trois autres caps. Les bateliers eurent grand soin de tirer la felouque à terre, ils craignaient fort que quelque barbaresque ne fût caché parmi les petites îles. Je me promenai le long de la mer au clair de la lune, et passai de cette manière une heure très-agréable. Lorsque je rejoignis mes compagnons, ils me firent des remontrances sur ma témérité, et en me voyant rire de leur crainte, ils se regardèrent l'un l'autre, et demeurèrent d'accord entr'eux que je n'aurais pas été aussi hardi si je n'avais quelqu'enchantement qui me protégeât. Cette remarque excita ma curiosité, et j'appris d'eux qu'il y avait dans la Calabre certaines vieilles femmes qui faisaient profession de fabriquer, sur du parchemin, des talismans qu'elles vendent dix-huit ducats à ceux qui sont en état de faire cette dépense : ces

charmes sont censés rendre invulnérables ceux qui les portent; et pour en faire l'épreuve, on commence par y tirer un coup de pistolet; mais on a soin de rendre la charge si faible, qu'elle ne pousse que faiblement la balle. L'acheteur, plein de confiance, met cet amulette sur sa poitrine, attaque sans crainte ses adversaires, et son air terrible suffit ordinairement pour leur inspirer une terreur panique. Naples.

Avant le jour nous passâmes au large, et allâmes dans une île marquée sur toutes les cartes, pour être celle de Calypso. Il faut que les choses aient étrangement changé depuis Ulysse, ou que la déesse ait fait chaque jour des miracles pour lui procurer des vivres; car, sans ce secours surnaturel, ce héros serait mort de faim. Cette île nourrirait à peine aujourd'hui un mouton. Quelques buissons de lentisques et d'autres broussailles sont aujourd'hui les seuls restes de ces superbes arbres que le roi d'Ithaque fit couper pour construire ses vaisseaux.

A mesure que nous avancions, l'homme qui gouvernait, nous faisait remarquer plusieurs villes de peu d'importance, qui, du côté de la mer offrent de très-beaux points de vue. Dans le nombre de ces villes était

Naples.

Cutro, célèbre pour avoir donné le jour à Galeni, renégat qui, dans le seizième siècle, s'éleva aux honneurs de la porte ottomane, et commanda la flotte turque sous le nom d'*Uluccrali Bassa ;* fut ensuite vice-roi d'Alger et de Tunis, et devint l'un des plus terribles fléaux des chrétiens. Dans sa plus grande prospérité, il eut envie de donner une partie de ses biens à sa mère, alors très-âgée, et qui vivait dans la misère à *Cutro :* mais cette femme, pleine de fierté, refusa d'accepter le moindre don d'un fils qui avait renoncé à la religion de ses pères et était l'ennemi déclaré des fidèles.

Nous vîmes aussi *Belcastro*, connu pour avoir donné la naissance à saint Thomas d'Aquin, dont le père était seigneur de cette ville.

Il était si tard lorsque nous arrivâmes à l'endroit où nous voulions débarquer, que je pris le parti de dormir dans le bateau, plutôt que de faire six milles pour aller gagner Cutansaro, où je n'étais pas sûr de trouver un logement. Peu d'heures me suffirent le lendemain pour examiner tout ce qui méritait quelque curiosité dans cette capitale de la Calabre inférieure.

Dans l'après midi, je fis dix milles pour aller jusqu'à *Squillace*, dans un pays uni et bien cultivé. *Squillace* est bâtie au sommet d'une montagne. Je ne sais pas pourquoi Virgile donne à cette ville l'épithète de *navifragam*, ville où les vaisseaux se brisent, attendu qu'il n'y a aucun écueil visible ni caché dans ce port. Peut-être que ceux qui expliquent ce passage par la tradition qui rapporte que les premières maisons de cette ville avaient été construites des débris du vaisseau d'Ulysse, ont trouvé le mot de l'énigme.

Naples.

En formant le corps des républiques grecques établies sur les côtes d'Italie, Athènes a fourni une colonie à Squillace, mais jamais cet établissement n'a eu d'éclat.

Squillace s'enorgueillit d'avoir donné naissance à Cassiodore, cet habile ministre de Théodoric, et que nous devons regarder aussi comme un auteur très-estimable, eu égard au siècle où il vivait. Il fut aimé et considéré de ce prince et de ses successeurs. Après avoir occupé les premières places de l'état, il choisit sa ville natale pour le lieu de sa retraite; et, pour se conformer à l'esprit de son siècle, il prit l'habit de

Naples. moine, et passa dans un cloître les dernières années de sa vie.

L'après-midi, je fus surpris d'un violent bruit que j'entendis ; m'étant informé de ce que c'était, j'appris que le bailli du seigneur enfonçait les portes de la maison voisine : c'est la manière ordinaire de donner le dernier avertissement à un créancier ou vassal qui refuse de payer, et qui pour assurer sa personne, s'enferme chez lui.

Lorsque le débiteur est favorisé, et qu'on veut le traiter avec indulgence, le bailli frappe seulement de la main sur la porte. Si, dans une rixe, un des combattans se sauve et s'enferme chez lui, et que son adversaire frappe sa porte à coups de pieds, c'est une preuve certaine qu'il est outré au dernier point, et qu'il est résolu de n'accorder aucun quartier. Les enfans même, dans leurs petites disputes, font la même distinction. Ce qu'on dit de l'éducation mâle et de l'obéissance filiale de la jeunesse romaine dans les temps reculés, est absolument conforme à ce qu'on trouve encore chez les gens de campagne de cette contrée. Après avoir travaillé à la terre toute la journée, sans autre nourriture que du pain et de l'eau, assaisonné d'une

gousse d'ail, d'un oignon et de quelques olives sèches, les enfans ne se permettraient pas de rentrer le soir devant leurs mères sans apporter avec eux un fagot de lentisques ou d'autres broussailles, qu'ils jettent devant la porte avant d'oser entrer. Naples.

Un gouvernement sage, sous un monarque ambitieux, pourrait former encore cette race d'hommes de manière à en faire des conquérans. La patience dans les besoins, dans les travaux et dans la disette; des corps vigoureux et bien proportionnés, des esprits pleins de feu et de fierté, se trouvent encore dans les montagnes de ce royaume: mais il faudrait des circonstances bien heureuses, un grand jugement et de la fermeté, pour en tirer le parti convenable.

Le 17, nous arrivâmes à Gérace par un pays très-désagréable, le long de la côte. Nous laissâmes sur notre droite *Stilo*, remarquable par son riche couvent de chartreux.

Gérace est mal bâtie et située sur une montagne. La plupart des écrivains sont d'avis que cette ville est située dans le même lieu où était autrefois Locres. Une colonie de cette ville de la Grèce fonda la

Naples. république de ce nom en Italie, pour laquelle Zeleucus forma un code de lois regardé par tous les Grecs comme un chef-d'œuvre de législation. Il fut le premier qui mit par écrit ces instituts, et qui détermina d'une manière précise les peines et les châtimens, qui, avant son temps, étaient, chez tous ces peuples, abandonnés à la direction des juges. Comme tous les disciples de Pythagore, il soutint l'exécution de ses lois avec une rigidité inflexible. On assure qu'il en fit éprouver les effets à sa propre famille, plutôt que d'y déroger. Jaloux d'empêcher les innovations, il fit porter une loi qui ordonnait que quiconque proposerait une loi nouvelle, se présenterait devant l'assemblée du peuple la corde au cou, et serait étranglé sur-le-champ, si sa proposition était rejetée.

L'après midi je me joignis à une foule de peuple qui traînait une femme à l'église pour la délivrer du diable dont elle était possédée. C'était une femme de moyen âge: elle paraissait attaquée de fortes convulsions, ce qu'on attribuait à la puissance du démon. Le prêtre ayant refusé de venir, quelques-uns des assistans s'impatientèrent et secouèrent la pauvre démoniaque d'une

si rude manière, que Béelzébuth trouva à propos de décamper : elle se leva aussitôt confuse et palpitante, mais elle ne tarda pas à recouvrer ses sens, et s'en alla à toutes jambes gagner sa maison, d'où je conclus qu'il y avait dans son fait plus de fourberie que de maladie.

Naples.

Les convulsions de toute espèce sont attribuées aux opérations de l'esprit malin : plus de quinze cents femmes, qui prétendent être tourmentées par ces lutins, vont tous les ans à *Sorino*, pour se guérir en regardant le portrait de St. Dominique. Sous de pareils prétextes, elles obtiennent de leurs époux, d'ailleurs assez tyrans, la permission d'aller faire ce pélerinage agréable, ainsi qu'une paire de souliers des dimanches, sans lesquels ce serait manquer au saint de se présenter devant lui. Un des prêtres me conta l'histoire d'une de ces possédées qui, après avoir essayé les moyens ordinaires de guérison, fut envoyée se confesser à lui. Comme il était parfaitement instruit de ces sortes de tours, il lui ordonna de lui avouer le véritable motif qui lui faisait jouer cette farce, la menaçant, en cas de refus, de la visite du diable véritable, qui la tour-

Naples.

menterait tout de bon. La pauvre femme, effrayée à mourir d'une pareille menace, lui avoua franchement, qu'ayant été mariée malgré elle à un gardien de chèvres qui puait, à renverser, l'odeur de son troupeau et de ses fromages, elle avait en horreur ses caresses, et jouait la possédée afin de le dégoûter d'elle. Le prêtre ayant su tirer ainsi son secret, envoya chercher son mari, dans l'espérance d'adoucir les malheurs de la femme, et sachant qu'il tenterait inutilement de lui prouver que sa femme n'était pas possédée, il s'avisa d'une autre ruse : il lui dit qu'il avait découvert l'espèce particulière de l'esprit malin qui la tourmentait; que cet esprit avait une antipathie invincible pour les gardiens de chèvres, et qu'aucun exorcisme n'etait capable de les préserver de ses persécutions. Le pauvre homme, dont le premier métier avait été celui de jardinier, n'eut pas grand peine à renoncer à un genre de vie qui lui rapportait peu, et reprit avec plaisir son ancien métier, dans l'espoir de se délivrer ainsi du diable. Le prêtre lui acheta un jardin, et lui fit trouver à vendre son troupeau. Il eut bientôt le plaisir de voir ce couple bien établi et parfaitement content.

Nous descendîmes la montagne, au péril de notre vie, par un chemin étroit et fangeux, dont les terres sont soutenues par des piliers de bois sur lesquels on a posé des planches pour servir de pont, et ce pont est si peu solide, qu'en passant dessus il tremble sous les pas; et après bien des fatigues, nous arrivâmes à *Bova*. Naples.

Cette ville est placée sur le sommet d'une montagne, et ce lieu n'étant pas avantageusement situé pour faire un grand commerce, parce qu'il est écarté de tout, on n'y trouve ni opulence ni culture; la plupart des habitans sont originaires Grecs et en suivent le rit. Je ne prétends pas dire qu'ils puissent faire remonter leur généalogie au temps des républiques de la grande Grèce, chose que la révolution de tant de siècles rendrait impossible. Ce peuple a une origine beaucoup plus nouvelle, étant venu d'Albanie depuis un petit nombre de siècles. Les Albanois continuèrent à venir s'établir en Italie, jusqu'au temps de Charles-Quint, et leur nombre augmenta d'une manière très-sensible. Aujourd'hui il y en a au moins cent mille répandus dans cent villes ou villages; mais plusieurs de leurs établissemens sont de la plus grande pauvreté, surtout

Naples.

ceux des environs de Bova. Les habitans de ces villages portent à Reggio du blé, du fromage et des bestiaux; mais ce marché, peu considérable, n'offre pas un débouché suffisant, ce qui fait que l'argent est fort rare. Leur langue vulgaire est l'albanois: tous les hommes savent le calabrois; mais les femmes qui ne vendent ni n'achètent rien, ne parlent absolument que leur langue, et la prononcent avec l'accent le plus doux. Le dialecte albanois est absolument différent de la langue moderne des Grecs et du sclavin, qui sont celles qui environnent toute l'Albanie. Les Albanois sont un peuple doux et industrieux, et leurs femmes sont remarquables par leur sagesse. Ils conservent dans leur habillement le costume de l'Illyrie, qui était la patrie de leurs pères. Leurs plus belles femmes sont ordinairement mariées aux prêtres, et elles sont très-fières de leurs maris; car chez eux le clergé est regardé comme la première noblesse. Lorsqu'un de ces ecclésiastiques meurt, sa veuve ne forme jamais un second engagement, parce que les vierges seules peuvent aspirer à la main d'un prêtre, et que leurs veuves se dégradent en épousant un laïque.

En

En partant de Bova, je suivis la côte pendant trente milles jusqu'à Reggio. Aussitôt que le soleil eut dissipé les brouillards du matin, je vis la Sicile et le mont Etna qui s'élevait au-dessus des autres montagnes, et que je distinguai par une fumée ressemblant à une vapeur légère qui s'élevait de son sommet, et s'étendait dans une direction horizontale, aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Naples.

Près de *Montebello*, nous traversâmes l'extrémité de l'Apennin, au cap *dell' Armi*, où cette chaîne de montagnes vient se perdre dans la mer, pour reparaître ensuite dans une direction oblique sur le rivage de la Sicile. L'aspect de ce pays est sauvage : on y trouve fort peu d'arbres. Le chemin est fort bon pour les chevaux, et la vue en est partout ravissante : l'œil embrasse à-la-fois le beau phare de Messine et les riches plaines de Reggio, qui contrastent avec la chaîne imposante des montagnes qui s'étendent au nord-est. En descendant de l'ouest, je vis un pays absolument différent de celui que j'avais aperçu depuis quelque temps. Au lieu de montagnes ou de plaines marécageuses, pres-

Naples.

que désertes et incultes, je me trouvai au milieu d'un jardin riche et délicieux, ombragé de bocages et d'allées de peupliers et de mûriers, et divisé par des haies de grenadiers, qui renfermaient des vignobles, et des vergers d'orangers, de citroniers, etc. Des végétaux de toute espèce abondent sous l'ombre de ces plantations parfumées ; des ruisseaux limpides serpentent dans ces plaines délicieuses, et entretiennent la fraîcheur. Sur les deux côtés du chemin, on trouve des maisons construites pour élever des vers à soie, et ces maisons sont différentes de celles que l'on voit en France. Les fenêtres sont longues, et n'ont pas plus de six pouces de large : ce peu d'espace empêche qu'il n'y entre une trop grande quantité d'air à-la-fois, ce qui ferait périr ces animaux délicats.

Je fus surpris de voir les Calabrois élever leurs vers à soie avec tant de précautions, car j'aurais cru que la température de leur climat était assez chaude et assez égale pour permettre de laisser les vers sur les arbres, ainsi que cela se pratique dans les provinces méridionales de la Chine : mais j'ai appris que l'on avait tenté plu-

sieurs fois, sans succès, de les élever en plein air. Naples.

Les environs de Reggio sont charmans; chaque chaumière des faubourgs est ombragée de treilles qui produisent un excellent vin. Des orangers et d'autres arbres fruitiers viennent naturellement dans ces plaines. On dit que c'est le premier endroit de l'Italie où on en a essayé la culture, et d'où elle s'est étendue dans tout le pays. Les habitans de Reggio font un commerce considérable avec les Français et les Génois, en essences d'orange, de citron et de bergamote. On extrait cette essence en coupant les écorces et en les pressant fortement sur une éponge. Aussitôt qu'elle est remplie, on la presse pour faire couler la liqueur dans une fiole. Il y a une petite espèce de citrons, que l'on met à part pour les Juifs de Livourne, qui viennent les acheter tous les ans. Comme on les destine à des cérémonies religieuses, les acheteurs ont grand soin de ne pas les flétrir en les touchant avec la main nue.

Avant que les Sarrasins fussent chassés de l'Italie, les environs de cette ville étaient ornés de beaux bocages de palmiers. Les

Naples.

chrétiens ont coupé plusieurs de ces arbres, par un caprice né du préjugé, comme s'ils tenaient en quelque chose au mahométisme. Les infidèles eux-mêmes coupèrent en s'en allant tous les palmiers mâles. Les figues ont ici un goût exquis.

Le premier platane qu'on ait vu en Italie, fut apporté de Sicile par Denys le tyran, qui le fit planter à Reggio dans son jardin. Le musc et l'ananas y viennent fort bien en pleine terre. Les hauteurs qui touchent aux sommets des grandes montagnes, abondent en châtaignes de la meilleure qualité. Les habitans les font sécher, puis moudre, et en font une pâte dont ils se servent au lieu de pain.

Reggio ne peut se vanter d'avoir ni de beaux bâtimens ni de bonnes fortifications. La cathédrale, qui est un bâtiment gothique, est la seule chose qui mérite d'être vue; encore n'offre-t-elle rien de nouveau en fait d'architecture. La citadelle est bien loin d'être bonne pour ce temps-ci, et les remparts ne sauraient résister à tout autre ennemi qu'à des corsaires de Barbarie: encore cette ville fut-elle réduite en cendre par Barberousse, en 1543, saccagée par

Mustapha, quinze ans après, et enfin pillée pour la troisième fois par les Turcs en 1593. Sa position, à l'entrée de l'Italie et vis-à-vis de la Sicile, l'a exposée à ce genre de catastrophe. Naples.

Je fis plusieurs promenades délicieuses le long du rivage; on ne saurait faire un trou dans le sable, fût-ce à un pied de la mer, qu'il n'en sorte de l'eau douce. De tous les côtés les points de vue sont enchanteurs, aussi beaux que ceux du golfe de Naples. Messine semble s'élever des eaux comme un grand amphithéâtre, et le phare ou détroit ressemble à une belle rivière qui serpente entre deux côtes élevées.

Ce détroit offre quelquefois, mais rarement, un phénomène curieux, appelé vulgairement *la fata morgana*. Le lecteur philosophe en trouvera l'explication dans Kircher, Mazi, et d'autres écrivains. Je me bornerai à en donner une description sur le témoignage du père Angelucci, qui en parle en ces termes:

« Le 15 août 1643, comme j'étais à ma « fenêtre, je fus frappé d'un phénomène « aussi étonnant que ravissant: la mer qui « baigne les côtes de Sicile se gonfla et

Naples.

« prit, sur une étendue de dix milles, « l'apparence d'une chaîne de montagnes « sombres, tandis que les eaux du côté de « la Calabre devinrent calmes et unies « comme un miroir. Sur cette glace on « voyait peint, en clair-obscur, une chaîne « de plusieurs milliers de pilastres tous « égaux en élévation, en distance et en « degré de lumière et d'ombre: en un clin-« d'œil tous ces pilastres perdirent la moitié « de leur hauteur, et parurent se déplier « en arcades et voûtes comme les aqueducs « des Romains. On vit ensuite une longue « corniche se former sur le sommet, et « on aperçut une quantité innombrable « de châteaux tous parfaitement sembla-« bles: bientôt ils se fendirent et ne for-« mèrent plus que des tours qui disparu-« rent pour ne plus laisser voir qu'une « colonnade, puis des fenêtres, et finale-« ment des pins, des cyprès, etc., sem-« blables et égaux. Voilà ce que c'est que « *la fata morgana*, que j'avais toujours re-« gardée comme une fable. »

Pour produire une illusion aussi agréable, il faut un concours de circonstances qui ne se trouvent dans aucun autre site;

il faut que le spectateur tourne le dos à l'est, et se trouve placé dans quelque lieu élevé derrière la ville, pour qu'il voye le détroit dans toute son étendue. Les montagnes de Messine s'élèvent comme une muraille, et obscurcissent tout le fond du tableau. Il faut qu'il n'y ait pas un souffle de vent, que la surface des eaux soit absolument tranquille, que la marée soit à sa plus grande hauteur, et que les eaux mêmes, poussées par des courans, s'élèvent au milieu du canal à une grande élévation. Lorsque toutes ces circonstances se trouvent réunies, aussitôt que le soleil s'élève au-dessus des montagnes qui sont à l'est derrière la ville, et forment un angle de quarante-cinq degrés avec la mer, tous les objets qui se meuvent dans Reggio, sont répétés un million de fois sur ce miroir marin, qui, par son mouvement d'ondulation, semble être taillé à facettes. Toutes ces images se succèdent rapidement à mesure que le courant avance, et qu'il chasse les eaux.

Naples.

De cette manière, les différentes parties de ce tableau mouvant disparaissent dans un clin-d'œil; quelquefois l'air se trouve

Naples. tellement chargé de vapeurs dans ce moment-là, et si peu troublé par les vents, que les objets sont réfléchis dans l'air environ trente pieds au-dessus du niveau de la mer; et, dans les temps lourds et nébuleux, ils paraissent à la surface même des eaux, bordés des plus belles couleurs du prisme.

Voyage de Reggio à Naples.

CHAPITRE IX.

Ville de Gallipoli. — Celle d'Otrante. — Musiciens vagabonds. — Ville de Brindes. — Son état ancien et moderne. — Histoire de la Tarentule et de sa danse. — Diverses opinions des médecins sur le genre de cette maladie. — Plaines de la Pouille. — Bénévent.

Les fortes chaleurs que j'avais éprouvées dans la Calabre, m'engagèrent à remettre à l'hiver suivant mon voyage en Sicile: en conséquence je m'embarquai sur un vaisseau français pour Gallipoli. Le vent de Siroc, assez violent, qui s'éleva pendant la nuit, rendit notre traversée un peu incommode, quoique très-prompte. Naples.

Gallipoli est situé sur un rocher qui communique au continent par un pont, auprès duquel se trouve une fontaine d'excellente eau. Dès la plus haute antiquité, ce lieu

Naples.

parut si favorable au commerce, que toutes les puissances maritimes désirèrent s'en assurer la possession, et c'est avec raison qu'on peut reprocher au gouvernement de n'avoir rien fait pour l'améliorer. Cette ville n'offre plus aujourd'hui ni port ni abri. Le nombre de ses habitans n'excède pas six mille, mais ils sont très-aisés, vifs et enjoués, et en général instruits. Les bâtimens sont assez beaux, et on rencontre dans les églises quelques bons tableaux. On y faisait jadis un commerce assez considérable de soie et de safran; mais différentes vexations ont fait abandonner ces deux branches d'exportation. Les huiles forment le principal objet de commerce. Le vin du pays est bon, mais on n'en fait qu'une petite quantité, ce qui est occasionné par la sécheresse du climat et par le peu de profondeur du sol. Les négocians de Naples achètent long-temps d'avance les huiles d'une année à l'autre. Le gouvernement détermine ensuite le prix, ce qui est avantageux aux commerçans, mais très à charge aux propriétaires, ce dont le gouvernement s'embarrasse fort peu.

Le 17 je partis pour Naples, en m'écartant un peu de la route ordinaire, pour

aller voir Nardo et Otrante. Nardo est située à neuf milles de Gallipoli ; la route est belle et agréable : on a partout la plus belle vue de la mer. La ville contient huit mille habitans. Le clocher de la cathédrale est d'une architecture gothique, d'un style peu commun, mais d'un bel effet. Luc Jordan et Solimène ont orné cette église de très-belles peintures. Naples.

La ville d'Otrante est située sur une hauteur ; elle est petite et ne contient que trois mille habitans. Son port, quoique médiocre, serait pourtant fait pour y attirer du monde. Il n'y en a aucun autre qui soit aussi commodément situé pour faire le commerce avec la Grèce. Le golfe n'a ici qu'environ soixante milles de large. La cathédrale d'Otrante est un bâtiment gothique, le sanctuaire est sous terre, ainsi que cela se pratique dans la Pouille : les colonnes sont de granit et des plus beaux marbres.

Je fus régalé l'après-midi de la musique de ces musiciens vagabonds qui jouent pendant les fêtes de Noël dans les rues de Rome et de Naples : ils sont tous de la Basilicate, où les montagnards apprennent dès l'enfance à manier d'une main la bêche,

et de l'autre le flageolet ou la musette.
Naples. Chez ces sauvages de l'Italie, la musique n'est pas seulement un art d'agrément ou de luxe, mais un talent excité par le besoin. Leur occupation ordinaire est de faire des coupures pour dessécher le pays; mais comme tous les ans ils ne trouvent pas des ouvrages de ce genre, ils ont recours alors à leurs instrumens, et par petites bandes, vont parcourir l'Italie, la France et l'Espagne : on en a vu pousser leurs courses jusques en Amérique, et revenir riches, pour leur pays, du profit de leur mélodie pastorale. Tous les instrumens sont fabriqués par les bergers eux-mêmes, suivant les formes, les grandeurs qu'ils ont apprises par tradition, et que l'expérience leur a fait imiter.

Lecce, capitale de la terre d'Otrante, siége de son tribunal de justice, est la seconde ville du royaume, mieux bâtie et mieux pavée qu'aucune autre. Si ses architectes eussent eu la moindre étincelle de goût, ses bâtimens offriraient un très-beau coup-d'œil; car la pierre, qui est d'un beau blanc, est si molle que, lorsqu'on la tire de la carrière, elle est susceptible d'être façonnée comme de la cire, et d'être taillée

avec la plus grande facilité; malgré cette qualité, elle ne tarde pas à prendre à l'air toute la consistance nécessaire. Ainsi, on ne saurait trouver nulle part des matériaux plus propres à toute espèce d'ornemens d'architecture, ni susceptibles d'être plus délicatement travaillés. Le nombre des habitans de Lecce ne monte pas à treize mille, ce qui est peu, eu égard à l'étendue de la ville. Lecce passe pour être dans ce pays ce qu'était Thèbes dans la Grèce. Il est, dit-on, facile de distinguer les natifs de cette ville du reste des autres napolitains, par leur pesanteur et leur stupidité.

Naples.

De Lecce à Brindes il y a vingt-quatre milles. Le pays est vilain, mal habité et peu cultivé. A mesure que nous avancions, le pays devenait meilleur, mais n'en portait pas moins le caractère de la misère et de la dépopulation.

Brindes est une très-grande ville, à ne considérer que le circuit de ses murs; mais les maisons habitées en remplissent à peine la moitié. Les rues sont mal alignées et inégales, les habitans sont pauvres et mesquins: on n'y trouve pas une seule église ni un édifice remarquable. Il reste fort peu de chose de l'antique Brindes, si ce n'est

Naples.

une infinité de tronçons de colonnes qui servent de bornes aux maisons.

Le port est double, et c'est le plus beau de la mer Adriatique: la partie extérieure est formée par deux promontoires qui s'éloignent à mesure qu'ils avancent dans la mer, et ne laissent, au sommet de l'angle qu'ils forment près de la ville, qu'un passage fort étroit. L'île de St. André, sur laquelle est un fort, se trouve placée entre ces deux caps, et défend tout le port des fureurs de la mer. Dans cet espace triangulaire, de très-gros vaisseaux peuvent être en sûreté, et auprès de la ville: les montagnes s'éloignent en demi cercle, pour former le port intérieur qui semble embrasser la ville, le tout formant une tête de cerf avec ses deux bois. On ne peut rien voir de plus beau ni de plus commode pour le commerce que ce port intérieur: il est très profond; sa longueur est de deux milles et demi, et sa plus grande largeur de mille ou douze cents pieds. La ville et les montagnes l'abritent de tous les côtés. Il n'existe pas, dans tout le royaume, une situation plus commode pour le commerce que celle de Brindes: elle réunit un sol riche, un port profond, une rade sûre;

et cependant, on n'y trouve ni commerce, ni industrie, ni population. Tous les maux qui désolent cette malheureuse ville proviennent de ce que le canal qui communique aux deux ports est bouché; et on peut dire que la première cause de ce mal remonte au temps de Jules César, lorsqu'il entreprit d'y bloquer la flotte de Pompée. Il enfonça des pilotis dans toute la partie basse qui sépare les deux montagnes, y fit jetter de la terre, des arbres, et des décombres de toute espèce et avait presqu'achevé son ouvrage, lorsque Pompée força le passage et se sauva en Grèce.

Naples.

Quel funeste changement! Cet état malheureux engagea enfin les tristes restes des citoyens de s'adresser au gouvernement et de proposer les moyens de nétoyer le port. On y a réussi en partie par le moyen des machines et par le travail des galériens. On a déblayé presque tout le chenal, et c'est déjà un très-grand pas de fait pour le commerce. Si l'ouvrage se trouve avoir assez de solidité pour résister à la fureur des vagues, et si l'on peut trouver un moyen de détourner les monceaux de sable que la mer entraîne à chaque marée, et qui se déposent naturellement où le courant les entraîne,

Naples.

cette entreprise immortalisera le ministre qui l'a protégée, et les ingénieurs qui en ont dirigé l'exécution.

En nettoyant le chenal, on a trouvé plusieurs médailles et cachets, et on a arraché plusieurs de ces pilotis enfoncés du temps de César. Ce sont de petits chênes dépouillés de leur écorce et encore aussi sains que s'ils n'étaient abattus que depuis un mois, quoiqu'il y eût alors plus de dix-huit siècles qu'ils fussent enterrés de plus de sept pieds dans le sable.

Les terres qui environnent la ville sont légères et bonnes; elles produisent du coton excellent dont les habitans de Brindes font des gants et des bas.

Les Romains prirent de bonne-heure possession d'un port qui offrait tant de facilité pour leurs entreprises contre les nations qui habitaient au-delà du golfe Adriatique. Pompée s'y réfugia, mais n'ayant pas trouvé ce poste tenable, il se retira précipitamment en Grèce : c'est dans cette ville qu'Octave prit pour la première fois le titre de César, et il y conclut, avec Pompée le jeune, un de ces traités de paix qui durèrent si peu de temps. Brindes était déjà célèbre pour avoir donné le jour au poète

poète Pacuve; mais elle acquit un nouveau lustre, à l'époque dont nous venons de parler, par la mort de Virgile. Naples.

Les barbares qui saccagèrent tous les coins de l'Italie, n'épargnèrent pas une ville aussi riche; et en 836, les Sarrasins achevèrent de la ruiner.

La fureur des croisades, si fatale à tant de pays qu'elles dépouillèrent à-la-fois d'hommes et d'argent, contribua singulièrement au rétablissement de cette ville, parce que les pélerins et les guerriers venaient s'y embarquer. Elle gagna aussi considérablement par le séjour qu'y fit l'empereur Frédéric II dont les expéditions multipliées dans la Terre Sainte exigeaient qu'il résidât souvent dans un lieu qui était le rendez-vous général de ses troupes. La perte de Jérusalem, la destruction de l'empire des Grecs et la ruine du commerce du Levant, à la suite de la conquête qu'en firent les Turcs, réduisirent Brindes dans un état de désolation et de langueur dont elle n'a jamais pu se relever depuis.

Me trouvant dans le pays de la Tarentule, je fus curieux de rechercher avec soin tout ce qui avait rapport à cet insecte; mais la saison n'était pas encore assez avancée,

Naples. et je ne pus trouver personne qui en eût été piqué depuis peu : j'obtins d'une femme qui l'avait été anciennement, d'en jouer le rôle devant moi et de danser la tarentule. On assembla plusieurs musiciens, et au rapport de tous ceux qui étaient présens, elle joua son rôle dans une grande perfection. D'abord elle se dandina d'un air stupide sur une chaise, tandis que les musiciens jouaient des airs tristes : ils touchèrent enfin la corde qu'on supposait devoir exciter plus vivement sa sensibilité. Aussitôt elle sauta sur ses pieds en poussant un hurlement affreux, et courut dans la chambre comme si elle eût été ivre, tenant un mouchoir entre ses mains qu'elle levait en cadence de moment en moment. Suivant que la mesure redoublait, ses gestes augmentaient à proportion, et elle sautait avec vigueur en faisant différens pas, et en poussant de temps en temps de grands cris. Je ne trouvai point du tout la représentation agréable, et je la fis cesser avant que la femme fût fatiguée. Partout où les gens piqués de la tarentule doivent danser, on a soin de leur préparer un endroit où l'on pend des grappes de raisin et des rubans. On orne les malades avec

des rubans blancs, rouges, verts ou jaunes, car ce sont leurs couleurs favorites. On jette un crêpe blanc sur leurs épaules, on laisse tomber leurs cheveux, et on leur fait renverser la tête en arrière, tant qu'ils le peuvent; ce sont de véritables copies des anciennes prêtresses de Bacchus. Les orgies de ce dieu dont le culte, quoique sous divers symboles, fut plus généralement répandu sur le globe, que celui d'aucune autre divinité, étaient sans doute célébrées avec énergie et enthousiasme, par les têtes exaltées de ces climats brûlans.

Naples.

L'introduction du christianisme abolit les représentations publiques de ces cérémonies payennes, et les femmes n'osèrent plus jouer le rôle de bacchantes; mais ayant peine à renoncer à un plaisir qui leur était si cher, elles imaginèrent d'autres moyens, et le prétexte d'être possédées du démon leur en fournit un. Le hazard peut aussi leur avoir fait découvrir la tarentule, et sous le prétexte de la piqûre de cet insecte, les femmes de la Pouille conservent encore leur ancienne danse, quoique le temps ait effacé la mémoire de son ancienne institution, et du nom qu'elle portait. Voilà, je pense, l'origine d'un usage aussi singulier. Si quel-

Naples. quefois ces danseurs se trouvent véritablement affectés, ce ne peut être que par des attaques de nerfs.

Plusieurs personnes très-sensées de cette ville diffèrent d'opinion avec le docteur *Serao*, et d'autres auteurs qui ont tourné en ridicule cette prétendue maladie, et qui ont affirmé que le venin de cette espèce d'araignée ne pouvait produire d'autre effet que celui des araignées ordinaires. Ils disent que les Tarentules qu'on avait envoyées à Naples pour constater le fait, n'étaient pas de la véritable espèce, mais d'une espèce bien plus grosse et moins mal-saine; que de plus, les fatigues de la route et le défaut de nourriture avaient affaibli leur vertu au point que ce docteur et plusieurs autres personnes ont pu tenir leur bras dans le sac où elles étaient renfermées, sans en rien craindre.

Ils citent l'exemple de plusieurs personnes qui en furent mordues dans les champs, pendant les chaleurs, et qui sont devenues languissantes, stupides, sans courage et sans vigueur, jusqu'à ce que le son d'un air favori les ait excitées à danser, et par la transpiration, à se délivrer du poison: mais ces raisonnemens ne me persuadèrent point.

car ils avouent eux-mêmes que les personnes âgées sont plus sujettes à ces accidens que les jeunes, et que pour la plupart, les filles plutôt que les femmes en sont attaquées. On ne connaît point d'exemples de personnes au-dessus de la dernière classe du peuple qui aient été atteintes de ce mal, et personne n'en est jamais mort. Naples.

La longue durée de la danse et la force que trouve le malade pour en supporter les fatigues, pendant les chaleurs de la canicule, ne prouvent absolument rien, parce qu'on voit tous les jours dans la même saison, les paysans danser avec le même plaisir et la même persévérance, quoiqu'ils ne soient pas piqués de la tarentule. Ainsi, on peut attribuer ce mal à des vapeurs *histériques*, à un grand échauffement, à une difficulté de respirer, à d'autres accidens qui arrivent assez communément aux personnes qui dorment à l'air pendant l'été dans un pays très-chaud, ce qui a toujours été trouvé extrêmement dangereux, pour ne pas dire mortel, dans toute l'Italie. L'expérience peut avoir appris qu'un violent exercice était le remède le plus efficace contre cette maladie, et la tradition peut l'avoir transmis, quoiqu'on ait oublié depuis

Naples. long-temps l'époque et les circonstances de cette découverte : de sorte qu'il est plus que vraisemblable qu'un goût naturel pour la danse, l'esprit d'imitation, l'usage du pays, et plus que tout cela, l'envie de gagner de l'argent, sont les véritables mobiles qui font agir ces malades prétendus. Avant les expériences du docteur *Serao*, il avait déjà été démontré par celles que firent, en 1693, *Clarizio*, et en 1740, à *Luccra*, d'autres naturalistes, que la tarentule n'était pas venimeuse. Cet insecte est une araignée de la troisième espèce de la quatrième famille de *Linneus*, ayant huit yeux rangés par quatre, puis deux à deux; leur couleur est ordinairement d'un gris foncé, mais elle varie suivant leur âge et la nourriture qu'elles prennent. La grosseur du devant de leur corps est double de celle du derrière : elles ont le derrière du cou fort élevé, et les jambes courtes et grosses. Elles vivent dans des champs en friche, et où la terre n'est pas trop dure. Elles choisissent, pour faire leur trou, les endroits les plus élevés et qui sont exposés au Levant; car elles ont une antipathie marquée pour l'humidité et pour l'ombre. Leur trou a environ quatre pouces de profondeur et

un demi-pouce de largeur : au fond, il est fait en spirale, et c'est là que ces insectes se tiennent pendant la pluie. Ils creusent devant eux à mesure que l'eau les gagne, et c'est à l'entrée de leur trou qu'ils tendent leurs toiles. Ils ne vivent pas tout-à-fait un an. En juillet, ils reprennent une nouvelle peau et s'accouplent alors, ce qu'ils ne font qu'avec une méfiance réciproque, car ils se dévorent ordinairement l'un l'autre. Ils pondent environ 730 œufs qui éclosent au printemps : mais la mère ne vit pas assez long-temps pour voir sa progéniture, car elle meurt vers le commencement de l'hiver.

Naples.

En quittant Brindes, je passai près de la fontaine qui fournit de l'eau à la ville; elle est située à l'extrémité du port. De ce point de vue, on voit le port dans toute son étendue, la colonne antique, un palmier énorme, les églises et les châteaux dont l'ensemble forme un coup-d'œil des plus pittoresques. A quelques milles de distance de la ville, on distingue parfaitement les traces de la voie Trajane qui traverse un vallon. Elle était élevée sur des arcades qu'on avait construites pour réunir deux hauteurs.

Naples.

A Bari, je pris la route de l'intérieur, connue des anciens sous le nom de *via Egnatiana*, la même qu'avait suivie Horace. Nous couchâmes à *Bitonto*; c'est une belle ville qui contient environ seize mille habitans, pour la plupart fort à l'aise, et dont les mœurs sont bien plus polies et plus aimables que celles des habitans de la côte. Ses marchés sont bien approvisionnés; il y règne en tout un air d'abondance.

Je quittai la voie romaine en cet endroit, et fis une pointe de quinze milles à l'ouest, jusqu'à *Castel del Monte*. Le pays est ouvert, sec et inégal, le château sert de point de vue; il est situé au sommet d'une très-haute montagne qui forme l'extrémité d'une branche de l'Apennin. La montagne a près d'un demi mille et est très-escarpée. J'y jouis du superbe coup-d'œil que m'offrait la mer Adriatique.

L'après-midi, je descendis la montagne et fis encore neuf milles jusqu'à *Andria*, grande ville située à l'est de la voie romaine, sur la lisière de la partie cultivée, et comme les environs sont montueux, ils offrent un coup-d'œil agréable, quoiqu'il soit dépourvu de rivières et de ruisseaux.

De cette ville, je fis douze milles jusqu'à

Canose, à travers des landes fort agréables. La voie romaine y est encore entière en plusieurs endroits. La ville de Canose, fondée par Diomède, et qui fut ensuite colonie romaine, devint une des villes les plus considérables de cette partie de l'Italie, par son étendue, sa population et la beauté de ses bâtimens. L'époque de sa plus grande splendeur paraît avoir été celle du règne de Trajan; mais son état ne servit qu'à lui attirer la fureur des barbares; Genseric, Totila, la traitèrent avec une extrême cruauté. Naples.

Le 7, de fort bonne heure, je partis du pont de Canose, et je suivis, pendant douze milles, la rive méridionale de la rivière, sans rencontrer aucun objet digne de remarque. Le pays est nu et triste jusqu'à ce qu'on arrive aux montagnes, où il devient boisé. J'allai dîner à la *Vello*, petite ville sous les murs de laquelle était campé Conrad IV, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut; c'est-à-dire, du poison qu'on dit lui avoir été donné par son frère Mainfroy. Les historiens prétendent que ce poison était composé de poudre de diamant, mêlée avec de la scammonée, qui lui ayant été donné en lavement, lui fit

rendre ses entrailles par petits morceaux.

Naples. De la *Vello*, je traversai des montagnes très-rudes, pour arriver à *Venouse*, place très-importante dans les temps anciens. Elle fut une amie utile et constante des Romains, dans leur guerre contre Annibal. Les débris de l'armée de Varron s'y réfugièrent après le désastre de Cannes, et ils éprouvèrent, de la part des Venousiens, le traitement le plus généreux.

On ne trouve plus rien à Venouse qui puisse donner une idée de son antique splendeur, si ce n'est quelques morceaux de marbre placés dans les murs des églises et des maisons, sur lesquelles on lit à peine quelques restes d'inscriptions. Le morceau antique qui a le plus de réputation, et dont les habitans de Venouse se font le plus d'honneur, est un buste de marbre placé sur une colonne dans la grande place. Ils prétendent que c'est la tête d'Horace leur concitoyen : mais le mauvais goût du dessin ainsi que le costume, rendent la chose très-peu vraisemblable.

Le 10, j'employai toute ma journée à traverser les plaines de la Pouille, jusqu'au pont de Bovino. De-là, nous allâmes gagner Bénévent où nous arrivâmes par

une pluie et un orage affreux. Bénévent est situé sur le penchant et le sommet d'une montagne, entre deux vallons étroits; dans l'un desquels coule le *Sabato*, et dans l'autre, le *Caloro*. Ces deux rivières viennent se réunir au bas de la ville. Nous y entrâmes par l'arc-de-triomphe de Trajan. Les maisons et les murs qui cachent ce monument des deux côtés, lui font perdre beaucoup de sa beauté. Il est au reste, assez bien conservé, et c'est un des plus beaux monumens des Romains, que l'on puisse trouver hors la ville de Rome. Il est de marbre blanc; il a soixante palmes d'élévation, trente-sept et demie de longueur, et vingt-quatre d'épaisseur. Il consiste en un seul arc dont le diamètre est de vingt palmes et la hauteur de trente-cinq. L'entre-deux des colonnes et la frise sont chargés de bas-reliefs représentant les victoires et les différens événemens de la guerre contre les Daces. Naples.

Il n'y a point de ville en Italie, après Rome, qui offre autant de débris d'anciennes sculptures que Bénévent. A peine y trouve-t-on un seul mur qui ne soit composé de vieux autels, de tombeaux, de colonnes et d'entablemens. La coupole de sainte Sophie

Naples. est soutenue par une colonnade circulaire de marbre antique. On voit dans la cour un très-beau relief représentant l'enlèvement des Sabines. Les objets les plus remarquables ensuite sont la mort de *Méléagre*, un énorme sanglier couvert d'une étole et de bandelettes, paré comme allant au sacrifice : les anciens l'appelaient le sanglier de Calydon, et c'est le même que Diomède avait donné pour armes à sa colonie de Bénévent. On y voit aussi Hercule dérobant les pommes des Hespérides. Ce dernier morceau me frappa singulièrement par sa ressemblance à la manière dont on représente dans nos tableaux le péché d'Eve. Il représente une femme couchée au pied d'un arbre, autour duquel un énorme serpent s'entortille, allongeant sa tête vers le fruit, et un homme qui se penche en avant pour le cueillir. La massue qu'il tient à la main et une inscription grecque le font connaître pour Hercule.

Pyrrhus fut battu près de cette ville ; et, dans la guerre des Romains contre Annibal, elle se signala par son attachement pour la république. Le sénat de Rome ne fut pas ingrat, car il combla les Bénéventins de biens et de priviléges : comme ils partagè-

rent long-temps les triomphes et les succès des Romains, ils éprouvèrent de même, à la chute de leur empire, plus que toute autre ville, les malheurs et les ravages qui suivirent l'invasion des barbares. Naples.

L'histoire moderne de Bénevent ne sera pas sans intérêt pour ceux de nos lecteurs qui ne regardent pas les événemens des siècles que nous nommons barbares comme indifférens; ils méritent sûrement d'intéresser tous les états modernes de l'Europe, car c'est de cette époque qu'on peut dater l'existence politique de la plupart d'entr'eux.

Si les sauvages du nord n'étaient pas sortis de leurs montagnes glacées pour renverser le colosse de Rome et briser les chaînes du monde, on aurait à peine entendu parler d'aucune de ces nations qui jouent aujourd'hui un si grand rôle. Ces vengeurs des droits de l'humanité ont sans doute détruit les arts et les sciences et amené cette profonde ignorance que, pendant plusieurs siècles, aucun rayon de lumière ne put dissiper : mais on doit se rappeler aussi que les Romains eux-mêmes avaient déjà banni en grande partie la véritable science et le bon goût, et seraient devenus une nation barbare, quand même les Goths et les Van-

dades ne se seraient jamais approchés de leurs barrières. Depuis 1054 jusqu'à nous, les papes ont toujours possédé cette ville, à quelques momens d'interruption près. Elle a donné trois papes à l'église; mais ce dont elle est plus fière, c'est qu'elle compte saint Janvier au nombre de ses évêques.

Naples.

J'allai me promener l'après-midi sur le champ de bataille où Charles d'Anjou avait vaincu Mainfroy; et, chemin faisant, j'aurais bien voulu engager mon conducteur à me montrer ce fameux arbre où les sorciers s'assemblaient et tenaient leur sabat. Il m'assura qu'il n'avait aucune connaissance de ce lieu, quoiqu'il m'avouât qu'il croyait que plusieurs vieilles femmes du voisinage le connaissaient fort bien, et qu'il savait que plusieurs de ses amis avaient entendu le bruit que ces sorcières faisaient en l'air, lorsqu'elles passaient montées sur leur balai. Cette assemblée de sorciers, dont tous les écrivains démonologistes ont cru la réalité, et qui passe encore pour véritable chez tous les paysans des environs, est fondée sur une tradition très-ancienne. Les Lombards, dont la religion différait peu de celle des autres nations Celtiques, révéraient singulièrement les arbres, et avaient coutume

de célébrer, sous l'ombre de ceux qui étaient conservés, les cérémonies religieuses qui leur étaient prescrites par leur rit. A Bénévent, ces cérémonies s'observaient sous un grand châtaignier : il était d'usage d'accrocher aux branches, la figure d'une vipère à deux têtes. Il y a quelques années que l'on trouva un anneau de cette espèce. Ce symbole, qui exprime le principe de la vie, est un des plus anciens emblêmes que l'homme ait inventés, et se retrouve chez toutes les nations depuis l'Islande jusqu'au Japon. Lorsque saint Barbetus eût converti au christianisme les Lombards de Bénévent, il fit abbattre cet arbre : mais la légende nous assure gravement que le diable a trouvé moyen de faire pousser des rejetons de ses racines, près desquelles il se rendait de nuit avec ses sultannes Laponnes, et des séminaires de sorciers, pour y célébrer leurs infernales orgies.

Naples.

En partant de Bénévent, je passai le *Calore* et j'arrivai à *Monte Sarchio*, par un beau chemin qui allait presque toujours en montant. Trois ponts, construits d'énormes pierres, sont les seuls restes de la voie Apienne. Le sol, qui est volcanique en plusieurs endroits, varie beaucoup. D'après

Naples.

l'étendue et la position, je suis porté à croire que c'est celui où les consuls Romains se sont laissé envelopper avec une armée de trente mille hommes, par les Samnites, qui s'étant placés sur les hauteurs; les forcèrent de mettre bas les armes.

La descente, depuis ce lieu jusqu'à *Arienzo* est rapide. Le chemin passe par un vallon agréable, ombragé par des forêts de châtaigniers. Le bourg d'Arienzo est grand; il est dans un vallon entouré de jardins et de vignobles.

En ce lieu, je quittai les montagnes et j'allai à *Acerra*, jolie ville entourée de murs dans le goût ancien, mais dans une situation basse et humide. Acerra est regardée comme la patrie des Polichinels, parce que ce personnage comique qui est au théâtre napolitain ce qu'Arlequin de Bergame est partout ailleurs en Italie, est regardé comme né dans cette petite ville. Polichinel est le loustig de la comédie napolitaine; il parle patois et possède le privilége exclusif de faire des calembourgs et de mauvaises pointes. Il est tellement l'idole du peuple, que pendant le carnaval, les rues de Naples fourmillent de masques qui jouent ce personnage d'une manière si parfaite, que la

nature

nature semble les avoir formés exprès pour cela. Naples.

D'*Acerra* à Naples, le chemin est sablonneux et bordé partout de vignes et de peupliers, et nous fûmes de retour dans cette dernière ville au commencement du mois de mai.

CHAPITRE X.

Relation du tremblement de terre de la Calabre, du 5 février 1783. — Voyage de Naples à Rome.

Naples.

APRÈS avoir parcouru la Calabre, je ne puis me refuser à ébaucher l'histoire de l'affreux tremblement de terre qui, le 5 février 1783, détruisit de fond en comble, cette malheureuse contrée. Cette terrible catastrophe changea tellement la face de ce pays, que je crois devoir en donner une idée pour faire connaître à mes lecteurs, l'état actuel de la province de Calabre. A cet effet, je commencerai par rapporter une lettre écrite de Scylla, quelques jours après, par quelqu'un qui avait été présent à ce triste événement.

Scylla, 10 février.

« Comment vous décrire les horreurs « dont j'ai été sans cesse environné depuis « le moment fatal où je vis périr ma mal- « heureuse patrie ? Comment trouver les

« expressions capables de rendre tout l'ex-
« cès de ma sensibilité, ou de peindre la
« millième partie des désastres qui nous
« sont arrivés? Dieu! quelle journée, et
« de quelle nuit n'a-t-elle pas été suivie!

Naples.

« Le 5 février, à dix heures trois-quarts,
« nous sentîmes une secousse qui com-
« mença par une espèce de soulèvement
« de la terre; ce qui donna l'alarme et le
« temps à presque tous les habitans de
« sortir de leurs maisons. Quelques-uns
« coururent aux fenêtres et sur les bal-
« cons; d'autres cherchèrent un asile sous
« les voûtes de leurs portes. Ce soulève-
« ment fut suivi par un ébranlement et un
« balancement, pendant lequel nous vîmes
« nos maisons s'écrouler de toutes parts;
« les murs et les tours du château se fen-
« dirent et se renversèrent sur la ville; les
« maisons situées au-dessous furent écra-
« sées et réduites en poussière, et il périt
« cent cinquante personnes de cette chute.
« A la nuit, un nombre assez considérable
« d'habitans, dont la plupart étaient ma-
« telots, gagna la plage, à l'exemple de
« leur seigneur. Ils y tendirent des tentes,
« ou se couchèrent dans leurs bateaux, es-

Naples.

« pérant y passer ainsi la nuit dans une « parfaite sûreté, éloignés comme ils étaient « de tous bâtimens. Le ciel était clair et « serein, la mer dans un calme parfait, et « tous ces malheureux cherchaient, dans « un doux repos, l'oubli de leurs maux. « Dans cet état, un peu après minuit, tout « le promontoire de *Campalla* tomba à la « fois dans la mer, sans qu'aucun trem- « blement eût annoncé cette chute. Cette « masse repoussa la mer vers le *Godilla* « *del faro*, où elle entraîna vingt-huit per- « sonnes avec leurs bateaux et leurs mai- « sons; et revenant ensuite, avec une vio- « lence redoublée, dans son lit ordinaire, « elle s'éleva sur la plage de Scylla, et sur « une étendue de trois milles, le long de « la côte, de trente palmes au-dessus de « son niveau ordinaire. En se retirant elle « emporta deux mille quatre cent soixante- « quinze personnes qui étaient couchées « sur le rivage ou dans les bateaux. Les « cris des habitans qui se trouvèrent assez « éloignés pour échapper au malheur, et « de ceux qui s'étaient réfugiés sur les « montagnes voisines, furent vraîment « déchirans. Le jour offre un spectacle non « moins affreux. Huit cents cadavres furent

Naples.

« jetés sur la côte, la plupart si horrible-
« ment défigurés par les coups qu'ils avaient
« reçus des pièces de bois emportées en
« même-temps qu'eux, qu'à peine il était
« possible de distinguer un seul trait de
« leur figure. En versant des torrens de
« larmes, nous travaillâmes à ramasser
« leurs tristes restes, et à les brûler pour
« prévenir l'infection que la pourriture de
« ces corps aurait pu occasionner. On en
« retira quelques-uns qui donnaient en-
« core quelques signes de vie, mais telle-
« ment meurtris et estropiés, qu'on ne
« pouvait guère espérer de les sauver. Hé-
« las! il fallait plutôt le craindre : car, que
« leur restait-il qui pût leur faire souhaiter
« de vivre, leurs biens étaient perdus,
« leurs amis et leurs parens ruinés; la fa-
« mine, la peine et les maladies, c'est tout
« ce qu'ils avaient à attendre. »

Le même instant fut fatal à la province, et la dévastation fut bien plus terrible en beaucoup d'endroits qu'à Scylla; elle s'étendait depuis le cap *Spartivento* jusqu'à *Amantea*, au-dessus du golfe de Sainte-Euphémie, et se fit aussi vivement sentir dans cette partie de la Sicile qui fait face à l'Italie. Les secousses des 5 et 7 février, et

Naples. du 28 mars, furent les plus violentes, et achevèrent de renverser tous les édifices quelconques dans l'étendue de pays dont nous avons parlé. Il ne resta pas pierre sur pierre dans la partie qui est au midi de l'isthme de Squillace; mais ce qui fut plus désastreux encore, c'est qu'une grande partie des habitans périt par la chute des maisons; il y en eut près de quarante mille d'écrasés. On déterra quelques personnes encore vivantes, quoiqu'elles fussent restées long-temps ensevelies sous les décombres. Messine devint un seul monceau de ruines : ses superbes *palazzata* furent entièrement renversés; et ses quais, fendus en plusieurs endroits, laissaient pénétrer les eaux. Reggio fut presque entièrement détruite, et tous les autres endroits de la province que je vis, furent rasés au niveau du sol. Avant et pendant le tremblement, les nuages s'étaient rassemblés, condensés, et étaient immobiles : ils semblaient peser sur la terre. A *Palmi*, l'atmosphère paraissait si embrasée, que plusieurs personnes crurent que le feu était dans la ville : on se rappelle depuis, qu'un moment avant la secousse plusieurs personnes avaient senti à la peau une chaleur extraor-

dinaire. Les eaux des rivières prirent une couleur de cendre et de limons, et l'odeur du souffre fut générale. Une frégate, qui passait entre la Calabre et Lipari, éprouva une si forte commotion, que le timonnier fut jeté de sa barre; et les canons soulevés sur leurs affûts, tandis que la mer exhalait tout à l'entour une forte odeur de souffre. Naples.

Toute la face du pays fut changée d'une manière inconcevable. Des rivières furent bouchées par la chute des montagnes, et devinrent des lacs dont les vapeurs infectes qu'ils répandront dans la suite, ne manqueront pas de détruire les tristes restes de sa population, si de nouvelles commotions ou des travaux absolument nécessaires ne leur ouvrent pas un nouveau cours. En un mot, toutes les espèces de phénomènes qui accompagnent les tremblemens de terre se firent voir alors, dans toute leur étendue, sous les diverses formes qui les caractérisent. Chaque naturaliste peut trouver de quoi augmenter ses lumières, et surtout matière à discuter, en attribuant ces affreuses convulsions du globe au système qu'il préfère; mais il ne doit pas se flatter de trouver jamais un remède au mal; le der-

Naples.

nier effort auquel il est possible qu'il atteigne, c'est de déterminer avec certitude, quelque indice préliminaire qui puisse du moins servir à donner aux habitans le temps de se sauver. C'est dans cette vue, et pour satisfaire la curiosite générale de toute l'Europe, fortement excitée par cette horrible catastrophe, que leurs majestés Siciliennes envoyèrent bientôt après dans la Calabre, d'habiles académiciens, pourvus de tous les moyens de faire des observations, et d'acquérir là-dessus les connaissances les plus approfondies. Mais l'intérêt des sciences ne fut que leur second objet. Animés des plus vifs sentimens d'humanité, et d'une affection vraîment paternelle pour leurs malheureux sujets, ils firent partir des bâtimens chargés de tout ce qui pouvait alléger la misère des infortunés Calabrois. On envoya en même temps, de Naples, un officier général avec des troupes et des ingénieurs pour diriger les opérations de ceux qui étaient employés à enlever les décombres; et à rebâtir les maisons, et aussi pour protéger les biens de ces malheureux contre les brigands qui n'avaient pas honte de les dépouiller de ce que la nature avait oublié de leur enlever. Des bandes de coquins vin-

Naples.

rent débarquer sur la côte, et pillèrent plusieurs endroits; d'autres voleurs partaient de Naples pour en faire autant. Pour inspirer plus d'effroi, ils se travestirent en Algériens. Tant de maux accumulés furent suivis par une très-mauvaise année, et qui rendit presque inutiles tous les efforts qu'on avait fait pour les adoucir. Des secousses journalières tenaient les habitans dans des alarmes continuelles, non de périr sous leurs maisons, car il ne leur en restait pas, mais de voir à chaque instant la terre s'entr'ouvrir et les engloutir, ou de périr dans quelque inondation subite. Les secousses ont duré deux ans depuis le grand tremblement, avec des intervalles plus ou moins longs.

En comparant les époques des grands tremblemens de terre qui depuis le onzième siècle ont désolé la Calabre, je trouve qu'il y en a eu sept dans les quatre premiers mois de l'année, un en août, et quatre en novembre et décembre. La première semaine de février a été deux fois fatale, et le 27 mars avait été trois fois marqué d'une pareille calamité avant celle de 1783.

Je crois devoir faire observer ici qu'en février 1783, une personne qui connaissait

Naples. bien Naples, se trouvant chez moi, dans le comté du *Durham*, conjectura, par la variation extraordinaire du baromètre, que vraisemblablement nous apprendrions dans peu la nouvelle de quelque tremblement de terre dans le midi de l'Europe.

Pour adoucir un tableau aussi sombre par quelques traits de consolation, je ne dois pas négliger de dire que les officiers et les Lazaronis de la douane de Naples, qui avaient été employés à porter là bord des vaisseaux, les denrées envoyées en Calabre, ont refusé de recevoir le salaire de leurs peines. Cet événement consacre aussi des exemples satisfaisans de fermeté, de force d'esprit, de tranquillité inaltérable, et de la plus douce résignation de la part de ces infortunés, dont la plupart se montrèrent supérieurs à leur destinée. Je n'en citerai qu'un, il est selon moi, le plus touchant de tous. Il rend seul témoignage à toutes les vertus sublimes qui se signalèrent au milieu de ces calamités. Il est tiré des mémoires du respectable Dolomieu.

Une jeune et belle femme d'Oppido, lieu qui fut alors le point central des secousses les plus terribles, se trouva enterrée vivante sous les ruines de sa maison,

sans être écrasée par leur chute : elle était dans le neuvième mois de sa grossesse. Trente heures après le mari vint chercher le cadavre de son épouse ; il la retrouva vivante, la retira de dessous les décombres : au bout de quelques heures elle accoucha heureusement. *A quoi pensais-tu*, lui demanda Dolomieu, qui visita ce couple un an après, *à quoi pensais-tu dans ton tombeau, dans ces heures terribles ? — J'attendais*, répondit-elle. Ce trait, qui fait un si bel éloge de son sexe, n'a pas besoin d'être commenté.

Naples

Vers la fin de juin, je quittai Naples pour aller à *Averse*. On passe par un pays riche, mais resserré. Cette ville, qui paraît opulente et vivante, fut bâtie en 1030, par *Ranülphe*, l'un des premiers chefs normands qui vinrent chercher fortune au service des princes d'Italie. Ce chef apprit par expérience qu'il était impossible de se mettre à couvert de la mauvaise foi des Lombards, qui se servaient de ses troupes en temps de guerre; mais les voyant de mauvais œil dès que la paix était faite, il sentait bien qu'aussi long-temps que les Normands seraient obligés de vivre au hasard sans rien posséder en propre, ils ne devien-

Naples.

draient jamais assez puissans pour former un établissement dans ce pays, ce qui était pourtant le grand objet de leur ambition. Il choisit en conséquence un endroit près des ruines d'*Atella*, à la croisière des deux grandes routes par lesquelles il pouvait communiquer à tout le pays. Il y construisit une petite forteresse qu'il nomma *Averse*, à cause de l'aversion qu'il avait pour *Pandolfe*, souverain de Capoue. C'est ainsi qu'un nouvel essaim venu du nord s'établit dans l'Italie, et augmenta le nombre de ceux qui ont soumis les diverses portions de ce beau pays.

La partie de la plaine qui s'étend depuis *Averse* jusqu'au pied des montagnes de Falerne, est singulièrement fertile : je n'ai jamais rien vu qu'on puisse lui comparer pour la beauté et la vigueur de ses productions. De riches moissons couvrent toute la plaine, excepté les parties où quelques membres isolés ombragent, de leurs immenses feuillages; quelques morceaux de terre dont on a fait des pâturages : par-dessus les moissons on découvre la mer, et tout le reste du tableau est environné, à plus ou moins de distance, des montagnes qui lui servent de cadre.

En quittant cette plaine, je passai dans les montagnes par où Annibal fit sa retraite devant Fabius, qui se flatta en vain d'avoir fait tomber cet adversaire rusé dans les piéges qu'il lui avait tendus. Annibal détacha la nuit quelque infanterie légère avec des troupeaux de bœufs, et il fit attacher des flambeaux aux cornes de ces animaux. Les Romains qui les aperçurent, crurent que l'armée ennemie marchait de ce côté, et se mirent en marche pour la suivre. Mais Pendant ce temps les Carthaginois filaient par leur droite, et entrèrent sans opposition dans la vallée de *Theano*. Naples.

Les montagnes de *Falerne* et de *Messique*, si célèbres par leurs vins, font partie de la chaîne qui s'étend à l'ouest vers la mer, où était jadis l'ancienne ville de *Sinuesse*, plus bas que l'endroit où est maintenant *Mondragone*; la voie *Appienne* y passait. Il est assez singulier que toutes les routes modernes passent par les montagnes, et que celles des anciens qui conduisaient aux mêmes endroits, suivissent la plaine et les bords de la mer autant qu'il était possible. On doit attribuer cette différence aux ravages que les pirates de toutes les nations ont exercés sur la côte pendant

Naples.

plusieurs siècles, lorsque les timides habitans cherchaient leur salut dans les lieux les plus inaccessibles et les plus écartés des montagnes. Je couchai à Sainte-Agathe, jolie auberge entourée de jardins.

Le lendemain matin je fis une promenade d'environ un mille, en traversant une profonde vallée pour aller à *Sessa*, grande ville située sur une hauteur escarpée. Elle consiste principalement dans une longue rue bien pavée sur une pente assez roide. On trouve dans les murs de plusieurs maisons, des autels romains et des pierres sépulchrales. Cette ville, vue de loin, offre un coup-d'œil imposant, et la vue dont elle jouit est aussi belle qu'étendue.

Toutes les femmes de ce canton séparent leurs cheveux sur le devant de la tête, les nattent et les passent par-dessus leurs oreilles pour les joindre aux cheveux de derrière, où elles les enferment dans une espèce de calotte : elles portent toutes des bas jaunes.

En partant de Sainte-Agathe, je descendis dans une plaine spacieuse ouverte du côté de la mer, et couverte de riches moissons. Le *Garigliano* (*l'ancien Liris*), formé par des montagnes, traverse tranquillement le vallon en coulant dans un lit pro-

fond et tortueux, et va se décharger dans la mer un peu au-dessous des ruines de *Minturne*, situées sur ses bords, et qui forment un coup-d'œil majesteux. Ces ruines consistent dans une portion d'amphithéâtre, et d'un théâtre dont les traces sont encore visibles dans une salle octogone, dans un grand nombre de voûtes et d'arcades; enfin dans un aqueduc qui hausse le grand chemin, et continue jusqu'au pied des montagnes, d'où il conduisait jadis les eaux jusque dans la ville. Le bourg moderne de *Trajetta* couronne la hauteur qui bornait Minturne, et forme un de ces beaux points de vue qu'on ne rencontre qu'en Italie, ou dans les tableaux faits d'après les idées qu'on y a prises. Naples.

Tant qu'il restera quelque souvenir de l'histoire romaine, ces marais de Minturne ne seront jamais oubliés; c'est-là que *Caius Marius* se cacha en voulant se mettre à l'abri du parti de Sylla qui triomphait alors. Minturne était un endroit désert au commencement du septième siècle, et a été sans doute abandonné à cause du mauvais air qu'exhalent les marais voisins; mais cela n'empêcha pas les Sarrasins de s'y établir, parce qu'ils voulaient se procurer

Naples.

une retraite sûre où ils pussent déposer le butin qu'ils faisaient dans leurs expéditions, et se reposer dans leurs travaux.

Les bords du *Garigliano* ont été le théâtre de plusieurs combats sanglans. Dans les guerres qui ont eu lieu pendant le quinzième siècle, les Français et les Espagnols s'en sont, avec acharnement, disputé le passage.

En partant de la plaine de *Garigliano*, je visitai une quantité de ruines de *Villa*, de tombeaux et de jardins répandus çà et là. Un antiquaire a prouvé, avec beaucoup de sagacité, par des inscriptions et des argumens très-solides, que le reste des terrasses, des bains, des réservoirs et des salles qui entourent la *villa Maisana à Castiglione*, faisaient partie du *Formianum* de Cicéron, près duquel cet incomparable orateur fut joint par les satellites d'Antoine, et assassiné au moment où il allait en litière vers la mer pour s'y embarquer.

La mort de ce grand homme a rendu la mémoire d'Antoine plus odieuse que les proscriptions et les autres violences qu'il avait commises; mais il me semble que la postérité ait été trop séduite par la réputation de Cicéron, et que de meilleurs

citoyens

citoyens, sacrifiés à la jalousie des Triumvirs, auraient dû exciter au moins autant d'indignation. Si nous examinons d'un œil impartial sa conduite et ses principes, avoués par lui-même dans ses épîtres, et que nous le suivions dans tous les labyrinthes des contradictions dont elles sont remplies, nous y trouverons plus à blâmer qu'à admirer, et nous verrrons clairement que l'amour de la fortune et le désir de la gloire étaient ses seuls guides depuis son entrée dans le monde. L'amour de sa patrie et l'attrait d'une vertu sévère et inaltérable ne furent pas toujours, comme chez Brutus et chez Caton, le modèle de ses actions. Les malheurs qui lui arrivèrent après son consulat, développèrent son caractère, et le montrèrent tel qu'il était. Depuis ce moment jusqu'à celui de sa mort, la faiblesse, l'irrésolution et des regrets indignes de lui altérèrent son jugement, et le rendirent inconséquent. Il flattait Pompée, il s'abaissait devant César, tandis que dans les lettres qu'il écrivait à ses amis, il insultait tour-à-tour ces deux grands hommes. Dans une lettre affreuse, il confesse que quoiqu'il fût résolu de soutenir la cause de

Naples.

Naples. Rome et de la liberté, et de supporter ses malheurs en philosophe, il y avait cependant un moyen par lequel les Triumvirs pouvaient le gagner; c'était de lui procurer la place d'Augure qui vaquait alors. Tel était l'indigne prix qu'il mettait à son honneur, à ses sentimens, et au bien de sa patrie, dont il hâta la ruine par son imprudence et sa conduite bizarre.

La route depuis Castiglione, qui est un grand couvent de Bénédictins, est bordée de ruines d'anciens édifices. Il y en a un sur-tout près du pont d'Itri, qui mérite d'être remarqué. Le premier étage est carré; au-dessus est une tour ronde qui est surmontée par une petite tour carrée et percée comme un colombier. Il est vraisemblable que ce monument marque le lieu même où Cicéron fut tué. Sa situation répond facilement à la description que Plutarque et d'autres auteurs nous ont laissée de l'endroit où les assassins, ayant pris un chemin plus court pour aller sur le rivage, s'étaient cachés, et arrêtèrent la litière, qui, pour plus de sûreté, avait passé par un chemin écarté et sombre.

J'entrai ensuite dans un pays de monta-

gnes, où la disette d'eau est vraiment effrayante. Les chaleurs qui avaient commencé de bonne-heure avaient mis à sec les puits et les fontaines, et avaient laissé à peine assez d'eau pour les besoins indispensables des habitans, qui étaient obligés d'envoyer leurs bestiaux à plusieurs milles pour trouver de l'eau; je ne pus m'en procurer pour moi une seule goutte qui fût potable. Naples.

Après avoir passé les montagnes escarpées d'*Itri*, j'entrai dans la plaine de Flondi qui serait un paradis terrestre si l'air y était plus pur, mais un grand lac situé près de la mer, et dont les bords sont couverts de bois, exhale des vapeurs infectes, et plusieurs torrens qui inondent la plaine rendent l'air trop humide pour un climat aussi chaud : des montagnes qui environnent cette vallée, empêchent aussi que le courant d'air ne soit assez fort pour purifier l'atmosphère.

Fondi est située dans un endroit découvert et agréable, au pied de la montagne : elle forme un carré parfait, coupé à angles droits par plusieurs rues ; celles qui vont de l'est à l'ouest étant les moins fré-

Naples. quentées, conservent encore en entier leur ancien pavé, le même que l'on voit dans cette partie de la voie Appienne encore entière auprès de Terracine. La partie de cette voie, qui passait dans le royaume de Naples, fut dépavée ou recouverte de terre, lorsqu'avant le passage de la reine maintenant régnante, on répara le chemin qui allait de la frontière à la capitale; chose d'autant plus nécessaire qu'il n'y avait pas de plus mauvais chemin au monde, et qu'on ne pouvait se flatter de le traverser sans verser plus d'une fois; car les pierres de la voie Appienne ayant été déplacées et répandues çà et là dans une terre profonde et gluante, on trouvait un bourbier à chaque pas. Mais aujourd'hui il n'y a pas de capitale en Europe où l'on arrive par une plus belle route que par celle qui conduit à Naples.

Les murs de *Fondi* méritent l'attention de tous ceux qui veulent s'intruire de la manière de bâtir des Toscans, et des autres nations qui ont précédé les Romains dans la possession de ce pays. Leurs fondations sont composées de grosses pierres plates de lave taillées en pentagones; au-dessus de

cette fondation solide, qui doit être d'une très-haute antiquité, le mur est bâti de pierres plus petites, placées irrégulièrement, selon leur grandeur et leur forme. A *Core*, près de Vélétri, il y a de superbes restes de pareils murs, *Piranesi* en a gravé plusieurs vues. Naples.

Fondi, ancienne ville des *Osques*, conserva un rang distingué parmi les villes municipales sous le gouvernement romain, et devint ensuite une colonie romaine.

C'est dans ce lieu qu'en 1534, deux milles Turcs de la flotte de Barberousse débarquèrent pendant la nuit, et, sous la conduite de quelques renégats du pays, surprirent Fondi. Leur projet était d'enlever *Dona Julia*, épouse de *Vespasien Colonne*, et la plus belle femme d'Italie, pour la conduire dans le sérail du grand seigneur : mais elle eut heureusement le temps de se jeter, en chemise, sur un cheval, et de gagner les montagnes avant que les corsaires parvinssent à son appartement. La ville fut pillée, un grand nombre des habitans fut enlevé et réduit en esclavage, et les barbares se rembarquèrent tranquillement, n'ayant été à terre que quatre heures.

Naples.

Avant que d'arriver au bout de la plaine et aux montagnes de Terracine, je passai à Postella, où il y a une poste et une douane. Ce sont les limites du royaume de Naples. De là, je poursuivis ma route vers Rome.

Voyage de Rome à Venise.

CHAPITRE XI.

Route de Rome à Venise. — Voie flaminienne. — Pont d'Auguste. — Beauté des paysages. — Cataracte de Terni. — Détails. — Chemin semé de ruines de temples, d'arcs-de-triomphe et d'aqueducs. — Approches de Lorette. — Commerce singulier de cette petite ville. — Idée du trésor de cette église. — La ville d'Ancône. — Le Rubicon. — Ravenne. — Tombeau du roi Théodoric. — Tombeau du Dante. — République de Saint-Marin.

De retour à Rome, je partis bientôt pour Venise. Ici l'on prend la voie Flaminienne, monument des premiers siècles de Rome. Elle est construite de grosses roches rapprochées. Ce vieux pavé, souvent inégal et rompu en divers endroits, rend quelques temps la route pénible : dans l'éloignement Romagne.

Romagne.

s'élèvent les côteaux fertiles des anciens Sabins; ils bordent le cours du Tibre, et près d'Otricolie on voit le grand pont, nommé *Ponte Felice*: c'est un des beaux monumens de l'architecture moderne, qui le doit à Sixte-Quint, à ce pape qui fut *un homme*.

On entre ensuite dans la vallée qui sépare Terni de Narni, et qui est le Tempé de cette partie de l'Italie. La chaîne des Apennins semble s'être ouverte pour la protéger sans la resserrer; par-tout la nature y est riante et féconde. La Néra serpente au milieu de la vallée.

Au pied de la colline de Narni, on voit encore des arches entières, et d'autres parties du pont d'Auguste, jeté par ce prince entre deux collines pour opérer le raccourcissement d'un grand chemin. L'Italie n'offre point de ruines de ses anciens monumens qui soient en même-temps plus belles et plus instructives. Non-seulement elles rendent témoignage à cette audace des Romains qui triomphait de tous les obstacles dans l'exécution de leurs grands travaux; mais on y reconnaît encore cette sagesse de construction qui, après avoir applani toutes les difficultés du projet, savait don-

ner à leurs ouvrages cette étonnante solidité victorieuse de vingt siècles. En effet, ce n'est point au temps qu'ils ont cédé, mais à la main dévastatrice des barbares, ou aux tremblemens de terre qui ébranlèrent leurs fondemens; et ces deux fléaux n'ont pu même réussir à opérer leur destruction complète. Le pont d'Auguste a encore une arche de soixante pieds, entière, et la moitié d'une seconde arche, dont l'étendue devait être double, et qui par la hardiesse de sa voûte, surpasse tout ce que l'architecture des ponts a jamais produit de plus hardi.

Romagne.

Les ruines pittoresques et majestueuses, situées dans un pays délicieux, sont le sujet favori des paysagistes de Rome, et l'objet des études de tous les artistes. Il n'en est aucun qui se dispense de venir dessiner le pont d'Auguste sur les lieux.

Il reste sans doute, même dans l'ancien monde, des cataractes d'une hauteur plus considérable que celle du Vélino, près de Terni; d'autres peuvent être plus larges, plus abondantes, mais aucune ne peut réunir au même degré que celle-là, l'élévation, le volume des eaux et le pittoresque du pays circonvoisin. Vous trouvez,

Romagne. en suivant le chemin étroit et rocailleux qui, de Terni, vous conduit à la cataracte, un grand nombre de points de vue plus agréables les uns que les autres. C'est en vain que la peinture essayerait de rendre ces grandes scènes de la nature, dont le mouvement et la vie font l'essence. J'ai vu plusieurs tableaux où des mains habiles avaient tenté de les fixer, tout leur art n'avait produit que des imitations froides et inanimées.

De quelque point que l'on regarde la cataracte du Vélino, de côté, d'en haut ou d'en bas, elle offre le même caractère de sublimité; on y voit de par-tout, l'image d'une force qui subjugue tout; de par-tout elle est également grande et pompeuse. Descend-on trente pas environ sur le flanc de la cascade pour aller se poser sur un angle saillant de la montagne, on voit l'onde écumante se détacher du rocher avec le fracas du tonnerre, et dessiner, dans sa chute, une immense arcade. Sur la poussière humide, qui, comme un brouillard, enveloppe au loin cette énorme colonne d'eau, les rayons du soleil brisés déploient toutes les nuances de l'arc-en-ciel, dont l'éclat est rehaussé par la fraîche verdure du

feuillage qui couvre la montagne, et par l'écume argentée du torrent. Romagne.

Le bruit du tonnerre, dont les plus violens éclats ne produisent dans l'air qu'un ébranlement passager, ne peut servir de comparaison à ce mugissement non interrompu de la cataracte, à ce fracas épouvantable que redoublent encore les échos des montagnes voisines. Enfin, ce magnifique spectacle de la cataracte au milieu des monts qui l'environnent, et l'aspect délicieux des bosquets de figuiers, d'oliviers et de citronniers, qui embellissent le vallon où le bruyant Néra poursuit sa course impétueuse, ce contraste du gracieux et du sublime, forment un ensemble merveilleux, dont l'effet, unique en son espèce, ne saurait être rendu. La langue n'a point de mots pour exprimer le sentiment profond et exalté qu'il produit. Je ne crois pas que la hauteur de la cataracte ait jamais été mesurée avec exactitude, les difficultés locales semblent s'y opposer. Au défaut de mesures plus certaines, l'œil évalue cette hauteur à environ trois cents pieds.

Dans les villes et sur la route, on rencontre çà et là des ruines de temples, d'arcs-de-triomphe, d'amphithéâtres et d'acque-

Romagne. ducs qui reportent l'esprit du voyageur aux temps antiques, et lui rappellent le génie puissant de ce peuple qui fonda ces grands monumens. Dans la prairie qui borde le chemin, vous ne trouvez que les scènes de la nature, et cependant elles vous offrent encore les mêmes souvenirs. Ici vous voyez un paisible ruisseau qui l'arrose; mais là vous entendez un fleuve qui se précipite à grand bruit dans le vallon. C'est le Clitumne, auquel Pline attribuait la vertu magique de donner la couleur blanche au bétail qui buvait de ses eaux. Je vis, en effet, dans la belle plaine qu'il fertilise, de nombreux troupeaux de bœufs au poil d'argent, aux cornes recourbées. J'y reconnus soudain ces superbes taureaux qu'estimaient par-dessus tout les Romains. C'était la plus noble victime que les vainqueurs pussent immoler aux dieux en signe de reconnaissance; c'était celle qui, dans leur marche triomphale précédait toujours leur char au capitole.

Des mendians étendus sur la route, des caravanes de pélerins vêtus de noir, voilà tout ce que l'on rencontre en approchant de Lorette. On n'entend que les lamenta-

tions des uns et les chants que les autres entonnent en l'honneur de la Madone. Romagne.

La ville sainte occupe le sommet d'une hauteur assez rapide, où l'on arrive traîné par des bœufs, avec toute la lenteur convenable au costume. Le reste semble n'être peuplé que de pélerins. Ses places publiques et ses rues sont le siège d'une foire perpétuelle et unique dans son espèce. Les marchandises que l'on étale dans les petites boutiques qui les couvrent, sont des petites images de la Madone, de tout genre, de toute grandeur, des petites médailles où elle est empreinte, des rubans qui portent la mesure de sa hauteur, et qu'on a consacrés en les faisant toucher à la maison sainte. Tel est le singulier commerce de cette petite ville; commerce qui fournit avec abondance à la subsistance de ses habitans, quoiqu'on s'y plaigne beaucoup que la foi est diminuée, ainsi que le concours des pélerins.

Nous ne nous arrêterons pas long-temps à cette immense collection de perles et de pierres précieuses, près desquelles l'or et l'argent entassés dans la trésorerie parais-

Romagne. sent des métaux sans valeur; c'est autour de la maison sainte, c'est dans la grande église, dont elle occupe le milieu et dont elle forme le sanctuaire, que nous trouverons des scènes intéressantes pour le philosophe observateur.

La fumée de l'encens, celle des lampes et des cierges qui brûlent sans cesse pour des messes sans nombre, remplit toute la capacité de cette église; je vis quelques pélerins, à l'entrée de cette maison de Marie, rester pendant des heures entières, le front attaché aux pierres qui eurent l'honneur de la toucher. D'autres, à genoux, les bras étendus en croix, se tenaient immobiles, tournés vers la fenêtre par laquelle Gabriel vint saluer la Vierge; leurs regards fixes semblaient attendre que l'ange apparût une seconde fois. Ici, l'un des pélerins lèchait l'assiette de Marie; là, d'autres se frottaient les joues et le front même contre l'âtre de son foyer; plusieurs faisaient le même exercice sur les serrures de bronze des portes de sa maison. Une multitude de ces dévôts, armés de rosaires, faisaient le tour de la *Santa casa*, en se traînant sur leurs genoux. Quoique le pavé soit de marbre, le frottement de tant de genoux y a creusé

un chemin circulaire de la profondeur d'une rigole. Romagne.

Si vous sortez de l'église, vous jouissez tout-à-coup d'une vue délicieuse. Du haut de la colline qui porte Lorette, on découvre une large vallée couverte du produit d'une riche culture; au-delà l'œil plonge et se promène sans obstacles sur la mer Adriatique.

En quittant Lorette on découvre bientôt de loin la cime du petit promontoire auprès duquel Ancône est située, et qui s'élève pittoresquement à vos yeux du sein de la mer. Cette ville est aujourd'hui la plus vivante des états du pape. Elle doit cet avantage au commerce, source d'industrie et de population. Ce n'est pas seulement l'activité, mais le coloris de la santé, l'air de la satisfaction qui distinguent les habitans d'Ancône de ceux des autres provinces. Il règne parmi eux une liberté de conscience inconnue d'ailleurs dans l'empire de l'orthodoxie. Ici, le juif, le musulman, l'hérétique habitent et vivent en paix avec les enfans de l'église romaine. L'intérêt du commerce a créé une sorte d'esprit public, et établi une espèce de tolérance. La fréquen-

tation des étrangers a répandu les lumières, même parmi le peuple et le clergé.

Romagne.

Le port est très-beau, sa forme est demi-circulaire, et deux môles le protègent contre les tempêtes de la mer Adriatique. Les maîtres de Rome, depuis les empereurs jusqu'à nos jours, ont toujours travaillé à l'agrandir, à le fortifier, à l'orner de beaux édifices. Le monument en marbre que le sénat y fit élever en l'honneur de Trajan, est encore grand et magnifique dans ses ruines.

Non loin d'Ancône, on passe le Métaure, fleuve à jamais célèbre par la victoire sanglante et décisive que les Romains remportèrent sur ses bords dans la seconde guerre punique. Asdrubal y périt avec une armée de cinquante-six mille hommes, qui avait passé les Alpes sous sa conduite. *Laissez-en vivre quelques-uns*, s'écria le consul Livius, lorsqu'il voulut mettre fin au carnage, *laissez-en vivre quelques-uns pour annoncer leur défaite et notre bravoure.* C'est en-delà du fleuve que s'élèvent les collines dont l'enceinte renfermait l'armée Carthaginoise. Ce fut là qu'elle fut entourée et renversée par les Romains, et que les éléphans, effarouchés et devenus rebelles

rebelles à leurs conducteurs, au lieu de charger l'ennemi, tournèrent leur fureur contre leur propre armée, et augmentèrent encore le trouble et la confusion. Ce fut-là enfin que le généreux Asdrubal, pour ne pas survivre à son malheur, se précipita dans les rangs ennemis, et périt les armes à la main, digne de son père et de son frère. On ne peut faire un pas sur cette terre classique, sans que l'imagination ne se retrace ces grandes actions, dont les images semblent vous entourer de toutes parts. L'histoire est remplie du récit des exploits dont elle fut témoin.

Romagne.

Ce fut dans une nuit orageuse et sombre que je traversai le Rubicon. C'est sur ses bords que César s'arrêta, prêt à porter ses armes aux portes de Rome. Dans ce moment décisif et terrible, il sentit sa résolution s'ébranler : averti par les dieux mêmes, il recula en frissonnant, à l'idée d'une guerre civile et du sang qu'il allait verser. *Il en est temps encore, malheur à Rome et à l'humanité si je fais un pas de plus!* tel fut le cri de son orgueil. L'orgueil l'emporta. *Le sort en est jeté*, s'écria César, en passant le fleuve; et la liberté de Rome fut détruite.

Romagne. Le chemin qui traverse cette partie des états du pape est assez triste. Le calme insipide qui règne dans les villes, dans les villages, dans les campagnes voisines, et qui n'est interrompu que par la sonnerie des couvens; l'état de décadence de ces cités, jadis si brillantes, l'air misérable d'un pays dont on peut cependant soupçonner l'antique opulence. Ces belles ruines, monumens de la grandeur des Romains, s'élevant au milieu des chaumières des habitans, forment un rapprochement trop pénible entre ce que ce pays a été et ce qu'il est.

Ravennes est aussi du domaine pontifical; Ravennes, autrefois si florissante, est aujourd'hui presque déserte.

A l'entrée de cette ville, un petit bois couvre, de son ombre religieuse, le tombeau du roi Théodoric, élevé par sa fille Amalasonte: monument auguste de l'amour filial dans ces siècles reculés. C'est une petite rotonde que la mousse et le lière ont couverte à demi, et qui est aussi remarquable par sa beauté, qu'intéressante par sa destination. Sa coupole, de trente-huit pieds de diamètre, est faite d'un seul bloc de pierre taillé dans les carrières de l'Istrie.

Le transport de cette masse énorme, son élévation sur des murs de quarante pieds, auxquels elle sert de recouvrement, sont une nouvelle preuve des connaissances supérieures que les anciens avaient dans la mécanique pratique. Romagne.

Je ne pus approcher de la tombe du Dante, qui se trouve adossée aux murs d'un couvent de Ravennes, l'accès en était libre autrefois; mais le cardinal Gonzague l'a renfermée dans une chapelle qu'il a fait bâtir exprès, et qui n'a pour tout ornement que cette simple inscription : *Dantis poetæ sepulcrum.*

A voir la plus grande partie du Ferrarois et de la Romagne, sans culture, sans habitans, devenue presqu'un vaste marécage, on dirait qu'une destinée implacable pèse sur le domaine pontifical, et le frappe de stérilité. On n'a point manqué de projets pour prévenir les inondations des fleuves, et défricher une partie très-considérable de ce terrain marécageux : mais ils sont restés sans exécution, quoique les travaux nécessaires présentassent bien moins de difficultés que le défrichement des marais Pontins.

Combien était différente la situation de ce pays, sous les princes de la maison d'Est,

dont il fut long-temps la souveraineté ?
Romagne. Leur cour fut, au seizième siècle, une des plus brillantes et des plus éclairées de l'Europe. Elle était le rendez-vous et l'asile de ces grands génies qu'admire la postérité. L'Arioste y faisait entendre les sublimes accords de sa lyre ; et ce fut là que le Tasse, inspiré par son amour pour la belle Éléonore d'Est, composa ses chants immortels. Il paya trop cher cette passion funeste que la distance des rangs l'obligea de renfermer en lui-même. Son cœur en fut consumé, sa raison s'en altéra, et son secret lui étant échappé dans un accès de son délire, le même prince qu'il avait immortalisé dans ses vers, fut assez bas pour s'en offenser, et pour punir ce malheureux amant par une longue captivité. Le Tasse en sortait à peine, que la mort le frappa au moment où il allait jouir de sa gloire, et monter en triomphe au capitole, la tête ceinte du laurier sacré. Les cendres de l'Arioste reposent dans l'église des Augustins, surchargées d'une inscription, dont le pesant auteur a eu l'impudence de vouloir instruire la postérité du mérite du poète dans une suite de mots ampoulés.

Pendant le trajet de Ferrare à Venise,

on sent aisément que l'on approche d'une grande ville; les jolis villages et les maisons de campagne élégantes que l'on rencontre tour-à-tour, tout vous prépare à l'étonnant aspect que présente cette cité superbe, qui depuis quelques minutes vous a paru sortir du sein de la mer avec ses temples et ses palais; on l'aperçoit enfin tout-à-coup, et la vue ne peut s'en détacher. Quel voyageur n'a pas célébré dans ses récits, ce coup-d'œil imposant et unique dans son genre!

Romagne.

Nous étions si près de Saint-Marin, que nous n'avons pas laissé échapper l'occasion d'aller lui faire une visite. Dans l'état ecclésiastique, sur une haute montagne souvent couverte de neige, sans puits ni fontaines, dont les pentes ne sont rendues fertiles que par un travail assidu, est une ville qui, avec ses dehors de deux lieues de diamètre, contient environ six mille habitans; c'est ce qu'on appelle *la république de Saint-Marin*. Elle compte plus de treize cents ans de paix et de félicité. Cette seule observation pourrait tenir lieu d'une histoire: mais on est curieux de savoir comment s'est fondé ce bonheur, et comment il se perpétue.

Romagne. Un maçon, natif de Dalmatie, nommé *Marin*, usé de travail, pressé du désir de ne plus s'occuper que de son salut, cherche un asile, le trouve sur cette montagne, et s'y bâtit une chaumière; on croit que c'est dans le troisième siècle. La vie pauvre de l'hermite attire l'attention du voisinage; on vient se recommander à ses prières. Quelques malades guérissent à la suite de cette recommandation, c'est un miracle du saint homme. Le voilà canonisé : sa réputation s'étend de proche en proche. Une princesse, propriétaire de la montagne, lui en fait présent. Le concours augmente autour de lui de son vivant, et continue, après sa mort, auprès de son tombeau. Des maisons se bâtissent, forment un village, un bourg, et enfin deviennent une ville; elle se donne des lois et s'érige en république.

Deux petites forteresses sont bâties sur l'endroit où commence l'escarpement de sa montagne; elle en a acheté le terrain : l'une construite en l'an 1000, l'autre en 1170. Jamais elle n'a eu qu'un moment d'ambition qui l'a portée à s'étendre jusqu'à moitié de la montagne voisine; mais ce qu'elle

avait conquis, et qu'elle aurait pu garder, elle l'a rendu sans se faire presser. Romagne.

On n'aborde la ville que par un sentier. Il est défendu aux habitans, sous de rigoureuses peines, de chercher un autre chemin. Si quelque ennemi du repos de cette république tentait une attaque, il trouverait une jeunesse bien armée, accoutumée depuis son enfance aux exercices militaires, et surtout enflammée de l'amour de la liberté qu'elle a reçu de ses pères, et qui rend tout possible.

Le *grand conseil*, qui ne s'assemble que dans les affaires extraordinaires, est composé d'un représentant de chaque maison. Il est obligé de s'y trouver sous peine d'amende, parce qu'il n'est pas permis d'être indifférent sur le sort de la république. Les affaires ordinaires et journalières se débattent dans le conseil des *soixante*, qui ne sont cependant que *quarante*, moitié nobles, moitié plébéïens; car cette distinction se trouve aussi sur cette petite butte. Mais ces deux ordres, si opposés ailleurs, fraternisent ici : il faut deux tiers de voix pour qu'une opinion passe. Le conseil des soixante, choisit deux magistrats, sous le

Romagne.

nom de capitaines; ils sont en petit ce qu'étaient les consuls chez les Romains. Le commissaire est le troisième officier de Saint-Marin. Il juge, avec les capitaines, les causes civiles et criminelles. Il doit toujours être étranger, docteur en droit, et ne reste que trois ans. Pareil terme de résidence est prescrit au *médecin*. Il doit avoir trente-cinq ans au moins: fût-il excellent, jouissant de la confiance de toute la ville, au bout de son temps il est congédié; point d'exceptions. Le principe tient aux lois fondamentales de l'état. Le choix du maître d'école est une affaire dans la république; on lui demande des mœurs, une bonne réputation, de la douceur et des connaissances; sans doute ces avantages, ces belles qualités sont depuis long-temps l'apanage de leurs docteurs, s'il est permis de juger d'eux par les élèves qui sont justes, humains, hospitaliers et généreux. Généreux cependant selon leurs moyens, qui ne sont pas fort considérables; car on lit dans le volume des statuts, que quand la république enverra un ministre en pays étranger, elle lui donnera vingt-quatre sols par jour pour sa nourriture et son entretien. On ne peut pas faire d'ambassades moins dispendieuses.

Lorsque la république de Saint-Marin écrit à celle de Venise, l'inscription de sa lettre est, *à notre chère sœur la sérénissime république de Venise.* Sans doute la grande république reçoit ce salut de la petite avec le sourire indulgent d'une personne de riche taille, à l'égard d'un joli enfant qui se hausse auprès d'elle. Puisse cette montagne être éternellement inaccessible aux orages, d'où sont nées les calamités qui remplissent les annales des autres peuples.

Romagne.

CHAPITRE XII.

Position singulière de Venise. — Les Gondoles. — Costume et adresse des gondoliers. — Le grand Canal. — Place de St.-Marc. — L'École Vénitienne. — Palais ducal. — Tableau de son intérieur.

Venise.

La position singulière de Venise trahirait son origine, si l'histoire ne la faisait pas connaître. Des habitans de la Terre-Ferme fuyant devant les hordes dévastatrices d'Attila, se sauvèrent dans les lagunes. Ils y fondèrent une ville et une république tout-à-la-fois. La nécessité de se mettre à l'abri de l'ennemi étranger, et l'amour de la liberté pouvaient seuls faire concevoir l'idée d'un pareil établissement. Dans la suite, sa position se trouvant avantageuse pour le commerce et la marine, des circonstances heureuses en favorisèrent le développement, et l'imposante Venise s'éleva sur les eaux : telle est la merveille que le poète Sannazar a chantée dans des vers si connus, et qui finissent par cette pensée : *Les hommes ont*

bâti la ville de Rome, et les dieux celle de Venise. Venise.

Illam homines dices, hanc posuisse deos.

Cette situation singulière produit d'autres singularités : les rues sont des canaux, les charrettes sont des barques, les carrosses sont des gondoles. Vous n'y voyez ni chevaux, ni ânes, ni bœufs, ni mulets, peu de rues suivies : la ville est un vaste labyrinthe, un nombre infini de ponts, la plupart de marbre, à une seule arche et sans garde-foux, établissent la communication dans tous les quartiers. C'est par les canaux que se fait tout le service, que se transportent les denrées, que se voiturent les marchandises, que les gondoles abordent à toutes les maisons. Le peuple seul fait usage de ses jambes, et est obligé à des circuits immenses pour trouver des passages. Toutes ces gondoles sont uniformes, couvertes et tapissées de noir, pour empêcher le luxe et ne laisser aucune marque d'inégalité.

Cette voiture, si douce, si commode, si multipliée, est un petit bâtiment large de cinq pieds, et long de vingt-cinq. On y est à couvert dans une loge carrée, dont les

Venise.

angles sont arrondis par en-haut, et le siége du fond, où deux personnes peuvent s'asseoir, est formé d'un coussin de maroquin noir. La porte, les deux côtés et le derrière, sont garnis de glaces, qu'on ôte quand on veut, et l'on y substitue des rideaux de crêpe, à travers lesquels on ne peut être vu. On en a de plus brillantes pour les entrées d'ambassadeurs. Les corps en sont dorés, chargés d'ornemens de sculpture, à grands panneaux de glaces et doublés de riches étoffes.

Une veste juste, à la matelotte, une grande culotte et un bonnet rond d'étoffe, suivant la saison, composent l'habillement des gondoliers; la seule famille du doge a droit de leur faire porter sa livrée. Cette classe d'hommes bien taillés, nerveux et très-dispos est d'une agilité extrême, d'une adresse incroyable, d'une fidélité à toute épreuve. Ils s'esquivent et passent à côté les uns des autres avec une vîtesse qui effraie les étrangers peu accoutumés à cette manœuvre. Ils entrent dans les canaux les plus étroits et manient la rame avec tant d'habileté, que dans les plus grands mouvemens, la nuit comme le jour, ils savent se tirer des plus grands embarras. Ils se

font justice entre eux, et l'on prétend qu'un gondolier qui se serait rendu coupable de quelque friponnerie, serait sur-le-champ noyé par ses camarades. Ils sont d'ailleurs de la plus grande gaîté, même dans les plus grandes fatigues, et avec cela, d'une discrétion inviolable, passant une partie de leur vie presque en tête-à-tête avec la noblesse, les plus honnêtes citadins et les étrangers de distinction, qui tous les jours abordent dans cette ville; ils fournissent souvent à la conversation par des plaisanteries. Comme on ne peut arriver à Venise que par eau, ils sont obligés de rendre compte à un préposé, des personnes qu'ils ont amenées, de l'endroit où ils les ont déposées et des discours suspects qu'ils peuvent avoir entendu. Venise.

Les riches particuliers, les nobles Vénitiens ont des gondoliers à leurs gages; ministres ou confidens des plaisirs de leurs maîtres, et quelquefois espions du gouvernement, chacun d'eux se croit dans le secret de l'état. Ils se regardent tous comme frères; c'est le nom familier, le terme dont ils se saluent, leur cri le plus ordinaire, lorsqu'ils sont à portée de se parler. On l'entend répéter de toutes parts dans les

Venise. embarras qu'occasionne le concours fortuit de plusieurs gondoles. De concert avec le peuple qui se promène sur les quais, on les entend chanter, par couplets alternatifs, non ces misérables ponts-neufs qui attirent la populace de Paris, mais les beaux vers de l'Arioste et du Tasse.

Le grand canal qui traverse la ville dans toute son étendue, et la coupe en deux parties égales, en est un des plus beaux ornemens. Un seul pont, et d'une seule arche, bâti de marbre, le fameux Rialto, la merveille de Venise, de soixante-dix pieds d'ouverture, établit la communication d'une rive à l'autre. Il est au centre de la cité, garni de boutiques qui en font une rue. L'architecture est convenable a ce genre d'ouvrage, et d'une solidité qui lui assure la plus grande durée. C'est sur ce pont que les Castellani et les Nicolotti, deux partis des gens du peuple, ainsi nommés des quartiers qu'ils habitent, ont coutume de combattre les uns contre les autres, et font consister leur bravoure à culbutter leurs adversaires dans le canal. Les autres ponts, au nombre de plus de quatre cents, sont une simple arcade sans parapets.

A chaque coup d'aviron, le coup-d'œil

s'étend et l'étonnement s'augmente. Les barques marchandes se multiplient à l'infini, passent, repassent, se croisent en tout sens. Les noires gondoles s'écoulent entre elles avec la rapidité de l'oiseau; les matelots crient, les gondoliers chantent, le tumulte de la ville devient de plus en plus bruyant. C'est ainsi que vous suivez le grand canal que bordent les façades des superbes palais, et tout alors redouble la curiosité ou redouble l'attention. Venise.

C'est vers la belle place de St.-Marc, que se dirigent les premiers pas du voyageur, et certes, la réalité surpasse son attente. La grandeur des palais et des églises dont cette place est entourée, leur richesse, leur magnificence, ne sont pas ce qu'elle a de plus remarquable; on y jouit du coup-d'œil bien plus intéressant, d'une foule bizarre et sans cesse renouvelée d'hommes de toutes les nations, de tous les états, de tous les âges, de toutes les professions; d'un côté se promène, pendant le jour entier et la meilleure partie de la nuit, une multitude d'hommes et de femmes, les uns en manteau de soie blanc et léger, les autres couverts de leurs voiles noirs, tous occupés à tuer le temps dans une douce fainéantise.

Venise.

Dans une autre partie, au *Broglio*, accourent dès le matin, en robes noires et en grandes perruques, les membres du sénat, les nobles Vénitiens, les avocats qui vont à leurs affaires.

L'église de St.-Marc est située sur la place de ce nom. Son portail était ci-devant décoré des quatre fameux chevaux antiques de bronze du célèbre Lisippe. Tiridate, roi d'Arménie, les avait donnés à Néron qui les fit servir à un arc-de-triomphe. Constantin les transporta à Bizance, d'où les Vénitiens les ont tirés lorsqu'ils pillèrent Constantinople. Ce temple et le palais de St.-Marc forment un contraste frappant avec les superbes édifices qui leur font face, la monnoie et la bibliothèque de Sansovino, avec les grandes colonnes de granit de la petite place que l'on aperçoit de côté, avec l'île, enfin, où s'élève la magnifique façade de l'église de saint Georges, bâtie par Palladio.

C'est en effet à Palladio, à San Micheli, à San Sovino, l'architecte des Grâces, que Venise doit ses plus beaux palais, ses plus belles églises. On ne se lasse point de les admirer, quoique l'on sente à chaque visite que l'on fait à ces dernières, le regret de

ne

ne point les voir achevées. Rien de plus affligeant que l'aspect d'un édifice dont les premières données annonçaient un plan sublime, et qui se présente avec tous les signes de la décrépitude, quoiqu'il soit encore imparfait. Venise.

Une des plus grandes entreprises, un des ouvrages les plus hardis de ces derniers temps, c'est le *mole Palæstrine*, qui n'est pas encore assez connu. Il entoure Venise et les îles qui y sont unies; il les protège contre la violence de la mer. Cette immense digue, opposée aux vagues, aura quarante milles d'Italie d'étendue, lorsqu'elle sera achevée; sa largeur est de soixante pieds, et sa hauteur de plusieurs toises, à compter du fond de la mer: elle est bâtie en grosses pierres de taille. Quand même on ne pourrait pas lui donner assez d'élévation pour contenir entièrement les irruptions de la mer qui, dans les tempêtes, s'élève beaucoup au-dessus de sa hauteur actuelle, elle servirait toujours, comme à présent, à briser son premier effort, et la chute des vagues qui roulent ainsi affaiblies, par-dessus la digue, est infiniment moins dangereuse. On ne saurait trop admirer l'esprit entreprenant qu'a manifesté la généra-

tion présente, en commençant cet ouvrage

Venise. également utile et dispendieux.

Ausu Romano, aere Venuto.

Telle est l'inscription fière, mais juste de ce monument vraiment digne des Romains.

Une affaire capitale pour l'ami des arts qui séjourne à Venise, est d'aller voir dans les palais, les églises, les couvens où ils sont dispersés, les ouvrages des grands maîtres de l'école vénitienne. Là, respirent encore dans leurs chefs-d'œuvre que l'on a si souvent décrits, le Titien unique pour le coloris; Paul Véronèse, si grand pour l'ordonnance, la composition, la vérité de ses tableaux; le Tintoret célèbre par le feu de son génie créateur; les Palmes, les Bassans et leurs élèves. En général, il n'est point pour l'amateur qui a déjà quelque connaissance des ouvrages des grands peintres, d'étude plus intéressante que celle de visiter chacun de ces hommes fameux dans le pays qui l'a vu naître, de faire avec lui une connaissance plus intime, de le suivre dans ses progrès, en le prenant dans l'enfance de son talent, et en arrivant avec lui jusqu'à l'entier développement de son génie. C'est-là qu'on peut observer comment

l'élève des grands maîtres passe de l'imitation servile, à une certaine originalité; comment il se crée une manière, comment il acquiert un talent qui lui est propre. Mais il n'y a, pour faire cette étude vraîment intéressante, de moyen possible que de visiter les grandes villes d'Italie, où ces artistes ont pris naissance, où ils ont reçu leur éducation, et où l'on conserve le plus grand nombre de leurs tableaux, soit qu'une seule les réunisse, soit que plusieurs en partagent la collection. Venise.

Le derrière de la petite place St.-Marc et la rive des Esclavons qui vient s'y joindre, sont occupés par le petit peuple; il en a fait le siége de ses affaires et de ses divertissemens variés.

Un peu plus loin et sur le port, est la résidence des gondoliers, et le lieu où s'établissent tous les spectacles populaires: charlatans, joueurs de gobelets, danseurs de corde, pantomimes, poètes et philosophes, s'y trouvent réunis au milieu de leurs auditeurs.

La dernière classe que j'ai citée et qui porte réellement le nom que je lui donne, *Filosofi*, est la plus intéressante de toutes. Ce sont, au reste, de simples faiseurs de

récits. Ils déclament en improvisant, ou récitent des scènes tirées des drames les plus connus; ils racontent aussi des traits d'ancienne histoire ou de mythologie grecque ou romaine. Les spectateurs sont rangés en cercle, les premiers se tenant assis par-terre, pour que ceux qui restent debout par-derrière, puissent voir le déclamateur. Celui-ci est à demi-nu; il fait les récits d'une voix forte, et les accompagne de gestes outrés. Les plus habiles apprennent par cœur différens passages des poètes, qu'ils savent accommoder à leurs sujets. Ils parlent avec un feu et une faconde vraîment remarquables; aussi, est-il rare qu'ils manquent leur but, qui est tantôt de faire pleurer, tantôt de faire rire les auditeurs, et toujours de s'en faire applaudir. Il faut convenir aussi que la plupart de ces philosophes n'ont pas un très-grand respect pour la vérité de l'histoire; il faut qu'elle se plie à leur fantaisie, avec la même souplesse qu'exige souvent d'elle le caprice de plus d'un célèbre historien. Les faits dont ils occupent la multitude, deviennent entre leurs mains d'extravagantes caricatures, dont le trait principal est toujours la mort du héros. Peu importe comment cela arrive, mais il faut

Venise.

qu'il meure, et le plus souvent, d'une mort lente et douloureuse. Darius, par exemple, reçoit de Bessus un coup de pistolet ; il se débat dans les convulsions de l'agonie, et supplie Alexandre, qui arrive fort à propos, de vouloir bien l'achever. Cet ami généreux veut au contraire le guérir, mais ses efforts sont inutiles, Darius meurt, et Alexandre meurt aussi, de chagrin, auprès du corps de son nouvel ami. Venise.

Les salles du palais de St.-Marc, où réside le gouvernement, sont couvertes de tableaux superbes, dont les sujets sont tirés principalement de l'histoire de l'ancienne Venise. Ce sont vraîment autant de chefs-d'œuvre qui forment un excellent commentaire de l'histoire des siècles passés, mais ces siècles sont passés en effet. *Ce temps-là n'est plus*, dit en souriant Joseph II, à la vue d'un des tableaux du palais où Zuccbero a représenté l'entrevue d'Alexandre II et de Frédéric Barberousse, et le coup de pied que le souverain pontife donne à l'empereur, en le relevant de son excommunication. *Ce temps-là n'est plus*, voilà ce qu'on pourrait dire de la plupart des événemens de l'ancienne histoire de Venise qui sont représentés dans le palais St.-Marc. Les

Venise.

grandes salles de ce palais offrent à l'étranger qui les visite, un coup-d'œil plus singulier encore. Les nobles Vénitiens et les avocats y fourmillent. Figurez-vous une foule d'hommes enveloppés de longues robes noires et couverts d'amples perruques qui descendent presque jusques aux hanches. Ils se pressent, ils se croisent, ils se coudoient. Les uns s'entretiennent avec leurs cliens, les autres se rendent aux différens tribunaux pour parler ou pour écouter. Mais c'est devant ces tribunaux, que la scène devient bien plus étrange, et la manière de plaider du commun des avocats est vraiment une des curiosités de Venise.

Entourés d'auditeurs rangés en demi-cercle, les deux antagonistes s'avancent dans le costume qui vient d'être décrit. Le récit du fait se débite d'abord fort lentement, tranquillement, avec clarté et précision. Mais dès que la discussion commence, le calme de l'orateur se change soudainement en fureur : il fend l'air en tout sens, avec ses larges manches noires; il frappe du pied, il secoue son énorme tête; son visage s'enflamme, on voit gonfler les veines de son front; tout son corps est agité de mouvemens convulsifs; il ne peut plus

tenir en place. Il se promène alors à grands pas, s'adressant avec l'accent d'une persuasion impérieuse, tantôt à ses juges, tantôt au public, tantôt à son adversaire qui l'écoute fort tranquillement et n'attend que le moment où l'orateur va reprendre haleine pour lui répondre sur le même ton. S'agit-il de traiter le point décisif? souvent les deux avocats se précipitent ensemble sur les marches du tribunal, embrassent les genoux de leur juge et le tiraillent par sa robe, aux risques de la mettre en pièces. J'eus occasion de voir un de ces couples d'athlètes, d'un nouveau genre, escalader ainsi le tribunal et arriver jusqu'au siége du juge, qui, sans rien perdre de sa tranquillité, finit par se lever lui-même et prononça que les parties étaient ajournées au lendemain. Si tous les avocats Vénitiens ne plaident pas de cette manière, c'est du moins celle du plus grand nombre d'entre eux. Les plus célèbres même ne sont pas tout-à-fait exempts de cette extravagance de débit, dont ils ont plus ou moins contracté l'habitude. Cependant, j'ai entendu avec plaisir quelques-uns de ces derniers chez lesquels j'ai admiré l'ordre, la clarté dans l'exposition de la cause et la véritable

Venise.

Venise. chaleur. La vivacité particulière aux Vénitiens, jointe à la souplesse et aux grâces de la langue, augmentent encore ce plaisir et captivent souvent l'attention pendant plusieurs heures. L'auditoire a coutume de témoigner aux orateurs son approbation par des applaudissemens, et son mécontentement par des murmures.

Les autres édifices qui concourent à l'embélissement de la place de St.-Marc, sont la bibliothèque, les deux procuraties et le portail de *San Gimiano*, édifices magnifiques qui lui donnent un air riant et imposant en même temps. Le vestibule de la bibliothèque offre d'abord une collection d'antiques des plus beaux jours de la sculpture. Ce sont tous des morceaux grecs, ramassés dans la Morée et les îles de l'Archipel, lorsqu'elles faisaient partie de l'empire vénitien. Parmi plusieurs pièces exquises, on remarque une Léda caressée par son cygne : on y trouve l'expression la plus naïve et tout-à-la-fois la plus vraie et la plus énergique de cette volupté qui fut si long-temps l'ame de toute la Grèce. Cette bibliothèque qui n'est pas une des plus belles de toute l'Europe, doit ses commencemens au poète Pétrarque, le bel esprit

de son siècle, qui y plaça les premiers livres. D'autres se sont empressés depuis à l'enrichir, et l'état a destiné un fonds pour l'augmenter. On vante spécialement ses manuscrits grecs et latins.

Venise.

Par tous ces détails, on peut juger de la décoration extérieure de la place de St.-Marc, que les Vénitiens mettent au-dessus de tout ce qu'ils connaissent, pour la beauté et pour l'étendue : aussi le plaisir le plus grand, principalement pour les femmes, est de s'y promener. Ce n'est pourtant pas sur cette place si vantée qu'il faut chercher les édifices du meilleur goût; d'autres villes d'Italie présentent peut-être un plus grand nombre d'églises et de palais; mais fort peu qui soient d'une architecture aussi noble, aussi régulière; fort peu, surtout, qui soient plus riches en tableaux. Celui de *Barbenigo*, qu'on appelle l'Ecole-du-Titien, parce qu'il abonde en chefs-d'œuvre de ce peintre, offre une Madeleine en pleurs et une Vénus à sa toilette, qui semblent se disputer le prix de la beauté; celui de Pisani, une bibliothèque publique et une famille de Darius aux pieds d'Alexandre, par Paul Véronèse; l'église de St.-Zacharie, un tableau de la Vierge, du même

Venise.

peintre, qu'on montre à la sacristie comme une des grandes merveilles de cet art; l'église de St.-Luc, les tombeaux de l'Arétin, de Ludovico Dolie, poète célèbre, et de l'historien Alphonse Ulloa; l'église de St.-Jean et de St.-Paul, le plus beau tableau du Titien, représentant le martyre de saint Pierre; l'église de St.-Sauveur, le mausolée de Catherine Cornaro, reine de Chypre, qui adopta le sénat de Venise pour son fils, et lui légua son royaume; l'église de Ste.-Marie-Majeure, la destruction du genre humain, par le déluge, ouvrage de Jacques-Bassan, qui porte à l'ame l'impression la plus profonde; la cathédrale, une chaire de marbre, qu'on dit avoir servi à saint Pierre, lorsqu'il était à Antioche; St.-Georges-le-Majeur, dans le réfectoire du couvent des Bénédictins, les noces de Cana, tableau célèbre de Paul Véronèse, et d'autant plus intéressant, que cet artiste a placé sur le devant, dans une galerie, une troupe de musiciens, où il s'est peint lui-même jouant de la viole; le Titien, du violoncel; le Tintoret, du violon; et Léandre-Bassan, de la flute. L'église, dont la construction est de Palladio, passe pour la plus majestueuse de Venise. Mais c'est assez parler

de peintures et de bâtimens : la quantité innombrable des mêmes objets produit la satiété. Je me suis lassé de voir, on pourrait encore plutôt se lasser de lire. Venise.

Je ne puis cependant pas me dispenser de dire un mot de l'arsenal, l'un des plus beaux et des mieux entretenus de l'Europe. Ce reste majestueux d'une grande puissance, situé dans la partie des lagunes, la plus voisine de la pleine mer, occupe une île dont la circonférence est d'une lieue. Il fait la défense de la ville, et est regardé comme la principale forteresse de l'état. Là, sont rassemblés tous les élémens d'une marine respectable; chantiers et bassins pour la construction, atelier pour les cordages et les voiles, fonte de canons, des armes pour cinquante mille hommes, plus de quinze cents ouvriers constamment entretenus, et deux mille canons toujours prêts à servir. Il est entouré de murailles hautes et épaisses, avec des guérites où il y a toujours des sentinelles. Des barques montées par des soldats armés, rodent toujours la nuit autour de ses murs, tant pour empêcher qu'aucun bâtiment n'en approche, qu'afin de voir si les sentinelles, qui, d'heure en heure, doivent s'appeler et se

répondre, ne se livrent point au sommeil.

Venise. Les dangers auxquels les Vénitiens ont été souvent exposés, les tentatives fréquentes de leurs ennemis, soit pour s'emparer de ce fort, soit pour y mettre le feu, les ont assujettis à toutes ces attentions. C'est la défiance qui veille à la sûreté de cet important dépôt.

Parmi les morceaux curieux qu'on y conserve, je ne dois pas oublier les deux lions de sculpture antique du meilleur temps, qui semblent défendre l'entrée de l'arsenal. On croit qu'Athènes, d'où ils ont été apportés, les avait placés au promontoire de Sunium, ce qui serait un mérite de plus: mais ce qu'on doit y voir principalement, c'est ce fameux bucentaure ou bâtiment de parade, magnifique en sculpture et en dorure, sur lequel le doge s'embarque le jour de l'ascension, pour la célébration de son mariage avec la mer. Le bucentaure est d'une construction très-peu favorable à la navigation; machine lourde, plate par-dessous, tirant fort peu d'eau, aisée à renverser. Cependant, l'amiral répond sur sa vie, du salut du doge et du sénat qui y occupe quatre rangs de siéges. A la poupe est le trône ducal, et aux côtés, le nonce

du pape, les ambassadeurs et les premiers officiers de la seigneurie. La mer est couverte de bateaux et de gondoles : on vogue au bruit du canon, des cloches et de la musique; et cent banderoles flottent au gré du vent. Le patriarche, archevêque de Venise, s'avance avec la croix, le rituel et l'eau bénite, pour donner la bénédiction nuptiale. C'est à ce moment que le doge jette l'anneau dans la mer et prononce ces risibles paroles : *Nous t'épousons en signe de l'empire véritable et perpétuel que nous avons sur toi.* Venise.

La cérémonie d'épouser la mer tous les ans le jour de l'ascension, remonte au douzième siècle. Le pape Alexandre, persécuté par Frédéric II, trouva un asile et de la protection chez les Vénitiens qui prirent les armes pour sa défense. Le doge vainquit dans un combat, et prit Othon fils de l'empereur. Au retour de cette expédition, il fut reçu en triomphe, et Alexandre, lui présentant un anneau, lui dit : « Servez-vous en comme d'une chaîne « pour tenir la mer assujettie à l'empire « Vénitien. Epousez-la avec cet anneau, et « que tous les ans, à pareil jour, la célé- « bration de ce mariage soit renouvelée

Venise. « par vous et vos successeurs, afin que toute « la postérité sache que vos armes ont ac« quis l'empire des flots, et que la mer « vous a été soumise comme l'épouse l'est « à son époux. » Cette épouse lui était en effet assez soumise avant les découvertes des Portugais; mais elle lui a fait depuis bien des infidélités. Elle a reçu les Français, les Hollandais, les Anglais et d'autres navigateurs du nord, qui l'épousent et la dominent sans cérémonie. On connaît le mot de ce fier sultan qui menaçait le doge de l'envoyer au fond de la mer pour y consommer son mariage.

Il faut voir à Venise une autre fête que, sous le nom de *Regate*, la république donne quelquefois aux têtes couronnées. Qu'on se figure un bras de mer, un canal immense qui traverse une grande ville, et au milieu une flotte pompeuse et théâtrale d'une multitude de barques pompeusement, magnifiquement parées, et dont plusieurs sont manœuvrées par de jolies femmes. Voyez-les fendre les flots avec rapidité, et disputer les prix proposés par le gouvernement. Toutes partent au signal de la trompette, et c'est à qui arrivera le premier à la *machine*, édifice d'une superbe architecture,

De là, portez vos regards sur les fenêtres et les balcons, sur des amphithéâtres ornés de tapis, sur cent mille spectateurs placés pour voir ou pour être vus, et vous aurez l'idée d'une *regate*, établie pour accoutumer les Vénitiens aux combats de mer, dont ces sortes de courses sont l'image, comme les tournois étaient celles de la guerre. Outre les barques que le sénat commande, plusieurs particuliers en font voguer pour leur plaisir. De jeunes nobles ne dédaignent pas cet exercice, et cherchent, en concourant pour les prix, l'occasion de se distinguer. Ces barques sont chargées de trompettes et de cors de chasse, et il y a sur les quais des concerts d'instrumens de musique. Mais ce qui domine, ce sont les cris des spectateurs qui encouragent les différens partis et applaudissent aux vainqueurs. Venise.

Les bals, dans toutes les rues et sur toutes les places, terminent ces fêtes si chères au peuple, et qui le livrent à la joie la plus bruyante. La plus jolie de leurs danses est la *forlane*, et le plus piquant de leurs divertissement est le jeu du change. La forlane se fait à deux ou à quatre personnes, autant d'hommes que de femmes

Venise.

qui tournent en cercle, sautent et frisent les pieds avec une vitesse et une légèreté merveilleuses. Ils s'approchent ensuite l'un de l'autre, tournent toujours de même, se prennent les mains, s'entrelacent les bras et les passent par-dessus la tête.

Le change est une chose plus singulière. On prend le temps où chacun se promène dans la salle ; un homme de l'assemblée crie tout haut et commande le jeu. Dans le moment, chacun est obligé de quitter la femme qu'il tenait par la main, et d'aller prendre celle qu'un autre conduisait devant lui, ce qui, comme on le voit, doit fort impatienter ceux qui avaient commencé un entretien amoureux ou quelque conversation agréable. D'autres, à la vérité, gagnent au change, et les plus adroits prennent le temps où une aimable voisine puisse leur tomber en partage. La loi du jeu, est que celui qui a fait le commandement, aille se mettre ensuite au milieu de la salle, et que toutes les femmes mécontentes lui donnent un soufflet.

Fin du onzième Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le onzième Volume.

SUITE DU VOYAGE EN ITALIE.

Voyage de Rome à Naples.

Voyage à Pæstum et à la côte d'Amalfi.

Voyage de Rome à Venise.

Fin de la Table des Chapitres du onzième Volume.

